

cahiers LEON TROTSKY

10

ПЕРЕЖИТОЕ

ЯДОВИТЫЙ ТУМАН РАССЕИВАЕТСЯ

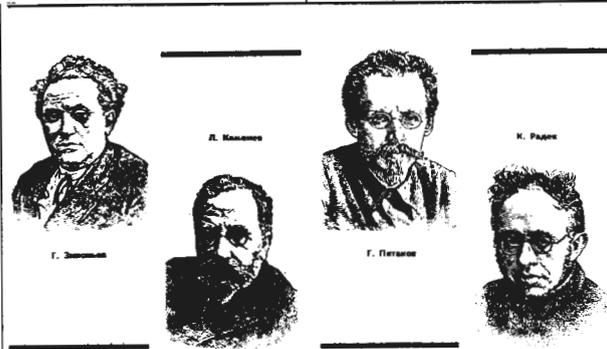
Реабилитированы жертвы московских процессов

Еще один шаг в трудной, но необходимой — ибо одо-
ревающей — десталинизации. Верховный суд СССР
13 июня отменил приговоры и реабилитировал обильно
осужденных по Большим политическим процессам 1936 и 1937
годов, которые вошли в историю по названиям главных обвине-
мых: Зинovieв — Каменев и Петухова — Радек.

СТАЛИНСКИЙ террор при помощи судебных фальсифика-
ций немал, собственно, нашего времени, еще в конце

гражданской войны Муравев, например, восемь месяцев
Полону и был тупым, несмотря на принадлежность к левой,
процедурной оппозиции, но более людскому процессу —
просто правды.

Был тупой физически, наверное, были моральные пытки —
угроза расправиться с родными. Победитель Кольша И. Смир-
нов — его кандидатура на пост генсека обсуждалась еще до
сталинской — держалась до тех пор, пока не столкнулся



HISTOIRE ET POLITIQUE EN U.R.S.S.

P. Broué Trotsky et l'histoire en U.R.S.S.

P. B. Trotsky réévalué en Chine. K. Salam

Moscou 1987 : histoire et littérature. Vl. Cl. Fišera

Tito, le P.C. yougoslave et le trotskysme.

L. Trotsky Nos divergences. Un bloc avec Zinoviev.

Une analyse des mots d'ordre et divergences.

Sur l'Opposition de Leningrad. Lettre à Boukharine.

34

juin 1988

Revue trimestrielle ★ Institut Léon Trotsky

CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'œuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des Œuvres de Léon Trotsky [...] éditer les Cahiers Léon Trotsky destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents divers concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son Œuvre (Extrait des Statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Anne Dissez, secrétaire et trésorière,
Jean P. Joubert, responsable des Cahiers.

Rédaction et Administration des *Cahiers Léon Trotsky*
Jean P. Joubert, 2, rue Bayard, 38000 Grenoble

ABONNEMENT :

Particuliers :

France : 4 n^{os} (1 an) 200 F — Etranger : 250 FF ou \$ 50 U.S.
France : 8 n^{os} (2 ans) 400 F — Etranger : 500 FF ou \$ 100 U.S.

Institutions :

France : 4 n^{os} (1 an) 300 F — Etranger : 350 FF ou \$ 70 U.S.
France : 8 n^{os} (2 ans) 600 F — Etranger : 650 FF ou \$ 130 U.S.

Tous les anciens numéros sont disponibles.

Collection complète sur demande : n^{os} 1 à 20 : 500 F (port compris).

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* par chèque bancaire
ou postal libellé à l'ordre de :
JOUBERT - CLT (et si possible par mandat pour l'étranger).

N° ISSN 0181-0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication : Jean P. Joubert
Publié avec le concours du Centre National des Lettres
et de l'Université des Sciences Sociales de Grenoble

cahiers LEON TROTSKY

N° 34

JUIN 1988

HISTOIRE ET POLITIQUE EN U.R.S.S.

I.L.T. — Histoire et politique en U.R.S.S. 3

ARTICLES

Pierre Broué — Trotsky et l'histoire en U.R.S.S. 5
P.B. — Trotsky réévalué en Chine 21
K. Salam — Moscou 1987 : histoire et littérature 29
Vladimir Claude Fisera — De l'imprécation à la compréhension
historique : J.B. Tito, le P.C. yougoslave et le trotskysme
(documents inédits 1937 - 1977) 65

DOCUMENTS

L. Trotsky — Nos divergences (30 novembre 1924) 73
— Un bloc avec Zinoviev (9 décembre 1925) 108
— Une analyse des mots d'ordre et divergences
(14 décembre 1925) 114
— Sur l'Opposition de Leningrad (22 décembre 1925) 117
— Lettre à Boukharine (9 janvier 1926) 120

Institut Léon Trotsky

Histoire et politique en U.R. S.S.

Ce numéro comporte plusieurs articles qui traitent sous un angle ou sous un autre du mouvement qui secoue actuellement l'Union soviétique et exprime la façon dont un peuple et sa nouvelle génération cherchent à récupérer la mémoire et l'histoire qu'on leur avait volés.

Pierre Broué a fait le point sur le débat de 1987 qui n'est, de toute évidence, qu'un prélude à une longue bataille autour de la vérité historique et dont la figure de Trotsky est sans doute le principal enjeu. K. Salam a étudié la percée du renouveau historique, l'apparition de la vérité à travers la littérature au cours des dernières années. P.B. a essayé de cerner la réévaluation de Trotsky en Chine. Un premier article de Vl. Cl. Fišera donne les textes de Tito sur les trotskystes, ainsi que leur commentaire ultérieur.

Nous avons joint des documents que nous présentons ici avec l'aimable permission de la Houghton Library de Harvard, qui éclairent les uns et les autres un moment important de l'histoire de l'Union soviétique et de la bataille de Trotsky et de l'Opposition de gauche. L'un constitue une réponse de Trotsky, jamais publiée, aux attaques dont il fut l'objet à la suite de la publication de Leçons d'Octobre. Les autres sont des pages de son journal consacrées à l'apparition de l'opposition de Leningrad, conduite par Zinoviev et Kamenev et permettent de comprendre sa réserve initiale à l'égard de cette dernière.

Institut Léon Trotsky

Pierre Broué

Trotsky et l'histoire en U.R.S.S.

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance du peuple. C'est en vain que Néron prospère. Tacite est déjà né dans l'Empire. »

Chateaubriand, Mercure de France, 4 juillet 1807.

Le débat — presque inaperçu — qui s'est déroulé en U.R.S.S. en 1987 sur la question de l'histoire de la révolution de 1917 et du stalinisme, est le deuxième grand débat historique depuis la mort de Staline. Du vivant de ce dernier, Trotsky était, on le sait, une « non-personne » ; son nom, son visage avaient été supprimés des documents, livres, revues, musées, films. ¹ Dans la campagne d'extermination de toute opposition même latente au cours de laquelle il a massacré des millions de Soviétiques, Staline avait fait peindre Trotsky sous le jour le plus répugnant : un vulgaire « agent » de l'impérialisme et de l'hitlérisme.

L'histoire du premier débat, ouvert en 1956 par le fameux discours secret de N.S. Krouchtchev et le début de ce qu'on appela alors la « déstalinisation », a été faite avec beaucoup de soin par une historienne américaine, Nancy Whittier Heer ², qui a su retracer la bataille des apparatchiki contre la « déstalinisation » excessive et notamment leur offensive contre les historiens épris de vérité historique, E.N. Bourdjalov, l'historien de Staline en 1917 ³ et la revue *Voprossy Istorii* (Questions d'histoire), finalement muselée en moins d'une année. ⁴

Le problème des « personnalités historiques » comme on dit aujourd'hui — Trotsky, Boukharine, Zinoviev, Kamenev, en gros — aujourd'hui encore calomniées ou obliérées, n'avait pas tenu alors la place qu'il a occupée l'année dernière. Pourtant, à cette époque, la pression des familles des personnalités considérées, la participation aux réunions d'historiens de vieux-bolcheviks rescapés du Goulag avaient énormément contribué à charger ce débat d'émotion. ⁵ Le résultat, tel qu'il apparut notamment pour le troi-

sième volume de l'*Histoire du Parti communiste*, apparaissait singulièrement mince au regard des discussions et informations préalables. ⁶

Nancy Whittier Heer a eu l'excellente idée de retracer le personnage de Trotsky tel qu'il est apparu finalement émergeant de ce nouveau manuel officiel, en 1967 :

« Trotsky n'est jamais vu comme un bolchevik authentique, mais comme un homme qui essaie toujours de substituer au léninisme son propre programme. C'est un " falsificateur de l'histoire " qui non seulement a mal compris la situation historique, mais l'a déformée, tant à l'époque, de l'action qu'après coup. Ce phénomène n'est pas perçu comme une mauvaise perception délibérée, obstinée et trompeuse, de sa part ; on assume cependant que tout marxiste-léniniste pouvait comprendre l'histoire et la comprenait. On insiste beaucoup sur " les façons hautaines et les méthodes dictatoriales " de Trotsky, sa continuelle violation des instructions du comité central pendant la guerre civile, son manque de foi dans les capacités créatrices des ouvriers et des paysans, ses " aspirations trop centralisatrices et bureaucratiques " ; bref, Trotsky n'était ni un espion ni un traître de classe, il était désormais un désastre personnel pour la cause qu'il servait. » ⁷

C'est évidemment ce portrait-là qui doit servir à mesurer la marche de l'historiographie à l'époque de Gorbatchev. Curieusement, la technicienne qu'est l'historienne américaine ne croyait pas à sa durée. Relevant que ce nouveau portrait était, de fait, une réhabilitation pénale, puisqu'il abandonnait sans phrases les accusations criminelles de trahison, espionnage, terrorisme et autres de l'époque des procès de Moscou, elle écrit :

« Un portrait de ce genre exige habileté historiographique et un peu de subtilité. Les références aux idées de Trotsky sont sélectives et ne font que révéler les aspects négatifs de l'homme — son égotisme, ses fautes, son ambition dévorante et son désir de domination. Il faudra des efforts au lecteur pour reconstituer morceau par morceau à partir du texte une histoire de la carrière officielle de Trotsky, mais il ne pourra avoir aucune idée du rôle énorme et positif qui fut le sien dans les événements. Trotsky est ainsi devenu non plus une non-personne, mais une personne partielle, une demi-personne. Un tel statut est presque par définition dynamique par essence. De toute évidence, le maintien en suspension de cette image partielle sera une tâche difficile. » ⁸

Or Nancy W. Heer a écrit ces lignes quinze ans après la mort de Staline. C'est seize ans après la parution de son livre qu'a commencé en U.R.S.S. une nouvelle bataille historique-politique pour le maintien — ou le changement — de cette image, en d'autres termes pour ce que certains, semant un peu la confusion, appellent la « réhabilitation » de Trotsky.

* *

Il nous a paru nécessaire de rappeler ici avec précision l'image officielle de Trotsky avant Gorbatchev : loin de celle de Staline certes, mais loin aussi de la vérité historique. Mais nous n'avons nullement l'intention de nous lancer ici dans une analyse globale de la politique de l'U.R.S.S. sous Gorbatchev.

Nous nous contenterons de dire que le pseudo-bilan historique dont la réfection a été présentée ici par Nancy Heer était d'une grande fragilité et

qu'il ne pouvait pas ne pas être sévèrement secoué par la politique de *glasnost*. Une politique de rigueur, qui prétend reposer sur la vérité des lois économiques, la vérité du marché et des prix, peut-elle être acceptée dans le cadre d'un régime qui continue à mentir grossièrement sur son propre passé et démontre ainsi qu'il distingue différentes « vérités » ? L'Union soviétique peut-elle espérer une presse lisible et intéressante si celle-ci demeure le domaine des chiens de garde et des censeurs ? La jeune génération, à laquelle on répète tous les jours qu'elle est en train de vivre une « nouvelle révolution », n'est-elle pas conduite à revendiquer cette petite chose qui est la plus grande des conquêtes, la vérité sur l'histoire du pays, ici la vérité sur les crimes de Staline, la terreur stalinienne ?

Quelles que soient les réserves des dirigeants qui savent, par l'expérience hongroise comme tchécoslovaque, ce qu'il en coûte de dire ou de ne pas dire à temps que des condamnés étaient innocents, quelle que soit donc à cet égard leur prudence politique, il était certain que la question des « personnalités historiques », finalement esquivée en 1956, allait resurgir avec une force décuplée comme résultat d'une profonde exigence de vérité qui a caractérisé depuis 1953 toutes les explosions dans les pays d'Europe de l'Est.

* *

C'est l'hebdomadaire ouest-allemand *Der Spiegel* qui a le premier réuni un certain nombre d'indices et, à la suite d'un article des *Izvestia* du 12 juillet, avec le sous-titre sensationnaliste « Trotsky de nouveau héros de la révolution », a abordé le problème Trotsky dans le nouveau contexte. ⁹

L'article souligne en effet que le journal, qui est l'organe du gouvernement, vient de qualifier Trotsky, comme ses collègues du premier gouvernement bolchevique de 1917, de « héros et martyr ». Or ce n'est pas un indice isolé. Il rappelle que l'hebdomadaire illustré *Ogoniok* a déjà publié la lettre ouverte à Staline du vieux-bolchevik Raskolnikov, réhabilité sous Krouchtchev, dans laquelle il accusait le secrétaire général d'avoir dans les procès de Moscou, contraint ses camarades à « patauger dans les flaques de sang de leurs anciens compagnons ». ¹⁰ *Der Spiegel* énumère les questions qui se posent ouvertement en U.R.S.S. dans les réunions même officielles et auxquelles la presse commence à répondre :

« Qui a organisé la prise du pouvoir des bolcheviks ? Qui a été le premier ministre des affaires étrangères du nouvel Etat soviétique ? Qui a fondé l'Armée rouge et gagné la guerre civile ? Qui a élaboré la théorie que la Russie sous-développée — qui, selon la théorie de Marx, aurait dû être industrialisée d'abord par le capitalisme — devait passer tout de suite au socialisme ? Qui a analysé le " stalinisme " comme une dictature de la bureaucratie ? »

Après avoir rappelé le long combat de Staline contre Trotsky et l'Opposition de gauche, l'expulsion de Trotsky d'Union soviétique en 1929 et finalement son assassinat, en 1940, sur ordre de Staline, le journaliste allemand assure :

« L'esprit de Trotsky erre toujours dans les universités et les turnes en Russie : on l'évoque comme une légende les idées du révolutionnaire. »

Et *Der Spiegel* d'énumérer les faits qu'il a accumulés : les questions des jeunes sur Trotsky, très nombreuses, lors d'une réunion organisée avec les historiens par le Komsomol à Moscou, la réponse, donnée personnellement par le recteur de l'Institut d'Histoire, Iouri Nikolaïevitch Afanassiev, qu'il est partisan de la publication des œuvres de Trotsky, la parution dans *Sovietskaïa Rossia* d'une photographie de Trotsky — sans son nom, il est vrai —, le rappel dans les *Izvestia* du 12 juillet, sous la plume d'Egor Iakovlev, de l'appartenance de Trotsky, en tant que bolchevik — de fraîche date, il est vrai — au premier conseil des commissaires du peuple en octobre 1917, la réhabilitation d'I.T. Smilga, ancien « trotskyste » disparu pendant les purges, et les commentaires favorables de l'historien Nikolai Maslov à cette occasion dans *Les Nouvelles de Moscou*.¹²

Der Spiegel a un impact mondial. La presse française, peu intéressée jusque là, bien que d'excellents articles de Pilar Bonet aient paru depuis des semaines dans *El País*, de Madrid, se réveille et commence à informer le public français, certains se distinguant à ce sujet par leur imagination. Ce n'est pas là ce qui nous intéresse. L'article de *Der Spiegel* va servir à une polémique publique, en U.R.S.S. même, en devenant la cible d'attaques qui, de toute évidence, sont dirigées contre des historiens soviétiques bien plus que contre le journaliste ouest-allemand.

*
* *

La contre-attaque dirigée officiellement contre *Der Spiegel* va venir, le 27 septembre 1987, de *Sovietskaïa Rossia*. Une note de présentation de la rédaction de cet hebdomadaire rappelle le titre de l'article incriminé, cite quelques-unes de ses phrases, dit qu'il est « grisé par ses constructions logiques », « pathétique » dans l'exposé d'une « légende » ressassée « avec tant d'insistance ». Faisant allusion à la reprise d'informations semblables par des radios étrangères, la rédaction assure avoir reçu « des lettres stupéfaites » de lecteurs. Pour « rejeter ce pathétique et soumettre aux faits historiques cette légende », elle se propose de donner la parole au professeur V.M. Ivanov, docteur ès-sciences historiques.¹³

Le « docteur » en question a des qualifications pour la tâche qui lui est confiée. C'est en effet un spécialiste chevronné, qui est apparu dans *Voprossy Istorii KPSS* des bureaucrates, avec un article paru dans son numéro 4 de 1959 sous le titre « La Lutte du Parti contre le révisionnisme trotskyste du léninisme en 1924 »¹⁴ et quelques ouvrages du même style. Mais plus encore que sa biographie, le titre choisi par ce spécialiste pour la réponse est révélateur de sa véritable spécialité : « On refait un visage au petit Judas. »

Citant les questions fondamentales reproduites plus haut d'après le *Spiegel*, il assure que ce sont là « questions rhétoriques dans lesquelles le mensonge empoisonné se dissimule perfidement sous les traits de la demi-vérité », et, bien entendu, conteste l'affirmation du journal ouest-allemand sur le fait que les réponses à ces questions ont fait en U.R.S.S. l'objet de falsifications pendant plus d'un demi-siècle. Il entreprend ensuite de souligner les « détails de la biographie de Trotsky » qui ont, selon les « lecteurs de la *Sovietskaïa*

Rossia », « une importance considérable pour la compréhension et l'appréciation de la responsabilité de Trotsky ».

Voici quelques-uns de ces détails. Trotsky est fils d'un « riche fermier » et « quand la révolution éclate, le fils aide le père à " faire son beurre " dans la capitale en proie à la famine »... Il « avouera » plus tard avoir été gagné par les idées populistes et avoir combattu les idées de Marx qu'il ne connaissait pas, à l'école secondaire. « Lié à une jeune femme », il fait connaissance, par elle, d'une organisation social-démocrate « isolée ». Arrêté et déporté, il laisse en Sibérie sa femme et ses deux filles, passe la frontière et « rejoint aussitôt Akselrod et d'autres *futurs* (sic) leaders mencheviks ». Et V.M. Ivanov de souligner l'hostilité de Plékhanov à Trotsky sans dire un mot de Lénine. Il vit « dans une relative aisance », se lie avec une étudiante « fille d'un marchand de la première guilde », mère « de son fils Lev qui, soulignons-le, prit une part active aux activités antisoviétiques des années trente » !

V.M. Ivanov se régale ensuite à retracer la période du conflit entre Lénine et Trotsky, faisant un grand tapage autour de *Nos Tâches politiques* et citant l'historien Olminsky, aux ordres de Staline, dans les années vingt. C'est parce qu'il est « perdu dans ses intrigues » que Trotsky « se trouve contraint de quitter le centre des mencheviks » et passe avant 1905 de « l'opportunisme de droite à l'opportunisme de gauche ». Ne mentionnant pas le rôle de Trotsky en 1905, à la présidence du soviet de Pétersbourg, ne mentionnant pas non plus « la révolution permanente », le « docteur ès-sciences historiques » assure que « V.I. Lénine s'élève contre sa conception aventuriste [...] et appelle fous ou provocateurs ceux qui affirment, à l'instar de Trotsky, que la révolution peut naître en terre étrangère sur commande (sic) ».

Sans un mot sur l'attitude vis-à-vis de la guerre impérialiste, l'action internationaliste de Trotsky à Paris, puis New York, notre « professeur » explique qu'après les journées de juillet, « Trotsky s'est présenté aux autorités, préférant être incarcéré »... et que c'est pendant cette détention qu'il fut élu au C.C. bolchevique et, ensuite, présenté et élu à la présidence du soviet de Petrograd. Comprenne qui pourra ! V.M. Ivanov, emporté par son élan, va même jusqu'à invoquer John Reed pour attester que Trotsky parlait tellement au soviet qu'il « ne restait plus de temps pour les tâches pratiques » ! Après avoir mentionné ce qu'il appelle « les tentatives de Trotsky pour faire échouer la préparation militaire et technique du soulèvement », il assure que Trotsky, appuyé par Zinoviev et Kamenev — hostiles, on le sait, à l'insurrection —, voulait remplacer cette dernière par des « moyens légaux ». Et d'invoquer le témoignage d'Antonov-Ovseenko pour expliquer le rôle « négatif » de Trotsky en Octobre.

On peut se demander pourquoi un individu aussi méprisable conservait, avec l'accord de Lénine, des positions aussi importantes. Cela ne dérange pas l'Ivanov-disciple de Staline : Trotsky a été certes, commissaire du peuple aux affaires étrangères, mais leur dirigeant de fait était Lénine ! D'ailleurs, les négociations de Brest-Litovsk ont été rompues « par sa faute » et l'Allemagne n'a fait qu'exploiter cette erreur. « Cependant », poursuit l'acrobate qui se dit historien, « il reste au sein de la direction » : « prenant en compte ses capacités d'organisateur, on lui confie le poste de commissaire du peuple aux

affaires militaires et maritimes, puis de président du conseil militaire révolutionnaire de la République ». Ce poste-clé était-il important en temps de guerre civile ? Non, répond M.V. Ivanov, persuadé que ses lecteurs sont des imbéciles, puisque, assure-t-il, « la résolution des questions les plus importantes de la stratégie militaire était la tâche fondamentale de tout le parti » et Lénine « contrôlait en permanence l'activité de Trotsky » !

Mentionnant le « Testament de Lénine » — qu'il a dû contester pendant des années — il se garde bien de le citer, voire d'indiquer qu'il comporte quelques phrases sur Staline ! Il évoque seulement les critiques adressées par Lénine à Trotsky, disant que, pour Lénine, Trotsky « se distinguait par un aplomb extrême et la faculté de mener la lutte contre le comité central » (*sic*). Sans mentionner un seul instant les arguments mis en avant par Trotsky dans le débat sur le « cours nouveau » en 1923, l'historien officiel se contente de citer les résolutions staliniennes de congrès ultérieurs. En revanche, utilisant la phrase du *Spiegel* sur les propositions de Trotsky de « militarisation des syndicats » au temps du « communisme de guerre », il s'étend longuement contre « cette tentative contre l'idée léniniste » et termine brutalement en rappelant la décision « de l'O.G.P.U. » d'expulser Trotsky lequel se mit aussitôt à déployer, en exil, « une activité antisoviétique farouche ».

Satisfait d'avoir exposé ce qu'il affirme être « des faits historiques authentiques », le lecteur ès-sciences historiques accuse le *Spiegel* de mentir en disant qu'il est impossible en U.R.S.S. de connaître les véritables positions de Trotsky et renvoie... aux « manuels » qui le citent, ainsi qu'aux notes dans les *Œuvres* de Lénine. Puis il s'en prend à la légende selon laquelle Trotsky aurait été écarté et le trotskysme anéanti en U.R.S.S. par l'action de Staline. Il s'agit là, assure-t-il, d'« une dénaturation consciente des faits historiques » :

« Il ressort de ce qui vient d'être dit que le trotskysme a été anéanti idéologiquement du vivant même de Lénine avec la participation décisive à cette lutte de Vladimir Ilyitch en personne. »

Ses dernières lignes sont d'ailleurs pour indiquer combien d'ennemis politiques et personnels Trotsky s'était faits — et pour l'indiquer dans un style bien caractéristique que nous nous en voudrions de commenter :

« Il faut souligner que Trotsky gâcha ses relations personnelles avec de très nombreuses personnalités du parti. Il est notamment bien connu que Trotsky noua des intrigues contre Frounzé, eût une attitude irrespectueuse envers Zinoviev, méprisa Ordjonikidzé, Kouibychev, Mikoyan, parla méchamment de Kirov et, une fois à l'étranger, se mit à recouvrir de boue même Kamenev, son proche parent. Il s'est toujours senti étranger au sein du comité central léniniste. »

Le professeur d'histoire V.M. Ivanov conclut donc son article sur « le petit Judas » par un argument irrésistible :

« Le rejet par le parti de Trotsky et du trotskysme, la rupture avec lui constituent le bilan légitime de la longue opposition trotskyste au bolchevisme, à ses principes et à ses traditions. »

Nous pensons que les citations directes des principaux passages de cet article capital ont suffisamment convaincu nos lecteurs que ce n'est évidemment pas contre la rédaction de *Der Spiegel* que ce spécialiste des « sciences

historiques » polémique, mais contre des positions analogues exprimées en U.R.S.S. et vis-à-vis de qui il le fait sous un pseudonyme, tout en se réservant — qui sait ? — la possibilité de bâtir un nouvel amalgame et d'attribuer à un hebdomadaire ouest-allemand des positions qui s'expriment tout simplement en U.R.S.S. et notamment parmi les historiens.

*
* *

On peut supposer en effet que l'article de V.M. Ivanov constituait une réponse à plusieurs articles ou interviews d'historiens soviétiques éminents parus dans la presse au cours des semaines précédentes et notamment après l'article incriminé de *Der Spiegel*.

L'un des premiers historiens de premier plan à s'être exprimé dans cette période est un homme dont la courbe professionnelle s'inscrit à l'opposé de celle de V.M. Ivanov. Historien longtemps en cour, auteur d'articles relativement conciliants sur le rôle de Staline et ses rapports avec Lénine, Pavel Vassiliévitch Volobouev était, au temps de Brejnev, directeur de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences. ¹⁵ Mais son livre *Traditions révolutionnaires de la Russie* fut jugé inacceptable, non publié, et il fut lui-même muté dans un institut de recherche de la périphérie. Il répond aux questions d'un journaliste de *Argumenty i Fakty*, qui l'ont publié dans leur numéro du 29 août, après avoir, indiquent-ils, reçu « plus d'un millier de lettres de lecteurs » sur la « restructuration (*perestroïka*) de l'histoire ». ¹⁶

P.V. Volobouev justifie d'abord la nécessité de jeter sur l'histoire, et en particulier sur l'histoire d'Octobre, ce que le journaliste a appelé « de nouveaux regards » :

« En principe, chaque génération ressent, voit et évalue l'histoire de façon nouvelle et, de ce point de vue, sa réinterprétation est un processus légitime. Mais c'est une tout autre question de refaire l'histoire plusieurs fois au cours d'une seule génération, comme cela s'est produit jusqu'à ces derniers temps : je pense que cela ne confère pas davantage de compétence et de confiance ni à nous-mêmes ni à la science historique. »

Rappelant que Lénine se plaisait à ironiser sur ceux qui, de son vivant, cherchaient à « diviniser » la révolution et se mettaient « à écrire le mot avec une majuscule », il ajoute que les historiens ont jusqu'à présent brossé de la révolution des tableaux pseudo-historiques n'ayant que peu en commun avec la réalité. Il précise :

« Je suis un fervent partisan d'abandonner de tels schémas et stéréotypes et surtout un style de pensée dogmatique, pour peupler l'histoire de gens vivants, avoir une approche plus profonde et plus variée des faits et événements historiques [...]. Il me semble que la nouvelle approche de l'histoire devrait consister avant tout à refuser les réticences et les déformations dont ont par trop abusé nos chroniqueurs. »

Interrogé par le journaliste sur les problèmes qui, selon lui, nécessiteraient une nouvelle approche dans l'histoire de la révolution d'Octobre, il indique celui de l'intelligentsia et cite au passage le livre de Znamensky, sur l'intelligentsia en 1917, achevé en 1980, qui n'a jamais été publié. Il men-

tionne également la question de « la démocratie petite-bourgeoise » exclusivement traitée dans les travaux d'histoire d'après un schéma formulé autrefois par Staline...

Volobouev précise cependant avec beaucoup de netteté que les historiens ne sont pas les seuls responsables de cette situation. Il ajoute même :

« Après le XX^e congrès du parti, les historiens contribuèrent pour beaucoup à restituer la conception léniniste de la révolution d'Octobre, notamment sur cette question, mais, au début des années 70, par la voix d'une ingérence administrative incompétente d'en-haut ; on nous força à revenir aux anciens schémas staliniens. De plus, les historiens rebelles subirent des sanctions inouïes. Sur le fond, certains historiens essaient encore de nous maintenir dans ces limites dogmatiques. »

Les choses deviennent très claires avec la dernière question du journaliste Solganik à propos des « personnalités historiques » qui sont présentées « dans les manuels scolaires et universitaires » et dans « les travaux scientifiques » : « comme à travers un miroir déformant [...], primitives, odieuses ». Le journaliste nomme Trotsky, présenté comme « un mauvais homme », mais aussi Boukharine, Rykov, Kamenev et Zinoviev. La réponse de P.S. Volobouev est nette :

« Nous nous mettons dans une situation peu enviable quand nous osons écrire sur les acteurs de la Grande Révolution française — Danton, Robespierre, Saint-Just et autres — et que nous gardons le silence sur certains acteurs de notre révolution, tels que Trotsky, Boukharine, Zinoviev, ou que nous les représentons comme de fiéffés scélérats, quand nous éditons les protocoles de la Commune de Paris de 1871, et que nous n'éditions pas les protocoles de notre propre Commune — le soviét de Petrograd — sous prétexte qu'en mars - août 1917, il y siégeait des mencheviks et des s.r. et qu'à partir de septembre, Trotsky en fut le président. »

Il poursuit :

« Chacune des personnalités que vous avez citées fut une grande figure, hors du commun, avec ses propres idées sur la révolution et le développement post-révolutionnaire de la Russie.

Je suis persuadé que Trotsky, par ses convictions, n'a jamais été un bolchevik, mais, en tant que révolutionnaire, il n'a pas hésité, en 1917, à participer aux événements d'Octobre et en tant que membre important de l'organisation social-démocrate interrayers, il a été admis dans les rangs du parti et élu à son comité central au VI^e congrès. »

*
* *

Trois jours après l'interview de P.V. Volobouev paraissait dans le quotidien *Komsomolskaïa Pravda*, le 1^{er} septembre, un retentissant article intitulé « L'éducation par la vérité », œuvre d'Iouri Nikolaiévitch Afanassiev, docteur ès-sciences historiques et recteur de l'Institut d'Histoire et d'archives d'Etat de Moscou. ¹⁷

Le D^r Afanassiev est net. Il pense que l'histoire définit une vision du monde et que cela impose sur l'histoire un débat particulier, « aujourd'hui, au seuil d'une nouvelle année scolaire qui promet d'être particulièrement difficile pour tous ceux qui enseignent l'histoire et pour tous ceux qui l'étu-

dient ». Citant une dizaine d'œuvres littéraires, de Tvardovsky à Rybakov en passant par Akhmatova, Granine et Doudintsev, il montre que le débat sur l'histoire a, une fois de plus, commencé par la littérature. Il écrit :

« La parution de ces livres a souligné la rupture dramatique entre la vérité qui les habite, cette vérité qui a formé les destins des vieilles générations, que les jeunes générations ont apprise par leurs pères et leurs grands-pères, et ce que représentent les traditions actuelles de l'enseignement de l'histoire. »

Les « traditions actuelles » se sont, précise le D^r Afanassiev, formées à la fin des années vingt (rappelons que l'Opposition de gauche a été exclue en 1927). Rappelant les persécutions qui se sont abattues du temps de Staline sur les historiens, d'abord les « académiciens » Platonov et Tarlé, puis l'école de M.N. Pokrovsky ¹⁸, il écrit :

« ' L'histoire de l'histoire ' de cette époque n'est en rien moins dramatique que celle de la génétique, par exemple. Et il ne s'agit pas ici des intentions néfastes de divers falsificateurs. Seulement, devant une méthode de direction bureaucratique autoritaire, l'histoire en tant que propagande du succès l'était... »

Enumérant les textes « de base », la « Lettre à propos de l'histoire du bolchevisme » adressée par Staline à *Proletarskaïa Revoliutsia* ¹⁹, en 1931, et le célèbre *Abrégé de l'histoire du P.C.(b)*, il souligne qu'écrits par des protagonistes, ils ont été orchestrés par des prédicateurs, professeurs ou chercheurs, et précise :

« Les idées, les conceptions fondamentales qui ont vu le jour à cette époque continuent d'avoir cours dans les manuels actuels, sont encore vivants dans notre science historique. »

Sans s'apesantir sur le caractère de cette « science », il souligne pour la deuxième fois qu'il existe de profondes divergences entre « l'histoire racontée à la maison » et l'histoire « usuelle ».

Le recteur de l'Institut d'Histoire en vient donc à affirmer :

« La vérité de l'histoire doit s'étendre à un événement de l'histoire doit s'étendre à un événement de l'histoire aussi considérable que l'histoire d'Octobre. Son éclairage n'est pas encore au point [...]. La réticence est le premier mal de la science historique [...]. La vérité absolue est nécessaire. »

Rappelant que la méthode historique marxiste ne peut que reconnaître les contradictions dont découle la vérité totale et sur lesquelles elle se fonde, il souligne qu'en contraste, la méthode qui a prévalu jusque là dans le pays est une méthode « unilatérale » qui interdit « de comprendre le processus historique dans sa totalité, avec toutes ses contradictions ». Le recteur se prononce non seulement pour que l'on reconnaisse ces contradictions, mais pour qu'on soit convaincu dans et par la discussion. Il assure que la vérité — qui ne se trouve pourtant pas « au milieu » — ne peut se dessiner et apparaître qu'à partir du débat. Il cite un journal mural d'étudiants en histoire qu'il approuve sans réserves :

« Nous devons connaître toutes les conceptions — justes ou fausses. Autrement, nous ne verrons pas le processus historique dans son entier. »

*
* *

C'est dans le cadre des conférences de l'Institut d'histoire et des archives que le D^r Iou. Borissov a prononcé « L'Homme et le Symbole », reproduit dans le numéro 9 de *Naouka i Jizn* (Science et Vie) de septembre 1987. L'auteur y affirme la généralité de l'intérêt pour la vérité historique et déplore, dès le départ, l'insuffisante transparence (*glasnost*) dans l'éclairage donné à certains problèmes de la science historique et les difficultés rencontrées par les historiens dans les dernières années pour accéder aux archives et publier leurs travaux.

L'« homme » et le « symbole » qui l'occupe, est Staline — celui qui a rayé de l'histoire les noms des autres avant de devenir lui-même un personnage tabou. Evoquant la pièce de Mikhail Chatrov, *La Dictature de la Conscience*, il cite l'épisode dans lequel un des personnages, un jeune chauffeur, est incapable d'expliquer pourquoi il a collé sur son pare-brise la photo de Staline. « Pourquoi Staline et pas Lénine ? ». L'historien, chef de secteur à l'Institut d'histoire de l'U.R.S.S. de l'Académie des sciences, pense que cette dernière question est d'une grande actualité :

« Elle reflète, écrit-il, le processus de la conscience des masses. Elle est un élément de la restructuration (*perestroïka*) : le développement de la démocratie s'oppose à la diffusion de la conception idéaliste de la " personnalité puissante " qui suppose à l'autre pôle des masses muettes. »

L'historien en vient ensuite à évoquer la Deuxième Guerre mondiale, les milliers d'hommes qui se sont faits tuer en criant « Vive Staline ! », parce que son nom évoquait, dit Borissov, « les réalisations auxquelles le peuple était parvenu sous la direction du parti en construisant le socialisme ». Il précise :

« [Le peuple] ne lui rattachait pas, à l'époque, ni la tragique erreur de calcul commise à la veille de la guerre, ni la répression de masses, ni les fautes politiques, ni la substitution aux principes léninistes du centralisme démocratique, d'un centralisme bureaucratique devenu la base du " mécanisme de freinage " de la construction socialiste. »

Il poursuit son histoire de l'image de Staline et aborde ainsi ce qu'il appelle « la démythification du culte de la personnalité » qui a maintenu Staline en tant que symbole, mais à l'écart du socialisme. Il parle des « illusions » qui se sont envolées au moment du rapport de N.S. Khrouchtchev sur « Le Culte de la personnalité et ses conséquences », lors du XX^e congrès. Il assure cependant qu'il y avait là un mal nécessaire et que les historiens ont le devoir d'analyser l'activité de Staline.

L'exemple qu'il choisit est celui de la lettre de Lénine au congrès, couramment appelée « Testament de Lénine », dans laquelle il recommandait en post-scriptum, comme on sait, l'élimination de Staline du poste de secrétaire général. Il cite les phrases même employées par Lénine dans ce texte célèbre, le fait que Staline, « en tant que secrétaire général » a concentré entre ses mains un immense pouvoir dont il n'est pas certain qu'il sache en user avec les précautions nécessaires, rappelle sa « grossièreté, intolérable dans de telles fonctions » et propose de le remplacer par un camarade qui soit « plus tolérant, plus loyal, moins capricieux, etc. ».

Pour le D^r Borissov, le fait que Lénine n'ait pas été écouté, que son testament ait été tenu sous le boisseau, a conduit à « des conséquences irréversibles » et ajoute qu'il est « indispensable de savoir pourquoi il en a été ainsi et qui en est responsable ». Il écrit :

« La décision de ne pas tenir compte de la volonté de Lénine a été prise par les membres de l'époque du Politburo et de la commission du comité central pour les documents de Lénine : Kamenev, Zinoviev et Staline lui-même. Par ses résultats, ce fut un crime qui dépassa " l'épisode d'Octobre " de Zinoviev et Kamenev — leur opposition à l'insurrection armée du 15 octobre / 7 novembre 1917 que Lénine évoqua aussi dans son " testament ". Ce dernier épisode fut en effet surmonté dans la tradition léniniste au cours d'une discussion ouverte et approfondie. Mais dans le cas qui nous intéresse, la décision des trois personnes citées fut appliquée après le XIII^e congrès du parti (mai 1924), imposée autoritairement aux délégués. La « lettre au congrès » de Lénine ne fut pas examinée à la session plénière. Elle fut lue dans chaque délégation séparément, sans concertation. »²²

Le D^r Borissov constate que c'est cette décision qui permit finalement à Staline de conserver un pouvoir immense. Il écrit :

« Disposant du pouvoir, il écarta la possibilité d'un libre examen des alternatives politiques, refusa les principes de la Nep et le développement de la transparence (*glasnost*) et de la démocratie, élabora une politique sur une base qui n'avait rien de commun avec le socialisme, une politique de terreur, d'emploi de la répression, et contribua à l'édification de son culte. »

Il poursuit :

« Par ailleurs, étant un organisateur de grand talent, Staline contribua personnellement à accroître la puissance industrielle du pays et à obtenir la victoire dans la guerre. Compliquant et créant des situations extrêmes, c'est précisément dans ce cadre qu'il agit avec sa fermeté impitoyable caractéristique, qui l'aida à remporter des succès. »²³

L'historien salue le bilan du XX^e congrès, la « critique du culte de la personnalité » qui, écrit-il, « libéra la conscience des Soviétiques, éleva l'activité politique du peuple, contribua à la formation d'une nouvelle génération de constructeurs du socialisme au sein de laquelle se forma un noyau politique qui garantit aujourd'hui la restauration et le développement des idées léninistes de réforme radicale de la société soviétique ». Il souligne néanmoins que ce qu'il appelle « le mécanisme de freinage » n'ayant pas été « liquidé dans son ensemble », révéla « sa vitalité, sa capacité à se régénérer, ce qui aboutit [...] à de nombreux phénomènes négatifs incompatibles avec le socialisme », et salue le « véritable revirement récemment intervenu », pour conclure : « Nous avançons vers Lénine, vers un nouvel état qualificatif de la société ». ²⁴

*
* *

La discussion de l'été 1987 a été pour un moment close par le discours de Gorbatchev pour les festivités d'Octobre. Le portrait de Trotsky donné par le successeur de Tchernenko ne diffère guère de celui que traçait, d'après les

manuels soviétiques, Nancy W. Heer. Dans sa marche à reculons dans l'histoire, M.S. Gorbatchev a parlé de Trotsky, attribuant à Lénine l'opinion qu'il était « un politicien excessivement sûr de lui, louvoyant et malhonnête ». Il l'a rétrospectivement accusé d'avoir, « en faisant bloc avec la nouvelle opposition menée par Zinoviev et Kamenev », espéré une « scission du parti ». Assurant que « le trotskysme » était une attaque frontale contre « le léninisme », il s'est félicité du triomphe du parti « avec Staline à sa tête » qui a assuré la victoire du léninisme. Il n'est même pas utile de s'attarder à des propos qui relèvent de faux à la Ivanov-Staline : la méthode, le type d'invectives nous ramènent à 1926 et aux diatribes de Staline et des siens contre l'Opposition unifiée.

Ces propos-là se situent soixante et un ans en amont de nous, mais aussi et surtout à des années-lumière d'Octobre 1917 et cette « vérité historique » à laquelle, en U.R.S.S., les historiens ne sont probablement pas les seuls à aspirer. Au risque de peiner les optimistes qui voyaient déjà le petit-fils de Trotsky aux côtés de Gorbatchev sur la Place rouge pour la réhabilitation solennelle de son grand-père, il faut bien admettre que le discours « historique » de M.S. Gorbatchev est celui d'Ivanov et qu'on n'y retrouve pas les soucis de Volobouev, Borissov et Afanassiev.

Cela n'a sans doute surpris que ceux qui attendaient de lui le miracle d'une « réhabilitation » dont ils rêvent visiblement sans avoir jamais pu préciser le contenu concret qu'elle pourrait avoir aujourd'hui, sous le règne d'un parti que Trotsky considérait comme l'outil de la domination de la bureaucratie, caste parasitaire, usurpatrice et anti-socialiste. Est-ce à dire qu'il faille se résigner à des généralités et attendre que les masses ouvrières russes « réhabilitent » Trotsky à travers la « révolution politique » qu'il a prévue contre la bureaucratie et qui mettra fin à son règne ? L'histoire n'est jamais aussi simple. Et si ce débat était révélateur du début de la révolution politique ?

L'intérêt pour Trotsky attesté par tous les articles cités plus haut, par les lettres de lecteurs, par les questions qui affluent dans les réunions vers ceux qui n'ont pas peur de lui, par d'autres articles comme celui d'Aleksandr Bovine dans les *Izvestia* du 20 septembre et comme le dit le *Spiegel*, par les universités et les turnes, n'est pas un intérêt platonique, ni même une curiosité de ce qui reste plus ou moins défendu. C'est la réflexion politique sur l'histoire qui mène aux questions à propos de Trotsky et la recherche historique proprement dite pose les problèmes politiques auxquels il s'est attaché.

*
* * *

En fait, au moment où s'ouvre le processus de la réintégration de Trotsky dans les pages des encyclopédies — c'est déjà fait pour celles de la *Grande Encyclopédie soviétique* 1987 —, sur les murs des musées, dans les fichiers des bibliographies, les catalogues d'archives et des bibliothèques, il est bon de comprendre pourquoi on avait tenté de l'en chasser pour toujours, et de détruire jusqu'à sa mémoire.

De ce point de vue, un rapide coup d'œil sur le conflit entre Trotsky et l'appareil bureaucratique incarné par Staline est d'une exceptionnelle clarté.

Ses critiques et contre-propositions à partir de 1923, sa polémique contre ceux de ses anciens camarades qu'il a appelés « capitulards », les chantages auxquels il fut soumis, sous des formes diverses, pendant toute cette période, font apparaître l'existence d'un enjeu constant et permanent aux yeux du pouvoir. En dernière analyse, du commissariat à la guerre, au 23 rue Znamenska à Moscou, à la maison de l'avenida Viena de Coyoacán, ses adversaires n'ont formulé à son égard, sous toutes les formes, qu'une unique exigence : *qu'il se taise*.

La XIII^e conférence interdit à Trotsky de remettre en question l'interprétation par la majorité du « cours nouveau ». Le XIII^e congrès lui interdit d'exprimer son opinion sur les « questions littéraires » dans lesquelles il avait cherché refuge. La direction lui interdit de s'exprimer en diffusant la *Plateforme* qu'il a contribué à rédiger. Le comité central l'exclut, avant le XV^e congrès, pour avoir tenté, malgré tout, de s'adresser à son parti. Il est expulsé d'U.R.S.S. pour avoir exprimé ses idées dans sa correspondance privée avec ses camarades. Il est l'objet de violentes attaques pour « collaboration à la presse bourgeoise » et la grande calomnie commence, à l'étranger, notamment parce qu'il écrit, pour se défendre contre les accusations dont il est l'objet.

Pour ne rappeler qu'un unique exemple concret, c'est précisément parce qu'il refuse de s'engager à se taire, comme il l'a répondu au nazi Konstad, chargé de lui transmettre l'ultimatum du gouvernement socialiste, qu'il a connu l'internement en Norvège, au moment où se déchaîne contre lui la monstrueuse calomnie stalinienne sur ses liens avec la Gestapo et son rôle de chef d'espions, terroristes, saboteurs et traîtres !

Il reste que le tyran le plus puissant, le système le plus répressif peut tuer bien des hommes, mais que les idées sont plus difficiles à supprimer définitivement.

Quant ont commencé, ces dernières années, les premières allusions non hostiles à Trotsky dans la presse soviétique, il y avait presque soixante ans que l'évocation de sa personne était pratiquement interdite en Union soviétique, faute du chapelet rituel de crachats et d'injures : une interdiction qui a été maintenue et accentuée encore après son assassinat.

S'agissait-il vraiment de Trotsky ? Dans une certaine mesure oui. Mais il s'agissait aussi de tout ce qu'il avait dit et écrit, des idées qu'il avait défendues et mises en circulation, de tout ce qui en demeure, sous la forme de ses livres, de son œuvre, condamnée en U.R.S.S. à demeurer dans la zone interdite qu'on appelle « l'enfer » des bibliothèques.

L'Union soviétique, dans le demi-siècle écoulé, n'est pas précisément l'un de ces pays où l'on peut dire ce que l'on veut, ce qui est sans importance parce que personne ne vous écoute. Bien au contraire. Dans ces conditions, l'interdiction, pendant tout ce temps, de la simple évocation de l'homme, et, *a fortiori*, de ses idées, doit avoir un sens et susciter des interrogations.

Est-il excessif et partisan d'imaginer qu'en prenant à ce sujet, des mesures aussi draconiennes, Staline et ses successeurs démontraient seulement à quel point ils redoutaient l'impact de ses idées, qu'ils avaient pensé qu'elles étaient susceptibles de devenir des forces matérielles ?

Ce que sont ces idées, dit en quelques mots, c'est que le pouvoir a été monopolisé en U.R.S.S. par une couche bureaucratique privilégiée qui s'était rendue maîtresse du parti et menaçait l'existence des conquêtes d'Octobre ; que l'Union soviétique menacée ne pouvait être sauvée que par une révolution politique instaurant une véritable démocratie socialiste pluraliste sur la base économique et sociale des conquêtes d'Octobre, une démocratie ouvrière pluraliste.

A ce point de la discussion, nous entendons distinguer les kremlinologues des media qui s'étranglent de rire. Ce sont pour eux billevesées, visions « trotskystes », rêveries, loin de la réalité. Admettons. Pourquoi cependant Staline a-t-il traqué précisément ces idées et les hommes qui les véhiculaient ? Parce qu'il était fou et que l'Histoire est une histoire de fous racontée à des imbéciles par des escrocs ? Ou parce que Staline, servi par une excellente police, savait de quel côté venait le danger pour son pouvoir ? Qu'on revienne aux archives de Smolensk et aux mentions policières sur la popularité, dans la jeunesse, en 1936, de Trotsky et même Zinoviev. Des décennies plus tard, malgré les bains de sang, la trace des idées qu'on avait voulu effacer n'est-elle pas toujours visible ? Vingt ans après le massacre des derniers trotskystes soviétiques à la mitrailleuse dans la clairière près de la briquetterie de Vorkouta, l'écrivain Emanuil Kazakiévitch — l'ancien militant clandestin de l'Opposition Volodia — a écrit, sous Khrouchtchev, *Le Cahier bleu*, avec le visage intact de Zinoviev... Trente ans plus tard, c'est l'ancien déporté I.K. Dachkovsky qui interpelle rudement la *Pravda* et signe de son propre nom une lettre où il rappelle énergiquement qui était Trotsky. ²⁶ Cinquante ans plus tard, ce sont les billets qui affluent à la tribune, dans tous les débats et l'orateur qui s'exclame « Encore une question sur Trotsky ! ».

Allons plus loin : c'est sans doute sur ce point que s'est manifestée l'unique folie de Staline, son idée fixe. Sa peur devant Trotsky et les trotskystes, la peur aussi devant eux et de ses *apparatchiki* et de ses policiers, étaient telles qu'il a cru possible, en supprimant jusqu'au dernier témoin et éventuels dépositaires d'idées, d'effacer l'image et le nom de Trotsky lui-même. Et c'était bien un rêve fou de sa part que de croire qu'il lui serait ainsi possible d'effacer en même temps les traces sanglantes de ses propres crimes.

Ce rêve est terminé depuis 1953. Et pas seulement sous une pression des masses que démontrent les grèves et manifestations de l'époque, la grande révolte des camps du Goulag et l'insurrection de Berlin-Est en 1953, les soulèvements polonais et hongrois en 1956, sous le poids aussi des contradictions au sein de la bureaucratie, d'autant plus graves et difficilement conciliables que la poussée d'en-bas est plus vigoureuse.

C'est ainsi qu'après les années de disparition totale de Trotsky, devenu « non-personne » comme disait Nancy Heer, suivant une disparition progressive avec des périodes de stagnation, puis d'accélération brusques, nous assistons, depuis la mort de Staline, au phénomène inverse, sur un rythme tout aussi inégal. L'écheveau de l'Histoire se déroule désormais à l'envers. Le visage de Trotsky reparait jusque dans *Sovietskaia Rossia*, même si la rédaction ne se décide pas à dire qui il est et même si elle fait appel pour la dédouaner à la plume sinistre et stupide de V.M. Ivanov. Demain ses idées seront de

nouveau mentionnées, puis reprises par certains. Pas automatiquement, mais en résultat de l'action d'hommes, de groupes, de rencontres, d'efforts d'organisations, de décisions collectives.

Bien entendu, celui qui décidera en dernière analyse, ce sera le peuple soviétique. Ce pays de jeunesse et de culture, partiellement libéré de la peur, confirme que Staline n'a pas réussi à effacer les idées et le réquisitoire de son irréductible adversaire. En dernière analyse, ce seront le peuple soviétique et sa jeunesse d'aujourd'hui et de demain qui auront le dernier mot sur Octobre 1917 comme sur Lev Davidovitch Trotsky.

Nous en avons trouvé l'assurance sous la plume des historiens d'âge mûr que sont les professeurs Volobouev, Afanassiev et Borissov, dont les contributions citées ci-dessus attestent qu'ils ne sortent pas du même moule et qu'ils ont une pensée personnelle. Par eux, nous savons que la mémoire du peuple, la tradition orale des pères et grands-pères sur l'histoire d'Octobre et des décennies suivantes rejette les schémas staliniens des manuels et des discours officiels. Nous savons que la jeunesse se refuse à croire sur parole et aspire à la vérité. Nous avons pu constater que ces hommes ne parlent pas de démocratie en langue de bois puisqu'ils savent — et écrivent — qu'elle ne peut reposer que sur des contradictions réelles et un débat honnête et sans complaisance. Nous savons que ces universitaires, d'une certaine façon privilégiés du régime, veulent secouer la tutelle des bureaucrates censeurs, et que ce qu'ils disent dans la presse, c'est ce que pensent les étudiants et qu'ils disent à voix haute dans leurs cités et leurs universités. Ces hommes, ce faisant, affirment leur droit à penser de façon indépendante, un droit revendiqué auparavant au prix de sa vie par Trotsky, nous le savons.

Nous avons été frappés de la conviction qui se dégage des textes de ces chercheurs, que Staline exprimait une victoire sur le parti bolchevique, la révolution d'Octobre et ce qu'ils appellent « le léninisme » — et que cette victoire était celle d'une bureaucratie, de ce « mécanisme de freinage », comme ils le disent, obstacle sur la voie de la démocratie socialiste.

Nous ne savons pas ce que sera la destinée personnelle des docteurs ès-sciences historiques Volobouev, Afanassiev et Borissov qui sont loin, très loin, d'être « trotskystes ». Mais l'avenir retiendra qu'en 1987, au moment où une direction prétendument réformatrice pataugeait à la remorque des pitoyables litanies d'un V.M. Ivanov, ils ont été, eux, capables d'exprimer, avec toute la mesure et aussi toute la fermeté des scientifiques et des hommes d'étude qu'ils sont, des positions qui ne pouvaient que dresser contre eux les forces du passé — et qu'ils ont fait cela au service de la vérité.

Ce faisant, ils sont restés fidèles, selon le titre du livre si longtemps interdit du D^r Volobouev, aux « traditions révolutionnaires » de la Russie et de son intelligentsia.

NOTES

1. Pour des exemples frappants, on peut se reporter au livre d'Alain Jaubert, *Le Commissariat aux archives*, Barrault, 1986, notamment pp. 22-23, 26-27, 30-31.
2. Nancy Whittier Heer, *Politics and History in the Soviet Union*, MIT, 1971.

3. Voir notamment les deux articles de 1956 d'E.N. Bourdjalov, « La Tactique des bolcheviks » en mars-avril 1917, *Voprossy Istorii*, n° 4, pp. 38-56, et « Encore sur la tactique des bolcheviks en mars-avril 1917 », *ibidem*, n° 8, pp. 109-114.
4. La condamnation de *Voprossy Istorii* date du 17 mars 1957 et le premier numéro « normalisé », critiquant vivement Bourdjalov, portant le n° 3 parut en juin suivant.
5. Voir notamment les interventions des Vieux-Bolcheviks au cours de la conférence pan-russe des historiens en 1962 (Milonov, Snegov, Fofanov), puis dans les débats autour du troisième volume en 1967 où Aleksandr Snegov fit une intervention retentissante.
6. *Istoriia kommunisticheskoi partii sovetskogo soiuzna* (Histoire du parti communiste de l'Union soviétique, t. III. Le parti communiste organisateur de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre et défenseur de la République soviétique, vol. I, 1967, II, 1968, Moscou.
7. N.W. Heer, *op. cit.*, p. 217.
8. *Ibidem*.
9. « Trotsky de nouveau héros de la Révolution. Coup de Piolet. Gorbatchev a condamné pour la première fois la terreur stalinienne. Trotsky, l'ennemi juré du dictateur est maintenant un " héros et martyr " », *Der Spiegel*, n° 31, 27 juillet 1987.
10. *Ibidem*, pp. 93-94, paru dans *Ogoniok*, 27 juin 1987.
11. *Ibidem*, p. 94.
12. *Ibidem*, p. 95. Dans le même ordre d'idées, on peut signaler le reportage d'*Ogoniok*, 26 septembre 1987 sur I.Ia. Vrathech, ancien membre de l'Opposition de gauche.
13. Présentation et article de V.M. Ivanov, « On refait un visage au petit Judas », *Sovietskaja Rossia* (La Russie soviétique), p. 4.
14. *Voprossy Istorii KPSS*, n° 4, 1959, pp. 56-72.
15. Voir par exemple, P.V. Volobouev, « Le programme génial de la révolution socialiste », *Pravda*, 17 avril 1967, pp. 2-3.
16. *Argumenty i facty*, n° 34 (359), 29 août - 4 septembre 1987.
17. *Komsomolskaia Pravda*, 1^{er} septembre 1987.
18. La lettre en question est reproduite en traduction française dans Staline, *Les Questions du Léninisme*, t. II, pp. 60-71, sous le titre « A propos de quelques problèmes de l'histoire du bolchevisme », paru pour la première fois dans *Proletarskaia Revoliutsia*, n° 6 (113), 1931.
19. Sergéi Federovitch Platonov (1860-1933), historien spécialiste de l'agitation paysanne du XVIII^e siècle, professeur à St-Petersbourg avait publié en 1925 une *Histoire de Russie*. Il fut exclu de l'académie des sciences, arrêté et déporté. Evgenii Viktorovitch Tarlé (1875-1955) enseigna aux universités de Moscou, puis Petrograd. Il fut arrêté en 1931 avec Platonov sous l'inculpation de « complot monarchiste ». Mikhail Nikolaiévitch Pokrovsky (1868-1932), professeur du secondaire et militant bolchevique, accéda à l'université après la révolution et ce sont ses amis et lui-même qui critiquèrent Platonov et Tarlé. Après sa mort, ses disciples allaient être révoqués, arrêtés et déportés et son enseignement taxé en 1934 de « anti-marxiste et pseudo-scientifique ».
20. Iou. Borissof, « L'Homme et le Symbole », *Naouka i jizn*, septembre 1987, pp. 7-9.
21. *Ibidem*, p. 8.
22. *Ibidem*, pp. 8-9.
23. *Ibidem*, p. 9.
24. *Ibidem*.
25. Lev Kopelev, *No Jail for Thought*, p. 107.
26. On trouvera les deux lettres de Dachkovsky à la *Pravda*, écrites en 1967 dans le n° 3 de *Politicheskyy Dnevnik*, 1974, et en traduction française sous le titre « Quand un vieux révolutionnaire engueule les bureaucrates de la *Pravda* », dans les *Cahiers Léon Trotsky*, n° 24, décembre 1985, pp. 121-124.

P.B.

Trotsky réévalué en Chine

Le numéro 218 du 28 avril 1986 d'*Imprecor* ¹ a publié un article d'Ernest Mandel, « Réhabilitation partielle de Léon Trotsky par des écrivains chinois » ². Il reproduit en annexe des extraits d'un article de l'historien Zhu Tingguan, paru dans la revue chinoise *Shijie Lishi* ³ en 1985, lui-même un commentaire d'un livre de l'historien Li Xiangrong, *Biographie critique de Trotsky* que la rédaction d'*Imprecor* n'avait pu se procurer au moment de cette publication. Tout cela est bienvenu.

Zhu Tingguan explique en commençant son article que c'est « la politique du culte de la personnalité de Staline », ainsi que ses « erreurs », notamment sur l'élargissement « excessif » de la lutte au sein du parti, qui rendent nécessaire une correction de « l'évaluation faite par Trotsky en Union soviétique dans les années 30 », car cette dernière ne correspond pas aux faits.

Il souligne ensuite les difficultés de cette évaluation : l'insuffisance des matériaux « dans les pays occidentaux, y compris les archives personnelles de Trotsky ». Pour lui, « certains de ces matériaux sont valables » et « d'autres doivent être vérifiés pour établir s'ils sont dignes de confiance et s'ils n'ont pas été cités de manière unilatérale ».

L'auteur chinois insiste sur la nécessité, pour une réévaluation, de considérer Trotsky « dans le contexte de ses adversaires », dans sa lutte contre Staline et son alliance avec Zinoviev. Il insiste sur le fait que la critique de Staline n'implique pas automatiquement que l'évaluation ancienne (stalinienne) de Trotsky était erronée et encore moins qu'elle doit être revue.

Passant aux aspects chinois proprement dits de la « réévaluation » de Trotsky, Zhu Tingguan rappelle que, pendant toute une période en Chine, « le mot 'trotskyste' a presque été synonyme de renégat, ennemi, agent et espion » et qu'il y a « des raisons historiques pour qu'il en soit ainsi » : il parle à ce propos de « la clique liquidationniste Trotsky-Chen (Duxiu), en opposition avec la lutte correcte du P.C.C. et la lutte armée révolutionnaire » ⁴, et il énumère les « trotskystes chinois » engagés selon lui dans des activités avec « des agents spéciaux anticommunistes du Guomindang » ⁵. Il voit, pour ces raisons, dans la réévaluation de Trotsky, une entreprise qui provoquera la résistance de nombre de cadres anciens du P.C.C. Il explique, concernant la tâche de la réévaluation de Trotsky :

« Nous avons besoin de courage théorique, nous devons oser chercher la vérité dans les faits, nous devons défendre la vérité. »

Sur cette ligne, Zhu Tingguan affirme :

« Trotsky était une figure plutôt importante de l'histoire des premières années du Parti communiste de l'Union soviétique et de l'Etat soviétique. Dans les premières années après la victoire de la révolution d'Octobre, il était une figure de tout premier rang. L'éliminer simplement de l'histoire, c'est manquer de respect à l'égard de l'histoire. Cela n'aidera pas les révolutionnaires des périodes postérieures à tirer les leçons de l'histoire. »

Après avoir évoqué l'époque où les communistes chinois étaient prisonniers du style et sans doute du contenu de l'*Abrégé* et où ils ont pendant un certain temps, au lendemain de la déstalinisation, suivi « une voie sinueuse », Zhu Tingguan assure :

« Nos recherches concernant l'histoire de l'U.R.S.S. dans la période de transition ont fait de brillants progrès. La discussion sur la question de Boukharine a dénoué un noeud majeur. Si nous pouvions réellement résoudre la question de Trotsky, nous pourrions réaliser un progrès équivalent concernant d'autres personnalités historiques et d'autres controverses. »

Et Zhu Tingguan de se prononcer pour l'étude de « la période pendant laquelle Trotsky était encore en vue, particulièrement la période qui précède son exil [...], si nous mettons à part l'activité de ses partisans dans différents pays ».

Cette longue introduction achevée, Zhu Tingguan aborde enfin le problème du livre de Li Xiangrong et écrit :

« En examinant le récent ouvrage du camarade Li Xiangrong dans cette perspective, j'estime que son livre présente en gros de manière correcte l'évolution de Trotsky, depuis le jeune étudiant révolutionnaire jusqu'au révolutionnaire professionnel, et l'un des principaux dirigeants du P.C.U.S. et de l'Etat soviétique jusqu'à l'exilé politique. Il analyse de même en gros de manière adéquate le développement de Trotsky depuis le populisme jusqu'à l'acceptation du marxisme, son rejet ultérieur de la possibilité de construire le socialisme dans un seul pays, sa défense de la théorie de la révolution permanente et ses autres principales positions théoriques. »

Il donne d'intéressantes et même passionnantes informations sur l'ouvrage de Li Xiangrong.

« Le livre apporte aussi un jugement sur la pratique politique de Trotsky. Il donne un jugement positif sur l'adhésion de Trotsky au parti bolchevique durant la période de l'*Iskra* de Lénine, la préparation et le déclenchement par lui de l'insurrection de Petrograd durant la révolution d'Octobre, la création par lui de l'Armée rouge et sa direction stratégique au cours de la guerre civile. En même temps, le livre analyse et critique l'attitude conciliatrice de Trotsky entre les mencheviks et les bolcheviks, sa position « ni guerre ni paix » à Brest-Litovsk, sa faute de ne pas assister aux funérailles de Lénine [...] et ses diverses activités fractionnistes. »

Concernant la lutte dont il reconnaît qu'elle s'est déroulée au sein du parti bolchevique, Zhu Tingguan poursuit :

« Bien que l'auteur ne le dise jamais de manière nette, il considère dans son livre les controverses après la mort de Lénine, entre Staline et Boukharine d'une part, et Trotsky d'autre part, comme des divergences au sein de la direction bolchevique concernant la manière de construire le socialisme en Russie, c'est-à-dire comme des contra-

dictions au sein du parti. Si on avait agi correctement des deux côtés, ces contradictions n'auraient pas dû s'aggraver. Voilà une leçon historique importante [...]. »

Puis il donne des exemples de la façon incorrecte dont les protagonistes de ce conflit ont agi (en ces années, tentant d'établir entre Trotsky et Staline une balance presque égale, de suggérer la possibilité d'un « juste milieu » :

« Les activités de Trotsky ont violé l'interdiction des fractions prononcée par le X^e congrès. Il s'est allié avec Zinoviev, a publié des manifestes fractionnels et s'est opposé publiquement à des résolutions approuvées par la majorité écrasante du comité central. Plus tard, Trotsky et d'autres ont informé des organisations de base du parti, ainsi que les masses, de ces divergences. Ils ont adopté des méthodes conspiratives et organisé des manifestations. De telles méthodes de lutte ne sont pas normales dans un pays sous direction prolétarienne. Des divergences de ligne politique se sont exacerbées du fait d'antagonismes organisationnels et se sont transformées en contradictions irréconciliables.

Evidemment Staline s'est également comporté quelquefois de manière incorrecte. Il n'a pas résolu correctement le problème de dirigeants comme Trotsky, qui avaient des points de vue politiques différents. A ce point de vue, il était différent de Lénine, qui était généreux à l'égard de personnes qui commirent des erreurs.

Staline a adopté des mesures catégoriques et les a fait approuver par la base. Il a ainsi créé de très mauvais précédents et jeté les semences de l'élargissement ultérieur de la campagne pour « extirper les contre-révolutionnaires ».

L'auteur chinois conclut cependant en mettant son poids du côté de la « condamnation » de Trotsky, quand il s'écrit :

« Après l'expulsion de Trotsky d'U.R.S.S., la nature de la contradiction a changé. Elle n'était plus un enjeu au sein du P.C.U.S. ou une controverse au sein de la direction soviétique. A partir de ce moment-là et indépendamment de ce qu'il affirma lui-même, l'activité politique de Trotsky ne pouvait que causer des dommages sérieux à l'Etat soviétique et à tout le mouvement communiste international. »

Et Zhu Tingguan de conclure que l'analyse de Li Xiangrong « est plus proche des faits historiques que certaines autres théories ». Pour lui, et la phrase demeure malheureusement quelque peu énigmatique pour nous, « s'il faut souligner des faiblesses, c'est que sa pensée n'a pas encore été suffisamment libérée dans sa recherche et dans son expression ».

*
* * *

Ernest Mandel, dans l'article mentionné au début, considère que l'article de Zhu Tingguan et le livre de Li Xiangrong — ce que du moins on en connaît — « rejettent catégoriquement les accusations des procès de Moscou contre Léon Trotsky et ses compagnons, selon lesquels ils ont été des espions, des agents, des renégats contre-révolutionnaires ou même des instruments objectifs de l'impérialisme et de la contre-révolution » :

« Ils condamnent son assassinat comme tel, c'est-à-dire comme meurtre et en attribuent implicitement la responsabilité à ses « persécuteurs », c'est-à-dire à Staline et à ses complices. Ils rejettent tout aussi catégoriquement la version du rôle de Trotsky dans le mouvement ouvrier russe et international, de la révolution russe de 1905 et celle de 1917, ainsi que la construction de l'Etat soviétique, qui est contenue dans l'*Abrégé*. »

Mandel écrit :

« En opposition totale avec ces falsifications, les écrits des membres du P.C.C. auxquels nous nous référons caractérisent Léon Trotsky comme l'un des principaux dirigeants du P.C.U.S., qui a préparé et initié l'insurrection de Petrograd au cours de la révolution d'Octobre, qui a ensuite fondé l'Armée rouge et qui a assuré sa victoire au cours de la guerre civile grâce à une organisation stratégique correcte. »

Soulignant la différence entre l'attitude du P.C. chinois et celle des dirigeants soviétiques en 1986, il poursuit :

« Pour la première fois en effet, un parti communiste au pouvoir [...] va beaucoup plus loin que le rapport de Nikita Khrouchtchev au 20^e congrès [...]. Il ne se contente plus seulement de mettre au pilori en termes généraux les crimes de Staline contre des communistes. Il réhabilite ses victimes les plus éminentes. Ce que Khrouchtchev n'a pas osé ou pas pu faire, malgré les promesses implicites avancées aux 20^e et 22^e congrès du P.C.U.S., des dirigeants communistes chinois le font aujourd'hui. Trotsky, Boukharine, Zinoviev et leurs camarades sont de nouveau présentés comme d'authentiques communistes. Le conflit entre la fraction stalinienne et les autres fractions au sein du P.C.U.S. et de l'Internationale communiste est présenté comme un conflit au sein du parti et non comme un conflit avec l'ennemi et/ou ses agents. Tous le sang qu'a fait couler la fraction stalinienne [...] et toute la boue déversée sur ses victimes perdent ainsi toute légitimité, toute justification de classe. »

Avouons qu'à ce point de la démonstration, nous restons un peu sur la réserve. Certes Ernest Mandel nous indique dans une note, sous réserve, dit-il, de vérification, que Li Xiangrong, parlant de l'assassinat de Trotsky, parle d'un « crime immonde », mais il ne nous semble pas avoir vu dans le texte de Zhu Tingguan quelques-unes des conclusions citées plus haut. Il est vrai que Zhu Tingguan situe le conflit entre Staline et Trotsky à l'intérieur du parti, mais il précise également à moins que ce soit Li Xiangrong, que, dans ce cas, il ne contredit pas, nous l'avons vu, que « la nature de la contradiction a changé » après 1929 et que l'activité de Trotsky à l'étranger, ce qui était en cause précisément au procès de Moscou n'avait pu que « causer des dommages sérieux à l'Etat soviétique ». Mandel écrit pourtant :

« Bien que Zhu Tingguan ne le reconnaisse pas explicitement, la conclusion est inévitable : la répression massive et barbare exercée par Staline contre ses adversaires politiques au sein du mouvement communiste fut criminelle. »

Nous pensons que, dans le traitement de document de cette importance, la plus grande attention doit être apportée aux nuances et que le passage de l'« implicite » à l'« explicite » est loin d'être « inévitable » comme l'a montré la destinée de la déstalinisation en U.R.S.S. depuis 1956.

Restent des innovations importantes qu'Ernest Mandel appelle pour sa part une « réhabilitation partielle ». Faisant sans doute allusion à Santiago Carrillo qui avait condamné l'assassinat de Nin « comme un acte abominable et injustifiable », ajoutant toutefois qu'il s'était pourtant produit dans « le cadre d'un putsch, un délit de haute trahison injustifiable en pleine guerre antifasciste »⁶, il explique en outre que, ce faisant, les dirigeants du P.C. chinois rejoignent la conclusion de « quelques-uns des dirigeants de l'euro-communisme et de partis communistes comme celui du Mexique ».

Il ajoute d'ailleurs qu'à ses yeux la position de Zhu Tingguan et Lia Xiangrong « déborde » largement les « révélations » de Khrouchtchev, notamment parce qu'elle rétablit deux principes méthodologiques qui sont au cœur même du marxisme et furent récuses par le stalinisme :

« Les auteurs chinois insistent sur la primauté de la vérité historique sur toute considération d'Etat de raison de parti ou de *realpolitik*. Ils rappellent qu'il faut « combattre la superstition », « libérer la pensée », vérifier rigoureusement les faits pour pouvoir se prononcer en toute connaissance de cause sur Trotsky, Staline, les problèmes posés par la construction du socialisme, etc. En d'autres termes, ils nous renvoient à ce principe de base maintes fois énoncé par Marx et Engels, selon lequel seule la vérité est révolutionnaire [...]. Ensuite, les autres chinois se réfèrent explicitement au caractère international de la révolution et de l'expérience révolutionnaire. »

Cette « réhabilitation partielle », écrit Mandel, est « un événement de grande portée dans la continuité du rapport Khrouchtchev ». Il argumente :

« Tout coup porté à l'obscurantisme, à la falsification de l'histoire, au mensonge, à la calomnie, toute récusation explicite des méthodes de violence et de terreur pour trancher les différents au sein du mouvement ouvrier, constituent un pas en avant pour libérer le mouvement ouvrier de la gangue bureaucratique qui bloque le chemin vers la victoire mondiale du socialisme. »

Ernest Mandel termine son article par une brève revue de ce qu'il appelle « les contradictions d'une réhabilitation partielle ». S'agissant de l'article de Zhu Tingguan, il écrit qu'il « relève une fois de plus les contradictions inévitables auxquelles aboutissent toutes les tentatives de retourner des calomnies staliniennes vers les positions anti-trotskyistes proto-staliniennes qui avaient cours en U.R.S.S. dans les années 1923-1927 ». L'on croit ici se retrouver en effet à mi-chemin entre l'article de V.M. Ivanov de *Sovietskaïa Rossia* et le discours de Gorbatchev pour le 70^e anniversaire⁷. Et la critique de Mandel est pertinente au sujet de cet article en montrant que la condition d'une analyse sérieuse est une étude « critique et scientifique de la bureaucratie » — seule explication de la politique générale de Trotsky.

*
*
*

Quelques réflexions nous semblent s'imposer à propos du document de Zhu Tingguan et de l'article de Mandel, finalement commentaire d'un commentaire.

La première est que la « déstalinisation », en ce qui concerne les « personnalités historiques » adversaires de Staline, se développe sur un rythme inégal, aussi bien en U.R.S.S. qu'en Chine. Zhu Tingguan écrivait son article en 1985, après le livre de Li Xiangrong : à cette époque, il y avait déjà pas mal d'années que la version stalinienne de l'*Abrégé* avait été abandonnée en U.R.S.S., alors qu'elle demeurait en vigueur en Chine. En revanche, Boukharine avait plus ou moins été officiellement « réhabilité » en Chine, alors qu'il continue seulement à en être question, plusieurs années après, en U.R.S.S. et que ce ne sera réalisé qu'en février 1988. L'article et le livre chinois dont il a été question ici constituent en quelque sorte un saut direct par-dessus l'époque krouchtchévienne, un passage direct de Staline à Gorbatchev dans la mise

à jour. Dans l'intervalle, Chen Duxiu, qui fut le fondateur du P.C. chinois et trotskyste, est blanchi de toutes les accusations lancées contre lui par Kang Sheng — l'homme de Moscou — à la fin des années trente, reprises par le P.C.C. et orchestrées plus tard, nous dit-on en Chine, par Lin Biao et « la bande des quatre ». Son rôle dans le mouvement national et culturel — Chen est le père de la Chine contemporaine, le créateur de la langue, par exemple — n'est plus passé sous silence, mais au contraire correctement décrit. Mais aucun de ses arguments politiques contre la politique stalinienne en Chine n'est reproduit ou commenté : son passage au trotskysme est considéré comme « une dégénérescence »⁸.

Une deuxième remarque s'impose à propos de la notion même de « réhabilitation » que Mandel utilise sans explication. La question se pose aussi de savoir ce qu'est une « réhabilitation partielle », une notion qui est finalement au cœur de son commentaire de textes, où le mot ne figure pas. Réhabiliter quelqu'un, c'est le rétablir dans ses droits après qu'une condamnation l'en ait déchu. Or le droit dont Trotsky, mort, est aujourd'hui privé, c'est la diffusion de ses écrits, articles, discours, ouvrages, de presque un demi-siècle de vie militante. Comme l'a parfaitement souligné Esteban Volkow, il ne peut y avoir de « réhabilitation » si Trotsky n'est pas réédité, si toutes ses oeuvres ne sont pas rendues accessibles à tout lecteur dans les bibliothèques soviétiques. Une « réhabilitation partielle » — résultat d'une publication partielle ? — est une expression dénuée de sens. Il ne peut y avoir réhabilitation en-dehors de la publication qui permet au lecteur — au peuple soviétique — de trancher en dernière analyse sur la personnalité et le rôle de Trotsky. Nous avons le sentiment que Mandel n'est pas très au clair sur ce point. Il emploie par exemple la formule de « une réhabilitation, pleine et entière de Trotsky » qu'il fait suivre de la « publication de l'essentiel de ses œuvres ». C'est ambigu : est-ce la « publication de l'essentiel » qui constitue « la réhabilitation pleine et entière » ou la seconde vient-elle en quelque sorte s'ajouter à la seconde ? Il nous semble en fait que Mandel appelle « réhabilitation partielle » une simple étape d'un processus complexe. La reconnaissance du rôle historique de Trotsky par les écrivains chinois qu'il cite n'est et ne peut pas être une « réhabilitation ». Les « assassins de la mémoire », suivant la forte expression de Pierre Vidal-Naquet, dans un autre contexte, ont tenté de supprimer Trotsky de la mémoire des hommes. Le rétablissement, partiel ou non, de la vérité historique, n'est pas une « réhabilitation », même s'il est un élément du développement qui y conduit à terme. Or, c'est de cela qu'il s'agit.

Ni Zhu Tinguan, ni Li Xiangrong, selon ce qui nous en est dit, ne « réhabilitent », même partiellement, Trotsky. Et ce n'est pas non plus ce que fait Deng Xiaoping, en admettant qu'il les a autorisés à écrire. Et nous n'écrivons pas cela seulement parce qu'ils sont chinois ! Nous pensons de même en effet que ni Khrouchtchev, ni Gorbatchev, successeurs de Staline, ni les historiens qu'ils laissent écrire ou font écrire, n'ont de titre pour « réhabiliter » Trotsky. Les dirigeants peuvent seulement assurer ou interdire la possibilité de la recherche historique, les historiens œuvrer à cette recherche ou perpétuer un compromis d'appareil. Ce que les historiens chinois et soviétiques ont fait récemment — et nous sommes d'accord avec Mandel que ce n'est pas un

mince événement — ce n'est pas « réhabiliter partiellement » Trotsky, c'est lui rendre une partie de sa place dans l'histoire. Cette « restitution partielle » ne constitue pas un geste en direction de Trotsky, mais en direction du peuple, de la jeunesse, de ceux qui revendiquent la vérité et exigeront sans doute sa réhabilitation, qui passera par la reprise et l'achèvement de la publication de ses *Œuvres* en russe et bien d'autres choses, dont cette restitution n'est qu'une des conditions préalables.

Nous avons bien entendu pleine conscience des difficultés qui existent pour un observateur à l'étranger — hors de Chine ou hors de l'U.R.S.S. — à découvrir le mécanisme des pressions qui s'exercent sur les dirigeants, les divisent en partisans et adversaires de la révision de l'histoire, voire de la « réhabilitation de personnes injustement condamnées », comme ce fut le cas en Tchécoslovaquie et comme c'est, semble-t-il, actuellement le cas en U.R.S.S. Les positions prises en Chine ne sont que très accessoirement des « moyens de pression » contre les dirigeants soviétiques. Il y a eu en Chine, depuis l'époque des « Cent Fleurs », tellement d'expressions et d'explosions dans les rangs de la jeunesse chinoise, des étudiants, jeunes ouvriers, voire « plaignants », ce qu'il est impossible de considérer les travaux des Zhu Tinguan et Li Xiangrong comme seulement des reflets de la politique des dirigeants de la fraction au pouvoir. Les voir comme le résultat de « la crise du mouvement communiste international », c'est-à-dire le résultat d'un conflit entre fractions bureaucratiques, c'est s'interdire de comprendre le sens de ce type de débat dans le cadre de la lutte menée depuis des années, « en bas », pour la vérité et les droits démocratiques.

Nous nous en tiendrons à ces remarques, après avoir tout de même marqué notre désaccord avec Ernest Mandel quand il écrit de Chen Duxiu, qu'en tant que champion de la démocratie et de la science, c'est-à-dire chef de file des « occidentalistes », il peut être en un sens considéré comme l'ancêtre de Deng Xiaoping dans le combat contre les « traditionalistes ». Il est bien entendu juste de tenir compte des grandes traditions des intellectuels chinois et de rappeler que l'« occidentalisme » de Chen Duxiu le conduisit d'abord à la tête de l'explosion culturelle de la jeunesse et du mouvement populaire anti-impérialiste, puis au marxisme et du mouvement populaire anti-impérialiste, puis au marxisme et à la fondation du P.C. chinois. Mais il ne nous semble pas juste de dire, même « en un sens », qu'un authentique révolutionnaire — Chen l'était jusqu'au bout des ongles — soit et puisse être l'ancêtre d'un bureaucrate, même jugé plus ou moins « libéral », dont les jeunes révolutionnaires chinois n'oublieront pas sans doute de sitôt comment il a foulé aux pieds leur « printemps de Pékin ».

Ceci dit, le numéro 6 de 1986 d'*Inprecor* nous est précieux et prend d'autant plus de relief après le grand débat de 1987 en U.R.S.S. qu'il contribue d'une certaine manière à éclairer.

NOTES

1. *Inprecor* est la « revue bimensuelle d'information et d'analyse publiée sous la responsabilité du Secrétariat unifié de la IV^e Internationale ».

2. *Ibidem*, pp. 13-18.
3. Zhu Tingguan, « Mon opinion sur l'évaluation critique de personnalités de l'histoire mondiale ». *Imprecor* reproduit pp. 18-20, non l'article comme il est écrit p. 13, mais « la partie de l'article qui se rapporte à Trotsky » : quelques phrases qui ont échappé au traducteur ne sont pas traduites.
4. L'auteur fait ici allusion à la période qui suivit immédiatement la défaite de la révolution chinoise et qui consista à provoquer un certain nombre de soulèvements d'unités de l'armée du Guomindang dirigées par des officiers communistes, dont le futur maréchal Zhude. Ce « soulèvement de la moisson d'automne » était considéré par Trotsky et par Chen Duxiu comme le résultat catastrophique d'une politique aventuriste dont l'insurrection de Canton fut une autre expression.
5. Zhu Tingguan cite Zhuo Yuan, Zhang Mutao et Liang Gangpiao. Les auteurs qui ont traité de l'histoire du trotskysme, voire du seul Chen Duxiu, ne mentionnent que le troisième. Ancien élève de l'école des officiers de Huangpu (Whampoa), puis étudiant à Moscou, Liang avait rejoint l'Opposition de gauche chinoise et, à son retour à Pékin y avait fondé le groupe *Notre Parole*. Il rompit avec l'Opposition de gauche dès sa conférence d'unification en 1930 et rejoignit le Guomindang où il devint un des chefs de la milice des « Chemises Bleues ». Bien entendu, quand il devint agent du Guomindang, Liang, ancien militant du P.C.C. et ancien de l'Opposition de gauche, était devenu leur ennemi. Ce passage dans l'article de Zhu relève de la calomnie grossière.
6. Santiago Carrillo, *Eurocommunisme et Etat*, p. 177.
7. Voir l'article précédent.
8. Wang Hongmo, « Chen Duxiu : une évaluation de l'œuvre de sa vie », *Social Sciences in China*, hiver 1985, traduit de l'anglais de *Zhonguo Shehui Kexue*, 1985, n° 5.

K. Salam

Moscou 1987 : Histoire et littérature

« Pour parler de l'histoire contemporaine, il faut d'abord parler de la littérature. Car c'est elle, comme plus d'une fois dans le passé, qui s'est montrée la plus sensible au " sismographe " du temps. Ce sont des œuvres littéraires, récemment publiées, qui complètent l'image que nous nous faisons du passé proche. On peut même énoncer une loi : moins le lecteur a de connaissances historiques, plus radical est le bouleversement psychologique qui l'attend... »

De quels livres est-ce que je veux parler ? Le poème de A. Tvardovski Du droit de la mémoire et le Requiem d'A. Akhmatova, la nouvelle de Pristavkine Le nuage doré avait passé la nuit, On frappe à la porte de I. Guerassimov, Nouvelle nomination d'A. Bek, La carrière de V. Chmelev, Les enfants de l'Arbat d'A. Rybakov. A part, il faut citer les romans de V. Amlinski Chaque heure sera justifiée, de D. Granine, L'aurochs de V. Doudintsev, Les habits blancs qui racontent les phénomènes terribles dans la science, les ravages exercés par Lyssenko, l'élimination de savants géniaux comme Vavilov et le courage de ceux qui ont résisté à Lyssenko et à sa bande, ont sauvé la science de notre pays.

La parution de ces livres souligne le tragique fossé qui sépare la vérité qu'ils expriment, la vérité qui a ordonné le sort des générations anciennes, que la jeune génération apprend de ses parents et grands-parents, et les traditions actuelles de l'enseignement de l'histoire. A l'école comme dans l'enseignement supérieur. »

(Iouri Afanassiev, recteur de l'Institut d'Etat de Moscou des Archives Historiques, dans la *Komsomolskaïa Pravda* du 1^{er} septembre 1987)

Toutes ces œuvres pratiquement ont paru en 1987 dans des revues littéraires qu'il n'est pas toujours aisé de se procurer. Un petit nombre seulement est ou sera prochainement traduit, nous avons donc tenté de dégager à l'intention de nos lecteurs l'essentiel de l'apport à l'histoire des livres cités par Afanassiev.

Akhmatova

Requiem (1935-1940)

paru dans *Oktiabr*, n° 3, 1987

Il ne s'agit pas bien sûr de commenter un texte que chacun a pu lire depuis longtemps¹. C'est une de ces œuvres inépuisables, où se concentre toute une époque, comme *Le Cavalier de Bronze* ou *Guerre et Paix*, mais une époque si douloureuse et si tragique qu'on ne peut comparer ce texte à aucun autre.

Donc simplement quelques précisions d'ordre chronologique : commencé en 1935, quand est arrêté son second mari², Pounine, (les vers « on t'a emmené à l'aube... »), le poème est achevé en 1940, deux ans après l'arrestation de son fils. Anna Akhmatova le complètera par les quelques lignes en prose, « En guise de préface » en 1957 et les quatre vers « Non, je n'étais pas sous un ciel étranger... » en 1961. Quelques fragments paraissent en U.R.S.S. dès 1940 : « La sentence » dans la revue *Zvezda* en 1943 à Tachkent : « Et la folie, de son aile » amputé de la quatrième strophe. Mais, pendant la période stalinienne, le texte n'existe pas sous forme écrite, seul un petit nombre de personnes (onze, dit-on) ont pu l'entendre. Au début des années 1960, Anna Akhmatova le lit volontiers à ses amis et visiteurs mais sans donner le texte. Ce n'est qu'en janvier 1963 qu'elle le porte à la rédaction de *Novy Mir*. A partir de là, le texte circule largement, en novembre, il est édité à Munich, lu publiquement en U.R.S.S. même, bientôt traduit dans le monde entier, analysé, commenté, monté en spectacle, ... De nombreux vers passent dans la langue, deviennent des titres de livres (Lidia Tchoukovskaïa, *La Maison Déserte*). Néanmoins, sa parution plusieurs fois discutée, est sans cesse repoussée et dans les années 1970 sa détention constitue un chef criminel dans plusieurs procès.

Qu'il soit enfin publié et accessible à tous est donc en soi un événement historique qui a suscité un flot de lettres, d'articles, d'initiatives : pour une rue Akhmatova à Leningrad, pour la débaptisation de l'université Jdanov à Leningrad qui porte le nom de celui qui tonna contre la poétesse « moitié nonne, moitié putain ». Les habitants de la ville de Jdanov ont aussi entrepris des démarches dans le même sens et sont heurtés à la vive hostilité des autorités (*Ogoniok*, n° 4, 1987). La publication du « Requiem », immortel monument à la mémoire des victimes de Staline, nourrit aussi le mouvement pour un monument de pierre qui signifiera que la page est vraiment tournée du temps où :

« La Russie innocente se tordait de douleur,
Sous les bottes sanglantes,
Sous les pœus des noirs fourgons cellulaires. »

Alexandre Tvardovski

Du droit de la mémoire

paru dans *Znamia*, n° 2 et *Novy Mir*, n° 3, 1987

Ce poème de Tvardovski (1910-1971) a été écrit dans les années 1966-1969. Il dénonce le stalinisme en portant l'accent sur la souffrance des enfants dont les parents étaient déclarés « ennemis du peuple ». Cette tragédie, Tvardovski l'a vécue, son père a été dénoncé comme koulak et toute une génération aujourd'hui se reconnaît dans ces enfants qui devaient renier leur père, leur mère pour n'adorer qu'un seul père, le Père des Peuples. Un père aussi fourbe que cruel : d'un mot, le « vertige »³ du succès, d'une courte phrase « le fils ne répond pas du père » ; il dégage sa responsabilité, il fait retomber sur des exécutants trop zélés — ou consciemment malveillants — les crimes qu'il ordonne.

« Oui, il savait inopinément,
Brusquement, quand ça lui chantait,
Faire retomber sur d'autres
La masse de ses erreurs,
Les porter au compte
De quelque altération perfide
De ses préceptes
De quelque vertige
Dû aux victoires par lui prédites.
Le fils, pour son père ? Il n'en réponds pas !
Amen ! »

Dans les faits, bien sûr, les persécutions, les arrestations continuent, mais Staline, comme Dieu, n'était comptable que du Bien :

« Soit reconnaissant de ton sort quel qu'il soit
Encense Sa grandeur
Que tu soies un Tatar de Crimée,
Un In-gouch ou un Kalmyk, ami des steppes,
Applaudis à toutes les sentences
Les plus inimaginables,
Calomnie toi-même ton peuple
Dont tu partages le bannissement. »

Comme à Dieu, tout devait lui être sacrifié :

« Trahis en chemin ton propre frère
Et ton meilleur ami en secret.
Par pitié n'alourdis pas ton âme
De sentiments humains.
Mens et torture en son nom. »

Ce poème, le dernier écrit par Tvardovski, il le dédit à la génération nouvelle, « À vous, d'une autre génération », celle qui n'a pas vécu « l'époque du stalinisme triomphant », pour qu'elle garde la mémoire du passé certes, mais surtout pour la prévenir d'une possible résurgence du mal :

« Il était Dieu
Il peut se redresser. »

C'est en effet l'époque de la restalinisation rampante, où :

« On veut noyer dans l'oubli
La réalité de la vie... »

C'est sur cet aspect du poème que Iouri Bourtine a publié un article (« A vous d'une autre génération », paru dans *Octobre*, n° 8, 1987) qui a fait sensation. Il explique son sentiment de frustration à voir paraître aujourd'hui seulement ce poème :

« Fortement et expressivement titré " Du droit de la mémoire ", le poème est né comme un acte de résistance, comme le prolongement de la lutte que son auteur et le journal qu'il dirigeait menaient contre la tendance restaurationniste qui montait. La question n'était pas celle de Staline en tant que tel et du désir de " rajouter " quelques traits pour que le tableau soit complet, mais le poème était dirigé contre ceux qui, pour leur intérêts égoïstes, étaient prêts à encenser à nouveau ce " dieu ". C'est à eux que s'adressaient les paroles véhémentes du poète :

« Et vous qui aujourd'hui tentez
De recouvrer le bien-être d'antan... »

Publié en 1969, ce poème aurait retenti comme un coup de tonnerre, il aurait rassemblé et mobilisé les énergies, rendu plus difficile la tâche des « partisans du silence », sa publication aujourd'hui, pour nécessaire et importante qu'elle soit, n'empêche pas qu'un tort irrémédiable ait été porté à la société. »

Anatoliï Pristakine

Un nuage doré avait passé la nuit

paru dans la revue *Znamia* n° 3 et 4, 1987, 130 p

L'auteur, né en 1931, a publié de nombreux livres depuis le début des années cinquante, notamment des romans dont l'action se passe souvent sur de grands chantiers, en Sibérie. Le récit est largement autobiographique, l'auteur passe constamment de la troisième personne à la première, sans qu'on puisse toujours démêler ce qui ressortit du témoignage et ce qui ressortit de la fiction.

Les héros sont deux petits orphelins, deux jumeaux d'une dizaine d'années, les frères Kouzmine, Kolka et Sacha, qu'on appelle les « kouzmio-

nichi ». Taraudés par la faim, ils mènent une lutte acharnée et héroïque pour survivre.

Un jour de l'automne 1944, les autorités décident une bénéfique opération :

« délester les orphelinats de la région de Moscou, une centaine au printemps 44, sans parler de tous les orphelins livrés à eux-mêmes. Et d'un coup, avec la libération de l'ennemi des riches terres du Caucase, résoudre deux problèmes : se débarrasser de bouches à nourrir, réduire la criminalité et, en définitive, agir pour le bien de ces gosses.
Et du Caucase, bien sûr. »

Et on dit aux mômes :

« Vous voulez bâfrer à volonté ? Partez. Là-bas, il y a de tout. Du pain. Et des pommes de terre. Et même des fruits, dont nos sauterelles ravageuses ignoraient jusqu'à l'existence. Le seul " fruit " qu'ils connaissent, c'était leur directeur. Leur directeur dont ils avaient entendu dire : " C'est un drôle de fruit [...] il s'abrite de la guerre derrière les enfants. »

Le directeur dont la maison regorge de provisions et qui vole la famille-pitance des enfants pour engraisser son énorme chien. Le directeur qui laisse partir les enfants pour un voyage de cinq jours avec seulement *une* ration de pain.

L'auteur n'a jamais réussi à retrouver la trace d'un seul des cinq cents orphelins qui partirent ce jour-là pour le Caucase :

« Je me souviens des noms et des prénoms de nombre d'entre eux et, des dizaines d'années après, j'ai entrepris de les retrouver. J'ai envoyé au moins cent cartes aux bureaux de recherche d'adresse. Pas une seule n'a été trouvée.

Voici vingt-cinq ans que je suis édité : j'ai cité exprès leurs noms dans mes récits, mes nouvelles, mes reportages et jamais une réponse.

C'est une pensée terrible : suis-je le seul à avoir survécu ? Cette nouvelle est mon dernier cri dans le vide, répondez ! Vous étiez cinq cents dans ce convoi ! »

Ni les enfants, ni leurs éducateurs ne savent ce qui s'est passé dans ce pays, ce que sont devenus les habitants de ce village où on leur dit de s'installer. Ce n'est que quinze ou vingt ans plus tard que l'auteur entend le récit d'un soldat russe qui a participé aux opérations :

« J'ai tout fait depuis la parade militaire de 41... j'ai été partout... j'étais artilleur... Et au Caucase aussi... on a embarqué ces moricauds. Ils s'étaient vendus à Hitler ! Leur procureur de la République avait été nommé général contre nous... En février, vers le 20, on nous a amenés au village, à la veille des fêtes. On a dit au président du soviet de village : à six heures du matin, il y aura un meeting, rassemble tous tes hommes. On leur parlera et ils rentreront chez eux. Bon, ils se sont rassemblés sur la place, et nous dans l'obscurité, on les avait encerclés et sans leur donner le temps de réagir on les a chargés dans les voitures et en route ! Et on a fait le tour des maisons [...] Dix minutes pour rassembler vos affaires et on embarque ! En trois heures c'était fait. Et ceux qui ont

pu s'enfuir [...] de vrais diables... on les canardait dans les montagnes [...] et eux aussi bien sûr [...] Tous, il aurait fallu les tuer tous ! On en a laissé vivants et maintenant on le paye. »

Ce qui s'est passé ensuite, Kolka en est le témoin dans une gare où s'est arrêté le train qui les emmène vers le Caucase :

« Il avait vu [...] d'étranges wagons sur une lointaine voie de garage [...] Il avait entendu une voix qui l'appelait d'en haut et qui venait d'un wagon à bestiaux avec des barreaux aux fenêtres. Il leva la tête et vit des yeux, d'abord juste des yeux de petit garçon ou de petite fille. De grands yeux noirs, brillants, puis une bouche, une langue, des lèvres. Cette bouche prononçait un son bizarre " hi " [...]

" Hi, hi " criait la voix et l'intérieur du wagon s'anima brusquement. Des mains d'enfants se pressèrent à la grille, d'autres yeux, d'autres bouches qui changeaient comme en se bousculant et en même temps le bruit s'amplifiait, comme un gargouillis d'éléphant.

Kolka recula vivement et faillit tomber. Et soudain un soldat surgit. Il frappa du poing contre le wagon, pas fort, mais aussitôt s'instaura un silence de mort. Les mains disparurent. Il ne restait que les yeux, emplis de peur. Et tous maintenant fixaient le soldat.

Et, lui, leva la tête, montra le poing et dit comme une chose habituelle :

" Pas de bruit ! Tas de bassourmanes ! ⁴ Silence, on vous dit. Et à Kolka : retourne là-bas. C'est pas le cirque ici, y a rien à voir. »

L'auteur commente :

« Nos trains avaient stationné côte à côte comme deux frères jumeaux qui se seraient séparés pour toujours sans s'être reconnus. Mais le fait que les uns allaient vers le nord et les autres vers le sud ne signifiait rien.

Nous étions liés par un seul et même destin.

Kolka saura plus tard que " hi " c'est l'eau en tchéchène ; pour l'instant, il semble être le seul à voir ce train qui démarre et dont les wagons " se mettent à hurler, à crier, à pleurer " : " et le machiniste grisonnant déambulait tranquillement et les gens dans la gare vaquaient calmement à leurs affaires [...]. »

Au village aussi, personne n'aura l'idée de plaindre les Tchéchènes. Leur sort, c'est le lot commun : Ilya Zverev, ses parents ont été dékoulakisés, on les a emmenés « et sur le chemin de la Sibérie, quelque part, ils ont laissé leurs os ». Ou Demian, lui aussi, a été exilé « pour un cheval, j'avais seize ans. On m'a inscrit comme koulak. Ça ne fait rien. Je l'ai donné [...] au moins je suis vivant ». Et tante Zina :

« Le chef est venu, y nous a dit de rassembler nos affaires [...] et j'avais ma sœur malade et ma fille, bonne à marier, mais la tête ça n'allait pas, un fasciste l'avait violée. On nous a noué nos paquets [...] et on pleurait. Et le chef y dit " Assez pleuré comme ça, les filles je vous emmène au paradis ". Et nous on pensait que ça voulait dire qu'on allait nous fusiller, parce qu'ils cherchaient toujours des traîtres et celui qui couchait avec un fasciste c'était un traître. Et ma fille, elle, avait couché, même si c'était de force [...]. »

Les Tchéchènes donc organisent des coups de main au village où sont installés les enfants et puis un jour, en l'absence des kouzmionichi, ils attaquent la colonie, tuent le directeur et tout le monde s'enfuit. Nos deux héros eux aussi fuient vers la montagne, mais Sacha est pris par les Tchéchènes. Kolka retrouvera quelques jours plus tard son cadavre atrocement mutilé ; lui-même ne devra la vie qu'à un petit Tchéchène qui va remplacer le jumeau mort. Les deux enfants font bloc contre le monde des adultes et n'en démordront plus, ils sont frères jumeaux, ils sont les *kouzmionichi*. Avec son frère tchéchène, Sachka aperçoit un étrange chemin marqué de pierres tombales, un chemin vers nulle part, vers la montagne déserte. Son compagnon s'accroupit et lit :

« — Là, c'est Zouïber

— Qui c'est Zouïber ?

— Oncle... père

puis il s'approcha de la pierre suivante

— Là, c'est Oumram

— Et c'est qui ?

Et comme la première fois il répéta sans me regarder :

— Oncle... père

Et de pierre en pierre " Khassan... Deni... Toïta... Vakhit... Ramzam... Sotsita... Vakha... »

Il fallait se hâter, l'aube se levait, nous étions visibles de loin. Je pressais mon compagnon. Il ne m'écoutait pas. Rampant de pierre en pierre, il lisait les noms comme s'il apprenait par cœur l'histoire de sa lignée.

[...] Ni lui, ni moi ne pouvions savoir bien sûr savoir que viendrait le temps où les enfants et les petits-enfants de ceux dont les noms étaient gravés sur ces pierres reviendraient, au nom de la justice, sur leurs terres. Et qu'ils trouveraient ce chemin et que chacun en arrivant prendrait la pierre tombale de ses ancêtres pour la remettre à sa place.

Et que ce chemin disparaîtrait. »

C'est donc avec une grande puissance romanesque, parce que vu et vécu par des enfants, que Pristavkine évoque la déportation en totalité des Tchéchènes, puis dans le bref passage qui a été cité, leur réhabilitation et le retour des survivants, mais en même temps le récit ne peut qu'aiguiser la curiosité du lecteur à savoir ce qui s'est vraiment et précisément passé. En témoigne cette lettre à la *Literatournaïa Gazeta* :

« TOUTE LA VÉRITÉ

J'ai lu la belle nouvelle de Pristavkine « Un nuage d'or... ». Ce qui m'a plu c'est que l'auteur est objectif, qu'il compatit à la tragédie des Tchéchènes chassés de leurs terres. Mais le récit ne pas directement des raisons qui y ont conduit. On peut seulement deviner que l'une des raisons est un soulèvement tchéchène sur nos arrières.

Mais ce n'est encore pas toute la vérité. Et peut-être l'auteur lui-même ne connaît pas tous les détails. Voici ce que moi j'ai entendu dire : que la racine du mal remonte aux directives du commandement en 1942, quand les fascistes se ruèrent vers le nord du Caucase pour atteindre le pétrole de Bakou. Le front mobilisait toutes ses forces parmi lesquelles la division tchéchène à cheval (vous imaginez, des cavaliers !).

On l'a lancée avec les autres contre les tanks allemands. Pas besoin d'expliquer ce qui est arrivé... Et les Tchétchènes n'avaient pas oublié non plus les blessures encore ouvertes des années 1937-38 quand l'intelligentsia locale, l'appareil du parti avaient été décapités. On se souvenait sûrement aussi de la conquête du Caucase sous le tsarisme par des méthodes pas tellement humanitaires... J'ai entendu aussi d'autres versions. D'une façon générale, il y a sur ces questions des avis divergents. Les vieux disparaissent. Les jeunes, faute de documents, se nourrissent de on-dit. Les écrivains ont le courage de s'attaquer à ces sujets encore mal éclairés, mais les historiens dont la tâche sacrée serait de les étudier sérieusement, se taisent. »

(Lettre de lecteur, *Literatournaïa Gazeta*, 23 décembre 1987)

Pristavkine évoque lui-même une explication de ce silence des historiens :

« Et je ne cache pas que m'est venue l'idée, elle ne pouvait pas ne pas servir, que les gens qui en Son nom ont exécuté sa volonté [il s'agit bien entendu de Staline, n. du t.] existent encore.

Ils vivent encore, mais comment ?

Sont-ils torturés de cauchemars peuplés à minuit des ombres de leurs victimes ?

Non.

Ils jouent avec leurs petits-enfants, se réunissent, se reconnaissent à des signes imperceptibles, mais pour eux évidents. Leur profession les a durablement marqués de son sceau.

Et, aux bains publics, au débit de bière ils trinquent, avec leurs chopes non lavées, à leur santé, à leur avenir.

Ils pensent qu'ils ont encore un avenir. »

(souligné par moi)

Iossif Guerassimov

On frappe à la porte

paru dans *Oktiabr*, n° 2, 1987, nouvelle écrite en 1960.

C'est une véritable « tache blanche » que veut combler cette nouvelle d'une trentaine de pages : celle des arrestations massives dans les villages de Moldavie en juillet 1949. L'auteur écrit dans sa postface :

« Cette nouvelle a été écrite il y a un peu plus d'un quart de siècle et presque quarante ans ont passé depuis ces quelques jours vécus par ses héros. Le temps a passé ; beaucoup, énormément de choses ont changé. Une partie des exilés sont revenus dans leur patrie. Ils ont maintenant des enfants, des petits-enfants. Cette nouvelle génération doit savoir ce qu'ont subi leurs parents, leurs grands-parents. »

L'action se passe dans une petite ville proche de la frontière roumaine. Le récit est fait par un tout jeune communiste, Baouline, qui a été nommé directeur d'école dès sa sortie de l'université. Le secrétaire régional du parti, ancien commandant de son groupe de partisans, Gololobov, lui explique que les cadres sur qui s'appuyer sont peu nombreux. La confiance du parti n'empêche pas l'irruption régulière chez lui en pleine nuit des garde-frontière :

« Ils entraient, en faisant sonner leurs bottes, en cognant les chambranes avec la crosse de leurs fusils et, sans se gêner, ils inondaient la pièce de la lumière de puissantes lanternes. Il fallait présenter ses papiers, après ils jetaient un coup d'œil dans la cuisine puis martelaient, suivant probablement les instructions, "bonne nuit". Baouline enrageait, mais s'efforçait de répondre poliment "bonne nuit". »

Mais ce soir-là, les coups frappés à la porte en pleine nuit ont une autre signification : on le convoque d'urgence au comité central. La ville est pleine de camions militaires. Que se passe-t-il ? La frontière proche n'est-elle pas celle d'un pays ami ? « Pourtant, plus d'une fois, il a entendu des fusillades dans la nuit et a vu les fusées éclairer le ciel du côté du Prout. » Au comité des cadres locaux du parti sont réunis, une trentaine de militants et, en présence du capitaine du K.G.B., Tkatch, le secrétaire lit les ordres :

« Un décret a été pris, concernant le transfert en des lieux éloignés d'individus qui ont collaboré avec les occupants fascistes allemands, de spéculateurs et d'éléments peu sûrs... Je demande à tous les communistes de remplir leur tâche avec le plus grand sérieux, car c'est sur la réalisation de cette tâche que nous apprécierons la maturité des camarades... »

Tkatch donne les instructions concrètes :

« [...] On va vous remettre un paquet avec les instructions et les formulaires signés du procureur. Sur chaque formulaire figure le nom des individus à transférer et des membres de leur famille... vous ouvrirez le paquet à deux heures exactement... en ce moment dans tous les villages les présidents de soviet réunissent les militants pour une conférence obligatoire. Ce sont eux essentiellement qui vont vous aider. Si vous arrivez au village avant deux heures, vous les occuperez avec un rapport. Je vous en donnerai le texte... Vous ouvrez le paquet, vous regardez chez qui vous allez. Vous marchez dans l'ordre suivant. Devant, les militants, puis les soldats, puis vous avec l'officier. Ce sont les militants qui frappent et entrent les premiers, puis les soldats puis vous. Vous lisez le formulaire. Il fait dire qu'ils vont bénéficier de larges facilités. Chaque famille peut emporter une tonne d'affaires. Ils conservent leur passeport. Ils rejoindront le convoi en voiture. Bref, tout le confort. Chaque famille dispose d'une heure et demie pour se préparer. Mais attention le décret est valable vingt-quatre heures. Si on n'est pas dans les temps, les têtes voleront... »

Baouline n'a « que » six familles à arrêter. Qu'ont-ils fait ? Les « militants » du village qui obéissent en traînant les pieds n'en ont aucune idée. Les premiers sont de pauvres bougres pitoyables, puis Baouline doit arrêter le

vétérinaire du village dont l'attitude et les propos l'ébranlent encore davantage :

« Vous avez entendu parler de Khaia Lifchits ? demanda Verdych, avec une lueur presque amusée dans les yeux.

— Non, répondit Baouline.

— C'est bien ce que je pensais... Mais quand même vous savez ce que c'est que la Doftana ? On ne vous a même pas appris ça ? C'est un tort. Doftana c'est la prison roumaine des travaux forcés. Votre humble serviteur y a passé quatre ans. Il y a perdu ses cheveux et trouvé beaucoup d'amis. Mais hélas... Vous savez comment est morte Khaia Lifchits ? Elle a déclaré une grève de la faim et l'a tenue pendant quarante-huit jours. Le monde entier en a parlé. Elle avait très faim, maître, mais elle haïssait le fascisme.

— Pourquoi vous a-t-on mis en prison ?

— Je n'aimais pas le roi, ni Antonescu. Nous avions certains comptes personnels.

— Vous voulez dire...

— Précisément : j'étais membre de l'organisation clandestine besarabienne. Vous en avez entendu parler ?

— Mais...

— Mais elle n'existe plus depuis longtemps. N'est-ce pas ? Et maintenant je suis un transfuge d'un autre parti. Vous comprenez ça, Baouline ?

— Non.

— Moi non plus. Pourtant le capitaine du KGB m'a obligeamment expliqué : je ne suis pas membre d'un parti, mais j'appartenais à un autre parti. Et quiconque a appartenu à un autre parti est un transfuge. Quel mot merveilleux, " transfuge " ! Ne vous plaît-il pas ? »

Avant de partir, il dira encore :

« Vous voulez mon conseil, Baouline ?... Le sale boulot, ça ne manque pas. Je le sais d'expérience. Mais quand on le fait il faut quand même réfléchir. Le sale boulot ne dépend pas de nous. »

Et à la toute dernière minute, il lui glisse à l'oreille :

« Ne vous est-il pas venu à l'esprit qu'aussitôt après la guerre, il y a eu de justes procès contre les agents des fascistes ? Bon, bon... et il lui tapa sur l'épaule. »

Ils arrêtent encore un membre de l'ancien parti paysan, le tsaran. Les arrestations sont ressenties par tous comme une pénible fatalité :

« Je suis fatigué, dit l'officier doucement et il se frotta le visage de la paume. J'en mène une guerre... contre des femmes et des marmots ! Et il cracha rageusement. »

Le seul à manifester quelque conviction est Tkatch. Il « démasque » le président du soviet du village :

« — Oh, tu es rusé, Tofane, rusé. A te voir, un nigaud parfait. Regardez : un visage, lisse comme une poêle, on y ferait une omelette. Et derrière un renard... Combien de familles chez toi ?

— Six, camarade-chef

— Vous entendez — dit le capitaine avec un clin d'œil à Gololobov et Baouline — dans les autres villages on en prend vingt et plus. Comment tu te débrouilles ? Je comprends pas.

Et soudain il se mit à crier :

— Pourquoi te donnes-tu tant de mal ? Tu crois qu'ils reviendront ? Je vois clair en toi. »

Le dernier épisode porte à son comble cette impression d'absurdité, l'impression qu'a Baouline de vivre un mauvais rêve. Un des hommes à arrêter se cache. L'officier qui a des états d'âme, mais ne veut pas d'ennuis, n'hésite pas :

« Son visage devint sévère, une lueur cruelle traversa son regard :

— Et le fuyard, dit-il d'une autre voix, d'un ton de commandement, c'est simple. Embarquez la famille sans lui, il viendra de lui-même, ça marche à tous les coups. »

Ça marche en effet, les villageois avaient seulement eu la naïveté de croire qu'on ne déporterait pas sa famille sans lui. Mais dans le fuyard qui se rend, Baouline reconnaît un camarade de son groupe de partisans. Il essaye de le sauver, ne comprend pas pourquoi son camarade ne se défend pas, lui, un combattant anti-fasciste. Mais Ursus est résigné, Gololobov muet, Tkatch intraitable.

Peu avant le départ un colonel reproche au colonel Tkatch de ne pas appliquer les instructions : il est prévu de ne pas arrêter les médaillés militaires. Tkatch lui aussi n'est qu'un petit rouage, « une lueur de peur » traverse son regard, il engueule Gololobov, Ursus ne partira pas, mais sa famille est déjà dans le convoi, personne n'y peut plus rien, on « fera un rapport ».

Dans la dernière partie, Baouline tente de s'insurger contre cette absurdité, mais la fatigue, la chaleur, le sentiment de son impuissance, les « petites phrases » de Tkatch l'emporteront et il finira pas écrire docilement, comme sous la dictée d'un invisible chef :

« Je rends compte par la présente de la réalisation de la tâche qui m'a été confiée par le comité régional. L'opération s'est passée dans le calme et a témoigné d'un haut niveau politique. La masse de la population a approuvé la juste décision de nettoyer notre république des suppôts des ennemis de la Patrie et c'est pourquoi, dans le village de Pylrits il n'y a eu aucun excès et aucune incursion provocatrice de l'ennemi... »

Vassil Bykov

La carrière

nouvelle parue dans *Droujba Narodov*, n° 3 et 4, 1986

Cette nouvelle de l'écrivain biélorusse V. Bykov, traduite en russe par lui-même, est, comme l'essentiel de son œuvre, consacrée au thème de la

guerre. Plus précisément aux premiers jours de la guerre ; les soldats sont encerclés, coupés du front ; c'est leur devoir d'arrêter l'ennemi, mais comment ? Les populations en territoire occupé sont livrées à elles-mêmes, les autorités « ont disparu, comme la fumée, comme le brouillard matinal ».

Le héros, Agueev revient fouiller une carrière où, quarante ans plus tôt, en 1941, il a été fusillé et laissé pour mort ; il y recherche l'improbable trace d'une femme qu'il a aimée et qui a peut-être été exécutée aussi. Il médite longuement sur ce passé et se heurte à l'incompréhension de son fils :

« Il est possible que tu ne comprennes pas. Parce que vous appartenez à une autre génération. Il ne s'agit pas de connaissances. Non, vous savez beaucoup de choses sur la guerre. Mais l'atmosphère de cette époque, c'est ce qu'on ne peut pas saisir par la logique. Mais seulement dans sa peau. Son sang. Sa vie... Et après tout peut-être vaut-il mieux que vous ne connaissiez que la surface des choses que vous présente l'information de masse. Là, tout est harmonieux, logique. Simple et même beau. Surtout quand les canons bien alignés font feu sur l'ennemi. »

Seuls peuvent comprendre ceux qui sont passés par les mêmes épreuves, ont rusé pour survivre et se battre et resteront à jamais suspects de collaboration avec l'ennemi. Comme Agueev lui-même, comme le vétéran Semion qui, après avoir fait toute la guerre en première ligne, s'en est allé « pendant huit ans faire paître les ours blancs » : il s'était engagé dans la milice au début de la guerre pour s'y procurer le fusil sans lequel il n'aurait pas été accepté dans un groupe de partisans. Semion qui fait gentiment remarquer au fils d'Agueev :

« C'est mieux d'en savoir moins. Tu dormiras plus tranquille. »

Toute la nouvelle est dans le même ton nuancé, d'une grande finesse psychologique ; toute l'atmosphère au début des années 1980 se retrouve dans quelques informations furtives, fournies comme en passant : le fils d'Agueev qui obtient un appartement en faisant état des médailles militaires de son père, ce retraité qui a tué son fils parce que celui-ci voulait l'empêcher de boire...

Quarante ans ont passé, mais Agueev n'a toujours pas trouvé de réponse aux questions qu'il se posait alors :

« Que s'était-il donc passé sur cette terre, comment se faisait-il que la guerre se déroulât si loin à l'est ? [...] Où était l'armée ? le front ? Jusqu'où allait-on reculer, qui était responsable ? Les soldats ? Les commandants ? Notre technique militaire ? Ou bien la supériorité des Allemands, la soudaineté de leur puissante attaque, la maîtrise, la perfection de leur technique sur le champ de bataille suffisaient-elles à tout expliquer ? »

Dans de vieux numéros de la revue *Niva* sur la guerre de 1914, il cherche :

« quelque chose sur les traîtres de cette époque, du type de nos miliciens. Les combats s'étaient déroulés presque sur les mêmes lieux, la moitié de la Biélorussie était sous la botte allemande [...] Mais *Niva* n'en disait pas un mot, comme s'il n'y en avait pas eu.

Et peut-être en avait-il été ainsi ?
Mais alors pourquoi y en avait-il tant dans cette guerre-ci, par la faute de qui ou pour quelle raison ? »

Bykov, comme son héros, se garde de répondre. Au lecteur de réfléchir.

Alexandre Bek (1903 -)

Nouvelle Nomination

paru dans la revue *Znamia* n° 10 et 11, 1986

En novembre 1965, la revue *Novy Mir* annonçait la parution prochaine d'un roman d'A. Bek, « Nouvelle nomination ». L'auteur, dans les années trente, de romans sur la production, rendu célèbre par ses récits sur la défense de Moscou (*La chaussée de Volokamsk*, *La réserve du général Panfilov*), Bek a lutté avec acharnement pour faire publier son ultime (et meilleur) roman. En vain ; il paraîtra en russe en 1971 aux éditions Possev.

Bek sait ce qu'il en coûte de vendre son âme à la bureaucratie. Il introduit dans le roman le personnage de l'écrivain Pyjov, qui a reçu de Staline lui-même le sujet de son prochain livre :

« Le cœur du roman, c'est la révolution dans la métallurgie. Un procédé révolutionnaire sans précédent pour produire l'acier. L'académicien Tch., élève du fameux Kourako, n'a pas compris. Le ministre O., membre du C.C., ingénieur-métallurgiste, n'a pas compris. Le dossier est transmis à Staline. Il comprend tout. Et il ouvre la voie à une révolution dans la métallurgie. »

L'écrivain se met au travail :

« Et bien que ses capacités créatrices fussent déjà taries, épuisées par les violences exercées sur sa conscience et par l'abus de l'alcool — cela aussi devenait une tragédie pour l'écrivain — l'artiste en lui n'était pas tout à fait mort. »

On pense à Fadeev dont le dernier roman (inachevé) *La métallurgie lourde* exaltait un valeureux inventeur que seul Staline a su comprendre et aider, en fait, comme il est apparu après la mort du Chef, l'auteur d'un projet irréalisable où ont été engloutis en pure perte plus de cent cinquante millions de roubles.

Mais le héros du roman de Bek n'est ni l'inventeur mégalomane protégé de Staline, ni Pierre Golovnia, inventeur d'une méthode réellement révolutionnaire, à qui O(nissimov) enjoint sèchement de se limiter à exécuter aveuglément les ordres supérieurs, comme il le fait lui-même, et qui répond :

« L'industrie ne peut pas vivre ainsi. Je pense que d'une façon générale on ne peut pas vivre ainsi. »

La personnalité qui s'impose à l'auteur, c'est celle du ministre Onissimov, le « soldat du parti », devenu le « soldat de Staline », un type humain et historique qui n'avait jamais été ainsi décrit de l'intérieur. Bek écrit dans son journal :

« Contrairement à mes intentions, Onissimov prit la place centrale. En le décrivant, je sentais que chaque mot était important. Tandis que Pierre, malgré tous mes efforts, ne "venait pas" comme on dit. »

Onissimov apparaît d'abord comme un roc sans faille, indifférent aux conditions matérielles, incorruptible, travailleur infatigable à la santé de fer. Pourtant le médecin qui l'examine perce cette apparence :

« Vous avez les artères et le cœur d'un vieillard de soixante-dix ans... Surtout évitez les erreurs !

— Quelles erreurs ?

Le professeur expliqua que le terme d'« erreur » avait été introduit par Pavlov... (il s'agit) de deux impulsions contradictoires partant du cerveau. Votre conviction intérieure vous dicte d'agir d'une façon et vous vous forcez à faire le contraire. Cela arrive à chacun, quotidiennement, mais parfois le conflit prend une acuité particulière. Et c'est la maladie. Même une série de maladies. Il parla même d'une machine cybernétique qui, si elle recevait en même temps deux ordres contradictoires " tombait malade " : elle se mettait à trembler. »

Le médecin feuillette son dossier médical :

« Jusqu'en 1937 santé solide. En 1937 gastrite aiguë. En 1938 commence à fumer [...] et puis toute une série de maladies, artériosclérose, hypertension... Encore une date, 1952. C'est à ce moment que ses mains ont commencé à trembler. Une époque mémorable aussi, le règne de Staline vieillissant. Et puis encore des dates. Le début de sa vraie maladie remonte à 1957. Les années précédentes il ne s'était pas fait examiner. »

1957, c'est l'année où Onissimov est écarté de ses fonctions :

« Il s'est tellement enraciné de tous ses nerfs, ses artères, ses os, dans cette époque qui portera sans doute toujours le nom de stalinienne, qu'il ne peut plus s'adapter à la période nouvelle. »

Son ministère est démantelé, il est envoyé comme ambassadeur en Tichlandie ; c'est à ce moment que la maladie prend le dessus et que tout le passé, soigneusement enfoui au tréfonds de sa mémoire, remonte, il revit toutes ces heures décisives qui ont fait de lui un vieillard avant l'âge.

1937. Il habite la « maison du quai », la maison du gouvernement, rendue célèbre sous ce nom par le roman de Iou. Trifonov. Ses voisins, ses subordonnés, son frère sont arrêtés. Pas lui. Alors il prend sa décision. Il écrit à Staline :

« [qu'] il porte l'entière responsabilité des décisions prises par ses subordonnés et il répond sur sa tête et sur sa carte du parti qu'il n'y a pas eu de sabotage à la direction du laminage. »

Il est convoqué chez Staline, il part en disant à sa femme « Sois prête à tout ». Staline le reçoit en compagnie de Béria, Béria que, bien des années auparavant, en tant que président d'une commission de contrôle, il avait

exclu du parti avec l'appréciation « Type douteux. Un aventurier, je le sens ». Béria qui maintenant :

« dirigeait une énorme machine d'arrestations, d'interrogatoires, d'exécutions, de prisons, de camps. En souriant, il regardait Onissimov de ses prunelles perçantes derrière ses lunettes. »

Il est perdu. Staline mène avec lui une longue discussion technique, puis lui annonce sa nomination de commissaire du peuple à la construction des chars. Onissimov joue alors son va-tout. Il passe un billet à Staline.

« Mon demi-frère I. Nazarov est arrêté comme un ennemi du peuple. Je considère qu'il est de mon devoir de vous en informer. »

Et il reçoit ce qui restera son « talisman » pour la vie entière. Un mot de Staline :

« Camarade Onissimov. Je vous ai compté et je compte parmi mes amis. Je vous ai fait et je vous fais confiance. Oubliez Nazarov. Dieu ait son âme. J. Staline. »

Béria est désormais impuissant.

Bek évoque aussi la dégradation des rapports entre Staline et Ordjonikidzé, peu avant le suicide de celui-ci, qu'Onissimov n'apprendra qu'en 1956 au XXII^e congrès et, pour l'unique fois de sa vie, peut-être, il pleurera.

Au début des années cinquante, Onissimov est à nouveau dans le cabinet de Staline :

« Staline a gardé sa vieille habitude d'écouter tout en marchant. Il a déjà soixante-dix ans. Ses cheveux ont blanchi, ses sourcils et ses moustaches pendantes aussi. A la jointure de ses mains et sur son visage grêlé on remarque des tâches brunes. Pourtant son allure [...] reste imposante. La majesté, en dépit de sa petite taille et de son front bas, est devenue une seconde nature. [...] Il ne tourne plus jamais la tête vers son interlocuteur, c'est un honneur qu'il ne fait plus à personne. Les grandes réalisations de cette époque, que tous appelaient désormais stalinienne, semblaient se dresser, invisibles, derrière son dos. Maintenant encore, à la fin de sa vie, il formait des projets grandioses, entraînait à nouveau le pays à marches forcées dans de nouveaux combats. Il voulait industrialiser la taïga et la toundra sauvage de la Sibérie orientale, ces régions presque désertiques. Il imaginait de puissants complexes énergétiques, chimiques... »

Béria, assis dans un fauteuil de cuir, écoutait aussi le rapport d'Onissimov... Ses yeux bleus, froids, fixaient Onissimov à travers ses lunettes rondes, sans monture. Tout en administrant comme auparavant ce qu'on appelait déjà la Sécurité d'Etat (G.B.) — ce service dont Staline avait fait, depuis 1937, son arme personnelle, au-dessus des organes suprêmes du parti et de l'Etat — Béria prenait peu à peu en charge des fonctions économiques de plus en plus étendues. Pas un grand chantier ne se concevait désormais sans sa participation. Disposant du Goulag, " Administration Générale des camps ", concentrant sur les chantiers essentiels des colonnes innombrables de détenus, il dirigeait l'édification de nouvelles et puissantes centrales hydroélectriques, qu'on appelait alors " les grands chantiers du communisme ". Ce qui, permettez une

brève digression de l'auteur, mettait à nu le paradoxe tragique de cette époque.

Mais Onissimov [...] n'avait pas idée des paradoxes, des contradictions de son époque. Il fuyait les questions qui auraient pu assombrir son esprit et sa conscience de communiste d'une façon toute simple : ce n'est pas mon affaire, cela ne me concerne pas, ce n'est pas à moi de juger. »

Et il accepta d'être personnellement chargé de la réalisation d'un projet auquel il ne croit pas, suivant les plans de l'ingénieur Lesnych qui prétend pouvoir obtenir de l'acier sans hauts-fourneaux, directement par l'énergie électrique produite avec une inutile profusion. Mais ses mains se mettent à trembler par moments.

Tout autant que les rencontres historiques, les détails de sa vie quotidienne, de sa vie familiale, éclairent toute une époque. Son mariage par exemple :

« Quand Onissimov avait vu Hélène pour la première fois, à quelque réunion du comité régional, un tiers de siècle auparavant, elle avait déjà cette coiffure qui ne cachait pas une tache de naissance rose-bleue à la limite du front. Cette coiffure semblait proclamer : " Je ne cache rien au parti ! " Réunis par le travail de parti, rapprochés par la chaude lutte contre l'opposition, d'abord trotskyste, puis zinoviéviste et enfin unifiée, ils avaient un beau jour fait savoir qu'ils étaient mari et femme. Ce n'était par un mariage d'amour, mais, si l'on peut dire, de parenté idéologique. »

Une scène comique permet de mesurer à quel point cette élite vit dans un autre monde que celui du commun des mortels, qui n'imagine pas non plus son existence. Un matin, après une nuit de travail au Kremlin, Onissimov et son adjoint ne trouvent pas leur chauffeur :

« Alexei Afanassievitch proposa : prenons le métro jusqu'à la Bibliothèque Lénine, et nous serons à deux pas de chez nous [...] la foule happa les deux dirigeants. Mais avant d'arriver aux caisses, ils s'arrêtèrent brusquement. On leur criait " alors, vous avancez, ou quoi ! " ; bousculés, invectivés ils se mirent sur le côté pour chercher quelque argent. Leur vie était ainsi ordonnée qu'ils n'avaient jamais besoin d'argent liquide [...] Le premier adjoint trouva enfin trois roubles au fond d'une poche. Trois roubles... Serait-ce suffisant ? Ils firent la queue, arrivèrent au guichet. Onissimov demanda : " S'il vous plaît, pouvez-vous me dire le prix d'un billet pour la bibliothèque Lénine ?

La caissière dévisagea ce passager convenablement habillé.

— Tous les billets sont au même tarif ?

— Et c'est combien ?

Derrière on s'impatientait. La caissière ne pas croire qu'on lui posât sérieusement une telle question.

— Vous voulez plaisanter ? Cinquante kopecks.

...

Ils descendirent à la Bibliothèque Lénine. De l'autre côté de la Moscova se dressait leur maison à l'aspect plutôt maussade, au revêtement sombre, sans ornements, cet enfant des années trente. [...] Ils traversèrent la place, droit vers le pont. Mais pourquoi ces coups de sifflet, ces policiers qui accourent ?

— Arrêtez, où allez-vous ?

Les deux piliers du ministère s'arrêtèrent stupéfaits.

— Est-il donc interdit de traverser ?

Comme à la caisse du métro, on ne pouvait pas croire à leur ignorance.

— Vous êtes de Moscou ?

— Oui.

— Et vous ne savez pas où il faut traverser ? C'est la première fois que vous sortez dans la rue ?

Ils répondirent par un silence gêné. Les policiers bien disciplinés de Moscou regardaient avec suspicion ces étrangers contrevenants.

— Vos passeports !

Ils n'en avaient ni l'un, ni l'autre. Onissimov tendit sa carte de membre du gouvernement. En un instant, les policiers s'étaient penchés sur le petit livret cartonné. Puis ils se mirent au garde-à-vous, firent le salut militaire et, ayant arrêté la circulation sur toute la place, accompagnèrent respectueusement jusqu'au pont le couple égaré. »

Pourtant Onissimov est capable de remarquer en visitant une usine qu'à la cantine, les femmes de service font des épiluchures bien épaisses, de comprendre qu'elles vont les rapporter chez elles et d'épingler dans son rapport ce signe de laisser-aller. Une image résume ce portrait : un jour, Tchelichev jette un regard sur le paquet de cigarettes préféré d'Onissimov, on y voit le rictus menaçant d'un chien de garde et la marque « ami », l'« ami » de Staline, le type d'« amis » qu'il a su sélectionner et dresser.

A propos du roman *Nouvelle nomination*

L'article qui a suscité le plus de discussion n'est pas celui d'un critique littéraire, mais celui d'un économiste, G. Popov, paru dans *Sciences et vie*, n° 4, 1987. L'auteur analyse la rationalité économique du système stalinien qu'il appelle « système administratif ». Il émet l'hypothèse que la disgrâce d'Onissimov s'explique parce qu'il s'est départi de son rôle d'exécutant, qu'il a « défendu l'existence de son ministère, qu'il a argumenté sa position à la séance de la commission du C.C. ». Il a cru finalement à la libéralisation, il s'est permis ce qu'il ne serait jamais permis sous Staline. Mais en fait le système n'a pas changé, il exige toujours la même discipline aveugle. Des réunions ont été organisées pour discuter, à partir du roman de Bek et de l'article de Popov, de la nature du régime stalinien et de la bureaucratie.

Nous emprunterons notre conclusion, à l'article d'un des meilleurs critiques actuels, Alla Latynina, « L'anamnèse du ministre Onissimov » paru dans la revue *Octobre*, n° 10, 1987.

« S'agit-il vraiment seulement de Staline ? Et oui comment concilier la conception marxiste du rôle de la personnalité dans l'histoire avec le rôle démesuré que nous avons, pendant tant d'années, attribué à une personnalité historique donnée ? Toutes ces questions surgissent à la lecture du roman de Bek.

Ne nous plaignons pas si elles restent sans réponse. Soyons reconnaissants à l'écrivain de les avoir posées. A. Bek nous montre une figure hors du commun et tragique, un type humain écrasé par son époque, mais né de cette époque, dont les témoins ont tellement et si peu à dire ; c'est pourquoi il nous faut, en faisant confiance à ces témoignages, et en nous en défiant, y réfléchir encore, encore et encore. »

Iouri Trifonov (1925-1981)

La disparition

paru dans *Drouja Norodov*, janvier 1987

C'est de son vivant et sous Brejnev que Trifonov a publié l'essentiel de son œuvre littéraire. Sa « dette envers l'histoire de notre pays et la révolution », il est parvenu à l'honorer à la barbe de la censure. Dans chacun de ses livres, *Le vieux*, *La soif étanchée*, *Le temps et le lieu*, et bien sûr *La maison du quai* battait le pouls de l'histoire. *La maison du quai*, mise en scène par Lioubimov, a été aussi un événement théâtral.

La disparition est une œuvre inachevée, dont la dernière phrase est « Beaucoup de temps a passé... », mais ces points de suspension sont la meilleure ponctuation dont ait pu rêver l'écrivain pour la dernière phrase de son dernier livre, lui dont les romans, comme il le dit pour les chapitres du « temps et du lieu », « pourraient vivre isolément, avoir une existence autonome », mais en même temps « sont reliés entre eux, unis non seulement par leurs personnages, mais par la chaîne du temps ».

O. Trifonova-Mirochnitchenko écrit dans son article introductif que lorsque Trifonov écrivait, « *La disparition* était toujours à portée de sa main. Comme un journal intime, comme un gros cahier pour noter les pensées les plus chères. Par des liens invisibles, secrets, connus seulement de l'auteur, il était lié à tout ce qu'il écrivait, pensait, vivait ».

La disparition est donc une clé, un guide pour toute l'œuvre de Trifonov, mais il y avait certainement plus de plaisir et d'excitation à se laisser entraîner dans le parcours sinueux des précédents romans. Par exemple, explique Trifonov, dans *Le Vieux* :

« Les séquences chronologiques alternent et parfois se confondent. Il arrive que le lecteur ait de la peine à s'orienter. Pour bien comprendre le livre, il vaut mieux le lire deux fois [...] C'est le phénomène vie que j'ai voulu montrer. Le lecteur est introduit dans une pièce pleine d'inconnus et d'abord il ne comprend rien : qui, que, quoi, dont, où. Peu à peu il s'oriente, il s'adapte... Il comprend tout, même les mobiles intimes de leur comportement. »

(Entretien avec R. Schroeder, paru dans *Les Temps modernes*, juil. à sept. 1987).

La disparition, c'est, en clair, son enfance, celle du fils d'un des fondateurs de l'Armée rouge, fusillé en 1938, dont la mère passera huit ans en camp. Le récit se situe pour l'essentiel dans *La maison du quai* en 1938 et pour partie dans Moscou en guerre, quand le héros, d'abord évacué en Asie centrale, regagne sa ville natale. Pour l'historien, ce livre est surtout précieux par l'analyse psychologique qu'il donne, de l'intérieur, de cette génération de dirigeants du parti fauchée dans la deuxième moitié des années trente. Qu'ont-ils compris à ce qui leur arrivait ?

« Kolia, tu es le seul à pouvoir m'expliquer. Le mois dernier on a arrêté Iacha. On m'a expliqué que c'était un espion japonais. C'est du délire, une idiotie sans nom. Il n'y a pas d'homme plus honnête, de communiste plus fanatique [...] Par des voies très compliquées j'ai réussi à être reçue par celui qui traite son dossier [...] C'est Boris Pchelintsev, un ami de mon frère à l'institut ataman (cosaque) [...] Je ne demande pas d'aide, mais je veux qu'on m'explique. Pourquoi est-ce que Pchelintsev est au pouvoir et Iacha en prison ? A Moscou, sait-on ce qui se passe ? Parmi mes connaissances neuf sont arrêtées. Sais-tu le pire ? Nous avons tous la peau dure, tant que nous ne sommes pas personnellement frappés. Moi aussi, avant l'arrestation de Iacha, je pensais : et qui sait, peut-être bien que Gontcharenko a été mêlé à quelque affaire, et Fédia Klepnikov a pu faire une bêtise et Guedov, ce n'est pas étonnant, il a été officier. Tu comprends ? Maintenant sûrement ceux qui connaissent Iacha pensent : bien sûr, sa femme est d'une famille cosaque [...] »

Nicolas Grigorevitch soupira. Que pensait-il ? Certes, ici, on savait, à grands traits, ce qui se passait localement. Mais savoir est une chose, expliquer en est une autre. Non, le problème n'est pas celui de Pchelintsev. Ni même de mille Pchelintsev... Il lui semblait, que les dessous de ces convulsions politiques, c'était la peur devant le fascisme. Peut-être même une provocation fasciste. Il n'y avait pas d'autre explication. Qu'imaginer d'autre ? Mais tout ça allait bien finir. Ça ne pouvait pas durer éternellement. La vague refluit, on disait que quelqu'un avait été relâché [...] »

Le soir, Kolia poursuit la conversation avec son frère (le père et l'oncle du héros)

« Ils parlèrent de Staline qu'il avait connu il y a bien longtemps. Nicolas Grigorevitch avait partagé son exil dans la région de l'Enisseï et Mikhaïl Grigorevitch avait fait sa connaissance à Moscou au début de 1917, tout deux étaient rentrés de Sibérie presque en même temps ; un an plus tard, ils s'étaient retrouvés sur le front de Tsaritsyne, premières altercations, plus inimitié définitive. Un jour que Nicolas Grigorevitch était de passage à Moscou, Mikhaïl lui avait dit en riant : " Si celui de Tsaritsyne prend le pouvoir, va y avoir de la casse ! ». Ils avaient ri parce qu'ils n'y croyaient pas [...] Bien avant d'autres, les frères avaient compris ce que cela signifie quand un homme comme ça concentre tout le pouvoir entre ses mains. Mais une secrète hostilité pour l'autre, à la barbe noire, au pince-nez, avait été plus forte. »

(Allusion furtive, comme si, même de leur pensée, les frères avaient banni le nom de Trotsky.)

Vladimir Amlinski

« Chaque heure sera justifiée »

paru dans la revue *Iounost*, n° 10 et 11, 1986

Ce texte (écrit en 1983-85) dont le titre est emprunté à un poème d'Akhmatova, est sous-titré « Nouvelle sur mon père et sur son temps ». Vladimir Amlinski est le fils d'un éminent biologiste et le petit-fils de V.A. Arissimov qui fut député à la deuxième douma, délégué au congrès de Londres du parti social-démocrate russe, plusieurs fois déporté sous les tsars, arrêté en 1937.

« Iou. V. Trifonov qui avait publié dans les années soixante *Le reflet du feu* m'offrit son livre en me disant : " Tu dois écrire sur ton grand-père. C'est ta dette non seulement envers lui, mais, sans vouloir faire de grandes phrases, envers l'histoire de ce pays et la révolution. Fais-le [...] Et souviens-toi, personne d'autre ne le racontera, parce que l'histoire en chacun de nous est dans nos veines, notre sang. »

Je n'ai pas encore écrit ce livre, bien que j'ai beaucoup de documents et de matériaux, parmi lesquels les lettres de mon grand-père, en exil, à Lénine, à Paris. Mon grand-père a vécu dans le même champ magnétique de l'histoire que mon père. Mais il est plus éloigné de moi, je ne l'ai presque pas connu, alors que mon père, non seulement je m'en souviens, mais j'entends encore jusqu'au bruit de ses pas, bien que je sois certain d'ignorer beaucoup de choses sur lui. Et mon père pour moi, n'est pas seulement mon père, mais une partie de sa génération, son représentant pour parler dans la langue de ces manuels que je déteste depuis l'enfance. Cette génération je l'ai connue, son âge mûr et sa vieillesse, ce sont mon enfance et le début de ma vie adulte. »

Cette nouvelle se présente donc comme un témoignage pour l'histoire. Une large part bien entendu est consacrée à l'entreprise lyssenkiste de démentèlement de la génétique. Amlinski rapporte notamment longuement les débats à la fameuse session de 1948 de l'Académie des Sciences Agronomiques. Il cite les interventions des accusateurs et des savants qui résistent et parfois capitulent. Il nous raconte aussi deux rencontres avec Lyssenko, une au temps de sa gloire, l'autre de sa disgrâce. Nous n'insisterons pas sur cet aspect largement traité par ailleurs. Notons que sur les problèmes écologiques, le savant aura à affronter les autorités dès les années vingt et jusqu'à sa mort en 1979 :

« Dans les années 1960-1970, l'extermination des oiseaux, des poissons a été organisée à grande échelle. Ces meurtres n'étaient pas perpétrés à l'insu des autorités locales, bien souvent même elles étaient partie prenante. Maintenant on a mis un terme à ce massacre dont la raison n'était pas seulement l'appât du gain, mais aussi l'ivresse de la toute-puissance et de l'impunité. Mais le mal est fait. »

C'est aussi un pédagogue, passionné par le problème des enfants difficiles. Comme le Gort de Chmelev il se donne pour devise la phrase de Spinoza « ni rire, ni pleurer, mais comprendre ».

« Quand on se mit à critiquer Lyssenko, à remettre en cause tout ce qu'il avait fait, mon père fut assez réservé. Il n'aimait pas critiquer quand on pouvait le faire, il était plutôt enclin à critiquer quand c'était interdit [...] Je me souviens qu'il disait de Lyssenko que c'était un agronome capable, un bon praticien, à qui, d'un coup de baguette, on avait donné tout pouvoir sur la science, " le droit à la vérité unique et absolue ". Et que ce serait trop simple de faire retomber toute la faute sur " l'académicien du peuple ". On l'avait élevé, soufflé, on en avait fait un drapeau. Si ce n'avait été lui, on aurait trouvé un autre persécuteur de la science. »

Amlinski rappelle aussi la chasse aux sorcières qui a anéanti bien d'autres domaines de la science et des arts :

« Déjà en 1936, les recherches sociologiques étaient interrompues, plus de tests, d'enquêtes, de sondages, tous ces instruments nécessaires à la sociologie. On coupa court également aux premières expériences de démographie sociale. La première école de sociologues soviétiques, Chabalkine, Dmitriev et d'autres, pas encore très organisés mais pleine de promesses, fut démantelée. Les recherches écologiques également furent déclarées " sans perspectives ". »

C'est le sort aussi de la cybernétique, de la linguistique (l'école de Marr), de la musique (Chostakovitch, Prokofiev), de la littérature. Amlinski parle longuement et avec tendresse d'Akhmatova. Il n'oublie pas les Lyssenko de la littérature.

« En son temps, Staline avait dit, plus exactement même écrit de sa main une " résolution historique " suscitée par le manuscrit de Gorki *La jeune fille et la mort* : " Ce truc est plus fort que le *Faust* de Goethe (l'amour est victorieux de la mort) " [...] Un écrivain raconta plus tard que ces paroles avaient provoqué chez Gorki plus de honte et de confusion que de joie.

[...] Et voilà que les lyssenkos de la culture se mettent à écrire des articles sur les limites bourgeoises du *Faust* de Goethe comparé au plus grand conte de tous les temps *La jeune fille et la mort*. Ils le mettent même au-dessus de l'*Hamlet* de Shakespeare : dans le conte optimiste l'amour était victorieux de la mort, tandis que chez Hamlet, féodal borné, coupé du peuple, la mort était victorieuse de l'amour [...]

Les lyssenkos de la culture trouvaient que l'opéra de Chostakovitch, c'était de la cacophonie et non de la musique, ils tonnaient contre Akhmatova, Platonov, rejetait la littérature nationale, Dostoievski, Tve-taeva, Zochtchenko, Bouvine.

Il était si simple, si facile d'attribuer à l'influence délétère de l'étranger tout ce qui était ou paraissait mauvais [...] On tenta même de remplacer le mot football par celui de balle au pied, mais sans succès. Dans le même temps, les œuvres étonnantes des grands artistes russes du XIX^e et du XX^e siècles étaient anéanties, le temple du Christ-Sauveur avait disparu, dans les églises, monuments de l'architecture russe transformées en entrepôts, les patates pourissaient. Le Gogol de mon enfance, triste,

ironique, lumineux, adressant à chaque passant une question informulée, avait été enlevé et remplacé par un Gogol au garde-à-vous, qui ne ressemblait plus à Gogol, mais à un digne général, sauf qu'il n'avait pas d'épaulettes.

Bien des variantes de Lyssenko donnaient le ton, ordonnaient, parlaient au nom du peuple. L'intelligentsia, vouée à l'opprobre, calomniée, flétrie par eux d'invectives, d'étiquettes infamantes, l'intelligentsia résistait. »

Nicolas Chmelev

La maison Pachkov

paru dans la revue *Znamia*, n° 3, 1987, environ 50 p.

Nicolas Chmelev a beaucoup fait parler de lui cette année en publiant un article sur les problèmes économiques « Avances et dettes ». Dans sa nouvelle, il aborde le thème des années de « stagnation » ; comment les jeunes gens ardents et pleins d'idées de l'époque krouchtévienne sont devenus les « hommes de trop » prématurément usés, vieillissent des années quatre-vingt. Son héros, Gort, se remémore l'atmosphère de sa vie d'étudiant :

« Il y avait alors beaucoup de bon dans la vie. Tout était bouillonnant, en effervescence, tout s'agitait, des conceptions qu'on aurait crues éternelles s'effondraient ; partout, comme les pousses après la neige d'avril, perçait l'espoir, des voix qu'on aurait crues éteintes à jamais, s'élevaient à nouveau, chacun y allait de ses propositions, sifflait sa petite chanson [...] »

Vingt ans plus tard, qu'en reste-t-il ?

« Et où étaient passés ces jeunes talents si nombreux alors [...] Était-il possible que cet individu sinistre, flasque, qu'il avait vu hier à la télé annoncer pesamment un discours rocailleux qui n'avait qu'une très lointaine ressemblance avec une pensée humaine, ait pu être Lenka B., le plus gai, le plus caustique de tous ceux qu'il avait connus, qui, pour le plaisir d'un bon mot, n'épargnait même pas son propre père, coupable de réaliser des superproductions trop bien adaptées, à son gré, au marché, aussi somptueuses que vides. »

Lui-même, qui a été un professeur érudit et brillant, capable de tenir tout un amphithéâtre en haleine, n'enseigne plus qu'à une poignée d'étudiants un cours spécial qui va bientôt être supprimé.

« Le ministre trouve que nous nous occupons trop des classiques [...] Pas assez de l'époque contemporaine [...] Il faut revoir tous les enseignements. Éliminer tout ce qui est inutile, vieilli. »

Son cours sur la Chine ancienne est un luxe inadmissible.

« Avec ta qualification, ton expérience, tu peux bien, en six mois, même plus, compte neuf mois, nous préparer un cours nouveau. Plus près des réalités contemporaines [...] Tiens, si tu veux, le Guomindang et les autres partis bourgeois des origines à nos jours ? On n'a personne capable de traiter ça convenablement. »

Il n'a plus d'avenir, il se penche sur son passé, son enfance dans Moscou en guerre :

« Les sirènes hurlantes dans la nuit, les aérostats dans le ciel noir et la panique du 16 octobre 1941 quand le pouvoir avait pratiquement abandonné Moscou et que tous fuyaient [...] »

Ses dernières années d'école :

« Quoi encore ? Cette peur toujours présente à la maison ? Cette angoisse silencieuse, dissimulée, alors que chacun attendait plus ou moins clairement qu'on frappe à la porte la nuit, les conversations à voix basse, le téléphone débranché. Il y avait une nouvelle vague d'arrestations, dans leur maison, plusieurs familles avaient été prises et son père, si ferme qu'il fut de caractère, ne pouvait pas se sentir tranquille : il était ingénieur militaire, participant à la réception du matériel dû au titre des réparations de guerre, il était allé plusieurs fois en Autriche, en Allemagne et alors c'était déjà, sinon un chef d'accusation en soi, du moins un élément déjà très compromettant et puis son nom même de Gort à l'époque n'était pas du meilleur effet. »

Staline meurt et, seul de son entourage, Gort comprend confusément, mais avec force, qu'il n'est pas si simple d'en finir avec le passé. Au delà des émotions passagères, en historien déjà, il veut comprendre :

« A l'ordre du jour de cette réunion de l'automne 1956 il y avait une question : l'exclusion du parti du doyen N., délateur, assassin, calomnieux dont les dénonciations avaient causé la perte de nombreux innocents. Il y avait unanimité : l'exclure, le chasser de l'université et plus encore, demander aux organes compétents d'engager des poursuites judiciaires, pour en être définitivement débarrassé. Pourtant quand on passa au vote, une main se leva contre, celle de Gort. On lui demanda naturellement de s'expliquer. Il ne se souvint plus maintenant, bien sûr, de ce qu'il avait pu raconter ardemment, confusément, en s'embrouillant et en avalant les mots. Mais l'idée était approximativement la suivante : N. est un salaud, c'est évident, mais ce qui est important, ce n'est pas lui, c'est le principe : tous ou personne. Et même si on les punit tous, qu'obtiendrons-nous, à quoi aboutirons-nous en envoyant là-bas un flot de gens presque aussi nombreux que ceux qui en reviennent ? Ce qui est important ce sont les garanties, que plus jamais rien de semblable ne se reproduira, les garanties ne s'obtiennent pas par la vengeance, elles s'obtiennent autrement, par un processus lent, têtue, positif. »

Il ne réussit qu'à susciter l'indignation générale, mais il s'obstine, poursuit sa réflexion, rédige un ouvrage où il explique que la violence n'est pas la voie la plus efficace et que les hommes politiques devraient y renoncer, non

pour des raisons morales, qui ne les touchent pas nécessairement, mais parce que c'est leur intérêt, qu'ils obtiendraient davantage des gens par la conviction que par la contrainte. Manuscrit bien sûr refusé... Le coup est dur :

« Les deux-trois premières années [...] il avait la sensation de devenir claustrophobe [...] Il lui semblait qu'un mur de pierre l'entourait de toutes parts, qu'il était vain de s'y cogner la tête, de le frapper de ses poings, qu'on frappe ou non, rien ne changerait, personne n'entendrait. Mais l'homme se fait à tout [...] »

Gort continue à porter un œil critique sur le monde qui l'entoure :

« Y aurait-il la moindre difficulté à organiser ne fût-ce qu'une exposition de ce peintre ? Au lieu de présenter les constructeurs de notre avenir, il a peint un tibia sur un fond rouge ? Ça ne fait de mal à personne ? Ceux à qui ça ne-plait pas ne sont pas forcés de regarder. Non il faut écraser les chevalets, les toiles sous des bulldozers [...] A quoi bon ? Et ce professeur d'économie politique ne pourrait-il pas s'exprimer dans un quelconque journal ! [...] et s'il avait quelque chose de sensé, d'utile à tous à dire ? [...] Et puisqu'on en est là, serait-il vraiment impensable, impossible de demander, devant tout le peuple, à pleine voix, pardon à tous ceux qui en leur temps ont, sans aucune raison, été écrasés sous l'impitoyable roue stalinienne ? Est-ce que vous-mêmes, autrefois, au début des années soixante, vous ne vous apprêtiez pas à élever un monument au moins à ceux qui n'ont pas eu la chance de survivre. »

En même temps, il considère avec un mélange de défiance et d'irritation les dissidents des années soixante-dix, des gens, à ses yeux, aigris, excessifs, qui savent trop bien ce qu'il faut faire. Avec Gort, c'est un nouveau héros qui entre dans la littérature soviétique, un héros de la mesure, de la réflexion et de la tolérance.

Analoli Rybakov (1911 -)

Les enfants de l'Arbat

paru dans la revue *Droujba Narodov*, n° 4, 5 et 6, 1987, 350 p. environ

C'est le livre de l'année. Celui sur lequel on s'est précipité. Celui dont tout le monde parle. La cible aussi de ceux qui trouvent qu'on va trop loin (voir document en annexe). Il va être traduit déjà dans vingt pays au moins. En France, il paraîtra prochainement chez Albin Michel. Il n'est donc pas nécessaire ici de le citer longuement.

En 1967, la publication du roman avait été annoncée dans *Novy Mir*, puis, en 1978, dans *Octobre*. Ce devait être le premier « épisode » d'une vaste fresque historique de 1934 à 1956. « Les enfants de l'Arbat », c'est l'année

1934. *Droujba Narodov* annonce pour 1988 la publication de « l'année 1935 et les suivantes » qui mènera jusqu'en 1939.

L'Arbat, c'est le quartier de Moscou où a grandi Sacha Pankratov, le héros qui ressemble à Rybakov lui-même, komsomol exemplaire, exclu puis arrêté, condamné pour une histoire de journal mural à laquelle il ne comprend rien. A travers le destin de Sacha et de ses camarades d'école (les « enfants » de l'Arbat, la première génération « soviétique ») nous pénétrons les milieux les plus divers : le père de Lena Boudiaguine est un haut fonctionnaire, compagnon de Staline avant la révolution, aujourd'hui mis sur la touche (c'est le même type d'homme que les Baioukov dans *La disparition*) ; l'oncle de Sacha, directeur d'un combinat métallurgique dans l'Oural est un homme qui monte. Il entre au C.C. quand Boudiaguine en sort. Il rencontre Staline à qui il est, comme Onissimov de *Nouvelle nomination*, fanatiquement dévoué ; comme Onissimov avec son frère, il est reconnaissant à Staline de lui conserver sa confiance alors que son neveu est arrêté. Le jeune Ioura est recruté par les organes et va sans doute tremper dans l'assassinat de Kirov. Varia, après l'arrestation de Sacha, nous entraîne dans le milieu étrange des affairistes, que les organes laissent — pour l'instant — tranquillement organiser de juteux trafics, mener grande vie, fréquenter les étrangers de passage. Ensuite, elle travaille avec des architectes au moment où Staline décide la reconstruction (-destruction) de Moscou. Enfin, nous suivons Sacha en exil, ce qui est un sujet bien encore inexploré, contrairement à celui des camps. Il va y rencontrer des représentants de nombreux courants politiques désormais interdits.

Mais l'apport le plus sensationnel du roman c'est le portrait de Staline, minutieux, fouillé, ponctué de longs monologues intérieurs et de retours en arrière sur son passé, Staline convaincu qu'« un grand but exige une grande énergie. Une grande énergie ne peut s'obtenir chez un peuple arriéré que par une grande cruauté », et qui ajoute, parlant de lui à la troisième personne, « l'histoire le pardonnera au camarade Staline », Staline donc qui médite l'assassinat de Kirov. Kirov est trop populaire, il a eu plus de voix que lui au 17^e congrès (le congrès des vainqueurs), il voudrait une libéralisation maintenant que la collectivisation est faite, l'industrialisation engagée, toutes les oppositions liquidées. C'est la préparation de cet assassinat qui constitue le nœud dramatique du récit. C'est cet assassinat qui fait de cette année 1934, où en apparence il ne se passe rien, l'année charnière, celle où l'on passe, où se prépare le passage d'une période dominée par la révolution d'Octobre à celle « qui restera à jamais sous le nom de stalinienne » pour reprendre l'expression de Bek. C'est ce qu'expriment les trois derniers mots du texte (trois en russe...) « Les années noires vont commencer ».

A propos des *Enfants de l'Arbat*

Un « contemporain de Sacha Pankratov » (c'est ainsi qu'il se présente lui-même), Alexandre Latsis, fils du dirigeant bolchevique Märtyn Latsis, a été bouleversé par le roman, surtout par le personnage de la mère de Sacha, si proche de la sienne. Il reconnaît au romancier le droit de se permettre des

licences avec l'exactitude historique à des fins d'intensité dramatique. Après tout même si l'on sait que les marins du Potemkine menacés d'être fusillés *n'ont pas été recouverts* d'une bâche, cela n'empêche pas le film d'être fondamentalement plus vrai que tel récit exact et ennuyeux. Mais plus la force de conviction du roman est grande, plus les historiens ont le devoir de préciser les faits. Voici un des quatre exemples fournis par Latsis :

« Il est affirmé que dans le roman que " Kirov était envahi par le désespoir à mesure qu'il prenait conscience de son impuissance ". Son ami Sergo Ordjonikidze est aussi en proie à l'inquiétude, à l'angoisse. Sergo supplie Kirov de rester à Moscou, de différer son retour à Leningrad. Mais Kirov est décidé à partir. Alors, nous raconte le romancier, Sergo demande au chauffeur de Kirov d'arriver exprès en retard à la gare. Rue Miasnitskaïa, le chauffeur commence à fourrager son moteur. Mais Kirov saute dans un tramway et monte dans son wagon une minute avant le départ du train.

Une minute décide du destin, un train sépare la vie de la mort.

L'enchaînement des événements ferait une belle scène de cinéma, mais les données biographiques les plus élémentaires font s'écrouler tout le scénario. Le 28 novembre s'achève à Moscou le plénum du C.C., Kirov a passé la soirée au MKh. A. T. (théâtre d'Art). Avec la délégation de Leningrad, il a vu la pièce de Boulgakov *Les jours des Tourbine*. C'est avec cette même délégation qu'il est rentré à Leningrad dans « La Flèche rouge » et ils ont longuement parlé de la pièce et du spectacle. Le 29 se passe. Le 30 aussi, où Kirov visite des chantiers. Le crime a lieu dans les couloirs de Smolny le 1^{er}, en fin de journée. Une minute, un train n'ont donc décidé de rien [...] »

Latsis explique également qu'Ordjonikidze était à Tbilissi en novembre et que les médecins ne lui ont pas donné l'autorisation de se rendre au plénum.

Une lettre de lecteur : Rybakov, suppôt de la réaction impérialiste .

« *Ogoniok*, n° 27, a publié des commentaires flatteurs, des dithyrambes inquiétants à l'adresse d'A. Rybakov et du roman *Les enfants de l'Arbat*, sous la plume d'écrivains connus, de poètes, d'artistes, en un mot des représentants de l'aristocratie de l'intelligentsia créatrice. Il faut supposer qu'après une telle réclame Rybakov ne sera pas en reste. Il y a des banquets à propos de la parution de son roman non seulement chez nous, mais à l'étranger (*La Voix de l'Amérique* a annoncé que sa publication était en cours en Angleterre et aux Etats-Unis) [...] Oui ! Ce roman est accueilli avec enthousiasme par la propagande impérialiste. Cette propagande ennemie voit dans la parution de ce roman qui, pendant vingt ans, a moisi dans l'armoire de l'auteur, une large démocratisation, qu'elle utilise à son profit.

En conclusion, je souhaite à la rédaction de la revue *Ogoniok* de redresser son orientation pour que les « voix » diverses ne le complimentent pas, mais l'injurient féroce. Et pour cela, il ne faut pas s'aligner sur l'aristocratie de l'intelligentsia créatrice, mais sur notre vraie intelligentsia soviétique, sur notre intelligentsia issue du peuple. Il ne faut plus que ceux qui ont signé une « adresse » élogieuse à Rybakov aient accès aux grands moyens d'information. Des intellectuels comme Okoudjava, Evtouchenko et d'autres ont leur place en Sibérie. Espérons qu'*Ogoniok* modifiera son contenu dans le sens d'une appréciation objective du passé et de notre histoire héroïque, l'histoire de la lutte de notre peuple pour son avenir radieux.

S.D. Chepelev. »

Ce lecteur aurait bien du mal à défendre son point de vue dans une réunion publique, si l'on en croit le récit d'un critique littéraire, D. Ournov :

« Pendant des discussions publiques, devant de larges auditoires, on s'efforce d'analyser les choses [...] et l'auditoire s'imagine tout de suite qu'on veut accuser l'auteur. En voici un exemple frappant, à propos des *Enfants de l'Arbat* bien sûr. A ce qu'il me semble, la caractéristique de Staline dans cette œuvre est celle de Trotsky, parfois même dans les termes mêmes de celui-ci. La conception de Staline comme une médiocrité appartient à Trotsky. A peine avais-je dit ça qu'on me crie de la salle " Vous accusez l'auteur de trotskysme ! ". Alors que le trotskysme, si on veut en parler sérieusement, c'est une conception de la révolution, pas une appréciation sur Staline. Je pourrais citer d'autres exemples où on ne vous laisse pas le temps de préciser, de caractériser, on vous reproche tout de suite de vouloir mettre l'auteur en accusation et noircir son œuvre. »

(D. Ournov, critique littéraire, *Literatournaïa Gazeta*, n° 4, 1988)

Daniil Granine

L'Aurochs

paru dans *Novy Myr*, n° 1 et 2, 1987, 160 p. environ

L'auteur, né en 1918, s'est, dès ses premiers romans, intéressé au monde des savants, aux conflits entre savants véritables et carriéristes, notamment dans *Les chercheurs* (1954) et *Au devant de l'orage* (1962). *L'Aurochs*, c'est la biographie du biologiste Timofeev-Ressovski. Pour l'écrire, Granine a longuement interrogé son héros et aussi tous ceux de ses amis, connaissances, parents qu'il a pu rencontrer. Granine se présente donc lui-même comme un chercheur qui tente de reconstituer la vérité à travers tous les témoignages et documents disponibles. C'est une biographie fouillée de ce savant à la personnalité hors-pair, que ses amis appellent amicalement « l'aurochs », il décrit ses recherches, mais aussi sa vie familiale et ses amis, savant soviétiques ou du monde entier.

En 1925, les rapports germano-soviétiques sont excellents et Timofeev-Ressovski est envoyé près de Berlin pour diriger un laboratoire. Il quitte l'U.R.S.S. à regret, mais on sait qu'il va trouver les meilleures conditions matérielles possibles pour ses recherches. Même l'arrivée au pouvoir d'Hitler en 1933 ne change rien à ses conditions de travail ; par contre, dès 1929, de sombres nouvelles lui parviennent d'Union soviétique :

« L'intelligentsia allemande fut loin de comprendre aussitôt l'essence inhumaine du fascisme. Les Timofeev encore plus. Les nouvelles d'U.R.S.S. les inquiétaient bien davantage. Depuis 1929, les biologistes avaient des ennuis. Le laboratoire de S.S. Tcheverikov avait été détruit, lui-même exilé à Sverdlovsk. On disait qu'on lui incriminait

notamment le Drossor⁵. Les attaques contre N.K. Koltsov se multipliaient. Elles émanaient surtout de philosophes et se fondaient naturellement sur des critères philosophiques. Sémachko avait été écarté et envoyé à la chaire d'hygiène sanitaire du MGOu (Université de Moscou). Les physiciens — surtout les théoriciens — en prenaient aussi pour leur grade, on les accusait de s'occuper de Dieu sait quoi au lieu d'être au service de l'économie.

Dans les journaux et les revues soviétiques on annonçait que des professeurs éminents avaient cédé à l'influence bourgeoise, qu'ils étaient de mauvais éducateurs. On disait que le neveu de l'entomologiste Rimsky-Korsakov l'avait publiquement renié. Déborine avait lancé de violentes attaques, puis était lui-même attaqué. Les discussions s'achevaient par des licenciements. Dans les lettres reçues de Moscou tout cela était dit sourdement, par allusions. Des articles, des billets satiriques accusateurs paraissaient. Mois après mois, les dénonciations redoublaient de violence. Les arrestations commencèrent. On démasquait — c'était le nouveau vocabulaire — les mécanistes, les lamarckiens. Les journaux arrivaient avec le texte des discussions, avec en bonne place les interventions délirantes de Présent⁶ et d'autres. Des savants dont le nom faisait autorité écrivaient des lettres de repentir [...] »

Timofeev-Ressovski perd peu à peu le lien avec ses amis, Vavilov, Vernadsky, Koltsov ; non seulement, ils ne peuvent plus se déplacer, mais même ils n'écrivent plus qu'avec la plus extrême prudence, par l'intermédiaire de savants étrangers. Il se sent si isolé qu'il songe même à rentrer, mais Koltsov lui fait savoir que ce serait un véritable suicide. Le savant américain Keller, parti en U.R.S.S. en 1933 pour travailler avec Vavilov, rentre dans son pays et lui raconte ce qu'il a vécu.

Aussi quand, en 1937, arrive finalement l'ordre de regagner Moscou, il refuse. La scène où il est convoqué à l'ambassade et reçu par un bureaucrate habitué à voir tout le monde trembler devant lui est tout à fait savoureuse. Granine déploie de grands efforts pour « justifier » cette décision et on sent (il écrit en pleine ère brejnévienne) qu'il sait à quel point elle sera considérée comme injustifiable : rester en Allemagne nazie, plutôt que de rejoindre l'U.R.S.S. de Staline ! Mais Timofeev-Ressovski reste soviétique, il a maintes fois refusé la nationalité allemande qu'on lui offrait, il ne veut pas quitter l'Allemagne pour ne pas devenir un émigré.

Les pages les plus originales et les plus intéressantes sont celles consacrées à la période du pacte Hitler-Staline, vécu en Allemagne, par ce savant soviétique, anti-fasciste et patriote.

« Et dans les cinémas de Berlin on passait une bande d'actualité : le Kremlin, le moment solennel de la signature du pacte de non-agression, Ribbentrop serrait chaleureusement la main de Staline, donnait l'accoude à Molotov. Tous avaient de petits rires satisfaits, mais sur le visage de Ribbentrop flottait un petit sourire supplémentaire à l'usage des Allemands.

Les journaux citaient des extraits du discours de Molotov à la session du Soviet Suprême : « Notre avis a toujours été qu'une Allemagne forte est la condition indispensable d'une paix solide en Europe [...] L'Allemagne est dans la situation d'un Etat qui aspire à terminer la guerre au

plus tôt et à vivre en paix, tandis que l'Angleterre et la France [...] sont pour la prolongation de la guerre [...] »

Il accusait les Anglais et les Français qui tentaient de jouer les combattants pour les droits démocratiques des peuples contre l'hitlérisme, démontrait qu'il est impossible de détruire une idéologie par la force : « Il est criminel de mener une guerre comme celle pour 'l'anéantissement de l'hitlérisme' ».

A Berlin, on s'était mis à vendre la *Pravda* et les *Izvestia*. On y invectivait les Anglais, il n'y avait rien contre le fascisme et tous célébraient le soixantième anniversaire de Staline. Parfois, il y avait de grands articles sur la situation de la biologie. « Dans le soi-disant camp des généticiens, beaucoup manifestent une telle présomption, un tel refus de réfléchir à ce qui est réellement nécessaire au pays, au peuple, aux tâches pratiques, montrent un tel aveuglement de caste, qu'il faut lutter contre de la manière la plus décidée. » Ou bien : « Les faux savants n'ont pas leur place à l'Académie des sciences. » Et cela à propos de A.S. Berg, M.N. Zavavoski et Koltsov, Nicolas Konstantinovitch Koltsov.

Bientôt des convois commencèrent à arriver de Russie, chargés de grains, de sucre, de beurre. »

En même temps, il apprend l'arrestation de Vavilov, la mort de Koltsov. Même après le 21 juin 1941, Timofeev-Ressovski peut poursuivre ses travaux sans être pratiquement inquiété. Il vient en aide à des prisonniers évadés, à des juifs. Son fils aîné, Foma, résistant, est arrêté par la Gestapo, puis déporté à Mauthausen où il mourra malgré tous les efforts de son père et de nombreux savants allemands pour le sauver.

Granine décrit aussi très bien la « chasse aux cerveaux » qui, vers la fin de la guerre, est engagée par tous les belligérants. Timofeev-Ressovski refuse toutes les invitations qui lui sont faites, notamment d'aller aux Etats-Unis travailler avec Morgan, Delbriouk, Gamov... Des Russes, qu'a-t-il à attendre sinon le mépris, la haine de tous et, du KGB, probablement une balle dans la nuque ? A vrai dire, il dispose d'une carte, il regroupe autour de lui quelques physiciens allemands qui travaillaient sur l'atome ; ils ont été bouleversés par les bombardements américains sur leur centre de recherche qui ne visaient qu'à le soustraire à la mainmise des Russes ; ils se regroupent autour de la personnalité de Timofeev-Ressovski et sont prêts à tenter l'expérience russe. Timofeev-Ressovski, lui-même, serait utile pour étudier les conséquences des radiations atomiques sur l'organisme. D'U.R.S.S. arrive A.P. Zaveniaguine, le légendaire directeur de Magnitka, le constructeur du combinat de Norilsk, alors vice-commissaire du peuple aux Affaires intérieures. Il promet à Timofeev-Ressovski qu'il pourra travailler en U.R.S.S. Bientôt, Timofeev-Ressovski est arrêté et immédiatement déporté dans un camp.

Toute cette première partie, bien qu'un peu alourdie par de longues digressions moralisatrices et un enthousiasme un peu pesant, est animée du souffle de la volonté de convaincre, de défendre un héros qui a choisi de rester dans l'Allemagne hitlérienne. Il sait à quel point il va heurter des sentiments profondément, viscéralement ancrés et ne néglige aucun fait, aucun témoignage, aucun argument. Son plaidoyer est passionné et passionnant. Par

contre, à partir du moment où Timofeev-Ressovski met le pied sur le sol russe, le lecteur va un peu rester sur sa faim.

« Il apparut plus tard qu'il avait été arrêté " sur ordre d'un autre organisme ", qui n'était pas au courant des dispositions prises par Zaveniaguine et de ses plans. On l'emmena à Moscou où eut lieu l'enquête, puis le jugement. On l'accusa d'avoir refusé de rentrer dans sa patrie. Les ordres étaient stricts, l'époque sans pitié, on n'allait pas se perdre dans les détails et les nuances [...] On l'envoya dans un camp, où étaient détenus les innocents et les coupables, auxiliaires de la police fasciste, déserteurs, bandits, partisans de Vlassov, de Bandera, ils étaient nombreux tous ceux-là. »

En 1947, Zaveniaguine le retrouve, le fait soigner à Moscou puis l'envoie dans un laboratoire de l'Oural suivant les termes de leur contrat. Ce laboratoire, décrit sous des couleurs idylliques, est tout de même une prison, une « charachka » comme celle que décrit Soljenytsine dans *Le premier cercle*. Timofeev-Ressovski n'a aucun contact avec l'extérieur, nul en U.R.S.S. ne doit soupçonner sa présence dans le pays. Granine insiste un peu lourdement sur la « chance » de son héros ; certes, il serait pire pour lui d'être en liberté, puisque la fameuse séance de 1948 à l'Académie des Sciences Agricoles consacre le triomphe de Lyssenko et l'écrasement total de ses adversaires. Granine décrit avec force la chasse aux sorcières qui s'ensuit, la résistance héroïque de nombreux savants. Timofeev-Ressovski, lui, poursuit avec assez de liberté ses travaux, il peut même se procurer des drosophiles. A-t-il vraiment convaincu son directeur de la justesse des thèses de la génétique comme l'explique Granine ? On peut douter que, même convaincu, son directeur ait pris un tel risque, sans sanction de ses supérieurs. Plus probablement, les recherches liées à l'atome, menées sous le contrôle direct du KGB, échappaient-elles à la mafia lyssenkiste.

Granine décrit ensuite le retour triomphal de Timofeev-Ressovski à Moscou en 1956. Mais nous ne saurons pas qu'il n'a jamais été réhabilité, que la défense de sa thèse s'est heurté à de nombreuses oppositions (voir à ce sujet les ouvrages de J. Medvedev), qu'il n'a jamais plus eu un seul visa, fût-ce pour les démocraties populaires... En fait, les lyssenkistes conservent pendant cette période de fortes positions, Lyssenko lui-même connaîtra sous Krouchtchev un regain de faveur, en promettant à nouveau de sortir en un rien de temps l'agriculture soviétique de l'ornière.

De 1964 à 1969, Timofeev-Ressovski dirige l'institut de radiologie médicale d'Obninsk. Mais, à nouveau, il s'oppose au pouvoir parce qu'il s'insurge contre les projets industriels qui mettent en péril sans nécessité les richesses naturelles. « On l'accuse d'analphabétisme politique, la nature doit être défendue de la rapacité des capitalistes, pas de l'économie socialiste. » « Bientôt il lui fallut quitter l'institut d'Obninsk », il faut comprendre : son institut est fermé et lui-même mis à la retraite.

Il ne faut pas oublier en lisant ce livre aujourd'hui, parmi tant d'autres qui dénoncent le lyssenkisme, alors que les journaux publient chaque jour des articles à la gloire de Vavilov, que Granine a mené son enquête à une époque

où rien encore n'était gagné. On peut comprendre qu'il ait choisi de laisser en demi-teintes certains problèmes des années 1960-1970 pour faire passer l'essentiel de son message.

Vladimir Doudintsev (1918 -)

Les habits blancs

paru dans la revue *Neva*, n° 1 à 4, 1987, 340 p. environ

Trente ans après *L'homme ne se nourrit pas seulement de pain*, la parution du nouveau roman de Doudintsev donne la mesure du chemin parcouru. Le roman de 1956 paraîtrait aujourd'hui bien anodin : un inventeur est brisé par la bureaucratie sans qu'aucun grand dirigeant ne s'avise de prendre sa défense. Quel scandale à l'époque ! Doudintsev se souvient :

« En 1956, ceux qui m'attaquaient [...] étaient pour l'essentiel ceux contre qui mon livre était écrit. Ils pensaient avoir remporté la victoire et ne se dissimulaient pas, mais cette victoire était relative et provisoire. Mes opposants ne se doutaient pas qu'une partie de mon être sautait de joie de recevoir de première main une nouvelle et précieuse argumentation. Je me souviens que, furtivement, je notais sur le vif les expressions mêmes de mes détracteurs. Plus ils en faisaient, plus j'accumulais de matériaux pour un nouveau roman [...] L'éreintement de mon livre eut un effet inattendu sur les lecteurs. Je reçus un flot de lettres et de visiteurs. Les gens me faisaient don de leurs journaux intimes, de leurs mémoires, de leurs confessions marquées du sceau de l'histoire. Et tout cela était nécessaire à l'œuvre nouvelle à laquelle je pensais déjà. Mon cas personnel reflétait les processus gigantesques qui taraudaient notre société. Je considère que je suis un homme heureux puisque mon premier et mon dernier roman ont été en phase avec leur époque. »

Cet interview de Doudintsev dans la *Pravda* du 10 mai 1987 est cité par Iouri Koriaguine dans son article « Faut-il vraiment mettre le pied sur le rateau ? » paru dans la revue *Znamia*, n° 9, 1987. Cet article, qui dénonce la persécution de la littérature par la bureaucratie et notamment le sort de Mojaev, Doudintsev, Pasternak, Tsvetaeva, Akhmatova, Tvardovski, a été caractérisé, avec l'article de Bourtine sur « Du droit à la mémoire » comme « un cours accéléré de liquidation de l'analphabétisme social ».

Les habits blancs racontent la persécution des généticiens par la bande de Lyssenko notamment après la fameuse séance de 1948 à l'Académie des Sciences Agronomiques. Doudintsev a pris ses modèles dans la vie réelle, il nous livre lui-même certaines clés dans l'interview à la *Pravda*, mais c'est néanmoins un roman avec des noms fictifs dont les héros ne s'identifient pas dans tous les détails avec leur modèle historique. C'est un roman philosophique

d'abord, sur le bien et le mal, le bonheur, le sens de la vie, l'histoire..., un roman d'amour, un roman d'aventure aussi (il y a un trésor, un précieux tubercule de pomme de terre, que les méchants veulent dérober). L'action se passe essentiellement dans un laboratoire de biologie agronomique des environs de Moscou. A l'automne 1948, le neveu de l'académicien Kassian Damianovitch Riadno (qui ressemble beaucoup à Lyssenko lui-même) est dépêché par son oncle pour démasquer les « mendelistes-morganistes-weismanistes ». Dès que le bruit a couru de son arrivée, on l'a surnommé Torquemada⁷. Fedor Ivanovitch Dejkin est, certes, un lyssenkiste convaincu (ou presque), mais surtout un vrai savant, un moraliste avide de vérité. Il va bientôt être gagné aux thèses de ceux qu'il devait pourchasser. On voit, de l'intérieur, comment les généticiens en apparence complètement écrasés, résistent, rusent, bénéficient du soutien tant de collègues apparemment ralliés à l'autre camp, que de simples gens et même de membres bien placés de la politique politique. Une figure assez curieuse est celle de Svechnikov, colonel de la Sécurité, vieux communiste, compagnon d'exil de Staline. Une photo chez lui représente deux groupes d'hommes assez jeunes, sur la Place Rouge ; parmi eux, Lénine, Staline. Aujourd'hui, tous ou presque sont morts, victimes d'abord des Blancs, puis des purges. Ont survécu ceux qu'il nomme drôlement « des parachutistes », comme son supérieur, Assicrite, général de la Sécurité :

« (Dejkin) — Comment ça un parachutiste ?

(Svechnikov) — Ecoute. Imagine un bon bourgeois, égoïste, à l'esprit pratique et sensé. Suppose maintenant qu'on l'ai largué chez nous en parachute. A titre expérimental. Au cœur même de la réalité soviétique. On l'a balancé et il ne peut plus rentrer chez lui, à New York. Maintenant réfléchis. Que va-t-il faire après avoir examiné la situation ? Prendre une fourche et mener seul la guerre contre le pouvoir soviétique ? Des clous ! Il a les pieds sur terre. Il va regarder attentivement autour de soi et se dire " Oh ! oh ! mais on peut vivre ici ! " Il fera tout ce qu'il faut pour jouir au plus tôt du pouvoir et d'une vie confortable. Il criera tous nos mots d'ordre... Nous crions " Vive la révolution mondiale ! " et lui crie encore plus fort... et au premier tournant, il réprimera ceux qui voient clair en lui. Bien sûr, les meilleurs de nos compagnons... Il faut chercher les parachutistes parmi ceux qui crient le plus fort. Mais en aucun cas parmi ceux qui sont persécutés. »

Svechnikov est un juste et, malgré son habileté, il finira par être arrêté. Mais même Riadno n'hésite pas à passer des marchés avec ses ennemis déclarés : Strigalev, le père de la pomme de terre hybride résistante à toutes les maladies, a jadis abandonné le fruit de ses recherches, en échange d'un répit. Riadno confortait ainsi ses positions en s'attribuant le fruit du travail d'un autre. On comprend ainsi mieux comment les lyssenkistes ont pu si longtemps promettre des résultats qu'ils étaient incapables d'obtenir : en accusant les saboteurs, mais aussi en s'attribuant le mérite des travaux de vrais savants. Eux-mêmes ne croient pas à leurs accusations. Le roman décrit par le menu la résistance multiforme du monde scientifique, savants, étudiants, personnel de laboratoire face à l'offensive commandée centralement. Finalement Dejkin doit s'enfuir, tous ses amis et sa femme — enceinte — ont été

arrêtés. Il trouve refuge dans un lointain sovkhose, où le directeur prend consciemment le risque de le laisser cultiver sa « pomme de terre - ennemie de classe ». Enfin, Staline meurt. Doudintsev décrit très bien l'atmosphère curieuse de cet été 1953 où, officiellement, rien n'a changé, mais où tout est déjà différent :

« Peu après la mort de Staline, dans ce champ de pommes de terre sovkhosien, loin de toute voie ferrée, où Fedor Ivanovitch du matin au soir et, d'année en année, plantait et cultivait l'espèce nouvelle arrachée à Kassian, des bruits bouleversants commencèrent à courir, on parlait de changements. Les travailleurs du kolkhoze disaient que bientôt on allait libérer tous les " contras ", qu'il y aurait, soit-disant, une gigantesque amnistie. »

A Moscou, la peur change de camp. Dans un appartement communautaire, on fête les soixante-dix ans d'un « courageux weismaniste-morganiste, réfugié dans une faculté de chimie, loin de Moscou, qui n'avait jamais eu un sourire pour Kassian Damainovitch. Assis à la place d'honneur, il baignait dans la lumière d'une sympathie générale et méritée. »

« [...] Ici, un ex-doyen généticien racontait qu'il avait trouvé abri dans un zoo, où ses amis l'avaient chargé de s'occuper des éléphants. Là, un docteur en biologie [...] devenu pharmacien après la tempête donnait finalement à entendre que dans son institut pharmacologique, en secret de ses supérieurs, il avait formé une vingtaine de jeunes qui feraient de solides généticiens. Bien qu'il s'exprimât par allusions, il déclarait en fait publiquement qu'il avait organisé un " complot " et il n'avait pas peur. »

Ensuite, il y a une minute de silence à la mémoire des défunts, Vavilov, Karpetchenko, Sabinine, Levitsky, Toulaïkov... Un participant raconte l'ultime manœuvre de Riadno :

« La gloire de notre étoile commençait à chuter. Il avait un sérieux opposant [...] Il avait (autrefois) attaqué [...] un homme. Je ne me risquerai déjà plus à dire son nom. Il avait ridiculisé les connaissances de ce dernier en agriculture, surtout son engouement pour les agrovilles [...] Chacun comprenait de qui il s'agissait et jouissait de cette conspiration collective qui était le premier souffle du vent de la liberté [...] Quand Iossif Vissarionovitch mourut, les soirées autour du samovar prirent fin. Mais une offense ne s'oublie pas. Celui qui aimait réunir les savants dans les champs, en les obligeant à s'asseoir par terre, avait offensé celui qui rêvait d'agrovilles. Et les actions de ce dernier montaient en flèche. Presque verticalement [...] Il occupait déjà, disons [...] la cinquième place au gouvernement. »

Les tentatives de Riadno pour rentrer en cour restent vaines.

« La personne offensée s'en va visiter les kolkhozes. Le camarade qui monte — il a déjà rang de ministre — s'intéresse à l'agriculture. Il veut du rendement, des espèces nouvelles. Pas notre science scolastique, pas la génétique. Nos formules ne lui disent rien, il se moque bien des mouches [...] Il veut discuter avec les spécialistes-praticiens. Le président lui cède son bureau. Il entre et notre Dioclétien l'attend [...] Bien vrai ?

Notre Vespasien du peuple en personne, en bottes, en doudoune [...] La porte se ferme, mais on entend un cri [...] et puis comme des claques [...] comme si l'empereur en prenait plein la gueule [...] d'une main gouvernementale. Puis le silence [...] pendant une bonne heure. Enfin, la porte s'ouvre en grand et ils sortirent. Enlacés. Radieux [...] le camarade a dans la main une balance, dans l'autre des épis et, séparément, entre deux doigts, un super-épi. Enorme, à huit faces, une anomalie comme il s'en trouve parfois dans un champ. Les paysans savent que si on le sème, il poussera du blé ordinaire. Mais le camarade l'ignore [...] (on pèse l'épi qui pèse cinq fois plus que les autres) le camarade enthousiaste crie : " Donne cet épi à la culture. Combien de temps te faut-il ? " Quatre ans, promet notre autodidacte [...] Avec cet épi il a calmé la direction. Et retenu le cours de l'histoire. »

On trouverait bien les personnages trop schématiques, les digressions philosophiques un peu lourdes et parfois naïves, le récit quelque peu longuet, mais qui oserait aujourd'hui répéter les accusations d'antan ?... Mêmes de légères critiques suscitent une avalanche de réactions indignées. Pourquoi la peur a-t-elle changée de camp ? Doudintsev, dans son épilogue, propose la parabole de la « rive haute » occupée par les fascistes :

« Ils tenaient une position privilégiée [...] D'en haut il était si facile de nous mitrailler. »

Et pourtant :

« Supérieurement armés, occupant une position dominante [...] ils sont partis d'eux-mêmes. Ils n'ont pas fui, non, ils se sont repliés en bon ordre, prudemment. Un beau matin, la rive haute était libre. Ils avaient filé. »

De même :

« L'Inquisition a toujours combattu ses ennemis et le simple peuple, cantonnée sur la rive haute [...] Le Christ, la Vierge Marie, le christianisme, n'étaient-ce pas des positions solides ? Une rive en surplomb !... Et que s'est-il passé au bout du compte ? Que s'est-il passé ? Personne n'attaquait les inquisiteurs, personne ne les menaçait. On leur baisait les mains ! Et pourtant, d'eux-mêmes, d'eux-mêmes, ils ont un jour abandonné leur rive haute et sont partis. Comme s'ils n'avaient jamais existé. [...] Ils sentaient chaque jour plus vivement qu'ils avaient tort, qu'ils étaient des criminels et devaient un jour rendre des comptes. Dans leurs propres rangs, il a commencé à y avoir des défections. Des déserteurs. Et ceux du bas voyaient de plus en plus clairement que leur cause était juste. Et savaient que ceux du haut pensait déjà à organiser leur retraite. A sauver la face [...] »

Encore un exemple [...] Dans notre institut, il y a quatre ans, quelles passions se sont déchaînées ! Ils s'y sont tous mis pour assassiner un savant. Un homme bon, un sage [...] Bien sûr, ils tiraient de la rive haute, parce qu'ils avaient tort. Chacun se devait de discourir : il n'est pas des nôtres, c'est un ennemi [...] il empoisonne les esprits. Tous répétaient, le marxisme, la science soviétique d'avant-garde, la biologie mitochondrienne, la seule juste, les intérêts du peuple... C'était leur rive haute. »

Il sort l'article du journal qui reproduit la résolution réclamant que Strigalev soit chassé de l'institut.

« C'était alors le ton habituel. On écrivait des choses pareilles dans un état quasi-extatique. C'est un texte de la rive haute. Au nom du bonheur de l'humanité. Certains signaient avec joie ! Et aujourd'hui le même texte, le même ! est lu tout autrement. Est-ce le texte qui a changé ? ou l'homme ?... C'est un fait, une nuit le mal, sans bruit, prudemment a délaissé ses positions. Il s'est enfui plus loin, à la recherche d'une autre rive haute [...] »

Document : la session d'août 1948 dans les manuels d'histoire

Sous le titre « L'histoire passe sous silence », un pédagogue de Riga, V. Svitski, écrit dans les *Izvestia*.

« Regardez comme le manuel de dixième [la dernière année d'enseignement secondaire, n.d.t.] traite de la tristement célèbre séance de l'Académie des Sciences Agronomiques : " Dans le domaine de la biologie, les savants soviétiques ont aussi à leur actif d'importantes réalisations. Mais après la session de 1948 de l'Académie des Sciences Agronomiques, dont le président était alors T.D. Lyssenko, l'orientation qui domina ne reçut pas par la suite de confirmation expérimentale et ne trouva pas d'application dans la production. »

(cité par E. Starikova, *Novy Mir*, n° 12, 1987)

En conclusion

Oui, cette année 1987 aura été d'une stupéfiante richesse pour la littérature. Et combien d'autres livres auraient mérité d'être cités, *Vaska*, d'Antonov, sur la construction du métro de Moscou ; *Lève toi et marche* de Naguibine, ses souvenirs sur son père arrêté pour « offense au portrait » ; *Moujiks et Babas* de Mojaev et *Les Ravins* d'Antonov, sur la collectivisation, et bien sûr la pièce de Chatrov. Nous avons exclu les romans qui décrivent la société actuelle, dont plusieurs ont déjà été traduits : *L'Incendie* de V. Raspoutine ; *Le Billot* d'Aitmatov (chez Messidor, sous le titre *Les Rêves de la Louve* ; *Triste polar* d'Astassiev chez Albin Michel). Pour comprendre l'ampleur du choc psychologique ainsi produit, il faut rappeler également combien d'œuvres essentielles depuis longtemps familières en Occident ont également paru cette année en Union soviétique : *La Mer de Jouvence* de Platonov ; *Le Docteur Jivago*, *Vie et destin*. Et nous n'avons rien dit des littératures nationales. Et il y a eu le cinéma, le théâtre, les articles de journaux. Là encore, on remarquera que les articles marquants sur l'histoire ne portent pas la signature d'un historien : « Le Phénomène Staline » (*Literatournaïa Gazeta*, n° 50, 1987) a été écrit par un philosophe, « La Reine des preuves », sur Vychinsky (*Literatournaïa Gazeta*, n° 4, 1988), par un juriste.

Alors, et les historiens ?

Pour sa rubrique régulière « Le Club historique » le supplément hebdomadaire d'*Izvestia*, *Nedelia* a organisé récemment une table ronde pour poser cette question à quelques sommités du monde des historiens (« Regarder la vérité en face », *Nedelia*, n° 52, 1987). Voici la réponse de l'académicien Samsonov :

« Il y a un an environ, le bureau du département d'histoire de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. a rencontré celui de l'Institut d'histoire militaire. Nous leur avons demandé : " Le fonds documentaire du Grand Quartier Général sera-t-il entièrement publié ? Les échanges entre le G.Q.G. et le front, les armées ? " La direction de l'Institut n'a pu donner alors de réponse claire. Il n'y en a toujours pas aujourd'hui. La question, comme on dit, est " à l'étude " et on n'a donc pas tellement d'espoir...

Encore un exemple. Récemment il y a eu, dans la grande presse comme les revues scientifiques, toute une série d'articles consacrés aux événements de la bataille de Moscou. Et la question a été posée des journées du 16 au 18 octobre à Moscou, quand l'inquiétude suscitée en ville par des bruits selon lesquels on se préparait à faire sauter la capitale, menaçait de se transformer en panique. Les entreprises fermaient, de nombreux dirigeants abandonnaient tout, faisaient monter leur famille en voiture et fuyaient vers l'Est.

Il est difficile de comprendre pourquoi et comment cela s'est produit sans accéder aux indispensables documents d'archives.

A mon avis, le problème des archives se pose, comme celui du contrôle tâillon du rédacteur de revue sur les chercheurs. Si l'on ne résoud pas ces deux problèmes, l'histoire ne sortira pas de l'état pitoyable où elle se trouve actuellement. »

NOTES

1. Anna Akhmatova, *Requiem*, édité en bilingue aux Editions de Minuit, en 1966, et constamment réédité depuis (19 F.).
2. Comme on le sait, son premier mari, le poète Goumilev, avait été fusillé en 1921.
3. « Le vertige du succès », titre d'un article de Staline paru dans la *Pravda* du 2 mars 1930, où il dénonce les « excès » de la collectivisation.
4. bassourmane : contre-révolutionnaire du Caucase.
5. Drossoor : il s'agit d'un petit cercle ou séminaire de savants, dont Timofeev-Ressovski et son maître Koltsov, qui se passionnaient pour les possibilités expérimentales qu'ouvrait la culture et de l'étude de la mouche drosophile. Les expériences sur cette mouche, qui se reproduisait très vite, permettaient de prouver les règles de l'hérédité et la seule évocation de cette mouche sera, quelques années plus tard, un crime.
6. Présent : l'âme damnée de Lyssenko.
7. Le grand Inquisiteur, envoyé par le pape lui-même.

Vladimir Claude Fišera *

De l'imprécation à la compréhension historique : J.B. Tito, le Parti communiste yougoslave et le trotskysme

(documents inédits 1937 - 1977)

En avant-publication d'un article de fond concernant le trotskysme dans l'histoire du communisme yougoslave, nous présentons ici quelques documents inédits en français, en particulier ceux qui concernent « l'évolution » de l'attitude de J.B. Tito entre 1937 et 1977. Ceux-ci furent écrits en 1937-1941 et commentés par lui à l'occasion de la publication du tome 1 de ses *Œuvres complètes* (Belgrade, Komunist, 1977, en serbo-croate, pp. 173-177).

I

EXCLUSIONS

En post-scriptum de l'article qu'il a écrit dans *Proleter*, l'organe central du parti, mai 1939, n° 1, — dans le coin droit au bas de la dernière page, p. 12 —, article non signé écrit en fait dans la seconde moitié de mars 1939, Tito explique l'inexplicable : en effet, dans cet article intitulé « Exclusions », il donnait la liste des membres éminents du parti résidant à Paris exclus pour fractionnisme, diffusion de nouvelles semant la discorde dans le parti et ce en provenance de l'étranger, « liens avec des trotskystes et autres éléments douteux, etc. » (*sic*).

D'autres, tout aussi « anti-parti » et résidant au pays, étaient exclus pour travail « de groupuscule et anti-parti, pour contact étroit avec les trotskystes et pour leur avoir transmis des secrets de parti ». Un autre membre est exclu comme « élément étranger et douteux ». Le pire est dans le dernier paragraphe, où Tito fait mine d'exclure aussi une vingtaine de dirigeants « suprêmes » du parti à commencer par son prédécesseur Milan Gorkić, sachant bien que, se trouvant en U.R.S.S., ceux-ci avaient été arrêtés et fusillés entre 1936 et 1939.

* Vladimir Claude Fišera enseigne à l'Université des sciences humaines de Strasbourg.

Tito, près de quarante pages plus loin, fait l'aveu suivant :

« Nous acceptions alors telles quelles les interprétations des organes soviétiques officiels concernant nos camarades arrêtés. Après mon retour du Comintern, à une session du C.C. du P.C.Y. (à la mi-mars 1939), nous décidâmes de rendre leurs noms publics dans *Proleter*. J'en ai informé par lettre Voranc Prežihov que j'avais chargé de s'occuper des affaires du parti à Paris après mon départ de cette ville (dans sa lettre du 2 mai 1939, *ibid.*, t. 4, p. 195, il lui écrit : " Il y a aura pas mal de vides, mais ce fut très nécessaire, car les trotskystes se sont assez renforcés et le libéralisme de certains est absolument incroyable ").

Bien sûr que ces hommes étaient des révolutionnaires injustement condamnés et innocents. J'en ai parlé dans mon rapport à l'occasion du 40^e anniversaire de la fondation du parti, en avril 1959. Il faut les réhabiliter complètement, même s'il y eut parmi eux des fractionnistes impénitents qui ont causé nombre d'autres (*sic*) difficultés au parti. Une chose est une condamnation du fractionnisme et là-dessus nous n'avons rien à changer de nos évaluations d'alors. Mais c'est tout à fait autre chose, c'est monstrueux et inhumain à l'extrême que de condamner à mort et fusiller des révolutionnaires et ceux qui, hier encore, étaient des camarades, comme le faisait Staline. Ce fut une grande erreur que d'exclure du parti tous ces révolutionnaires yougoslaves que le N.K.V.D. avait arrêtés et condamnés. Il n'y a rien de plus terrible pour un révolutionnaire que de souffrir et de périr alors qu'on est innocent, et ce de la main de ses propres camarades. »

II

TITO ET LES OPPOSITIONS, QUARANTE ANS PLUS TARD

Dans la préface de mai 1977 (p. 5) de ces mêmes *Œuvres*, Tito déclarait plus généralement au sujet du trotskysme :

« A l'époque des procès en Union soviétique au milieu des années trente [...], le trotskysme est devenu l'un des thèmes centraux débattus dans le mouvement communiste. On écrivait beaucoup là-dessus, même dans nos publications du parti et je m'en suis personnellement occupé.

Certains phénomènes dans notre mouvement lui-même ont été alors qualifiés de trotskysme et nous avons alors déclaré trotskystes ceux qui étaient les porteurs de ces manifestations.

Pour notre parti qui se trouvait alors au milieu de durs conflits de classes et de luttes sociales importantes, il était vital de renforcer l'unité du mouvement révolutionnaire ouvrier, de renforcer le rôle et l'autorité du parti en tant que force d'avant-garde. Nous le fîmes en grande partie et en défendant et popularisant l'U.R.S.S. en tant que pays du socialisme. Défendant le besoin d'unité du mouvement et la ligne de la révolution, nous fûmes en droit de combattre tout ce qui affaiblissait notre unité sans considérer les intentions subjectives de certaines personnes. »

Cette question est traitée par Tito plus généralement au tout début de cette même préface, où il explique, page 3, que la « majorité des textes de cette période concerne la tentative de règlement de ce qu'on appelait « la question du P.C.Y. » :

« A cette époque, notre parti était sous la menace d'une dissolution par le Comintern et les luttes de fractions et de groupes y avaient à nouveau explosé. J'ai dû alors écrire un grand nombre de rapports, déclarations, lettres, appels, pour défendre la cause de notre parti face aux accusations prétendant qu'il avait dans ses rangs des espions policiers et étrangers. Je devais essayer de prouver que les luttes fractionnelles menées au sommet du parti et dans certains de ses centres (par exemple dans les prisons — il pense ici à la prison de Sremska Mitrovica, où la fraction de Petar Miletic, opposé à Tito et à ses positions « droitières » s'était érigée en centre alternatif du P.C.Y. — note de V.Cl. F.) n'affectaient pas l'ensemble des membres dévoués et expérimentés qui luttaient dans des conditions difficiles au pays même (c'est-à-dire ni à Paris, ni à Moscou. N.D.T.) pour renforcer le mouvement révolutionnaire et pour les idéaux de la classe ouvrière et du communisme. J'ai déjà souligné plusieurs fois que, en ce qui me concerne personnellement, mais aussi pour ce qui est des camarades qui travaillaient alors avec moi, jamais nous n'avons connu de situation plus difficile qu'en ces moments-là » (c'est-à-dire que même la période de guerre 1941-1945, dont il parle dans les paragraphes suivants lui a paru plus « facile » que le temps des purges staliennes. N.D.T.).

III

RAPPORT SUR LE PARTI EN 1938

Parmi les nombreux textes portant sur les questions des oppositions, il est très difficile d'en trouver un qui soit suffisamment long pour être parlant, suffisamment riche sur le plan factuel et libre de l'important ballast polémique et injurieux dû à l'obsession du danger trotskyste en tant que cheval de Troie bourgeois, voire « hitlérien » et à la volonté tactique d'expliquer les échecs du parti par la conspiration trotskyste tout en la limitant, autant que possible, aux milieux intellectuels, par définition peu sûrs et suspects.

a) Rapport sur le parti de « Walter, Yougoslavie » (alias Tito), écrit à Moscou en allemand au début septembre 1938 (*ibid.*, t. 4, 1977, p. 96) :

« L'organisation des trotskystes : nous savons que les trotskystes à Belgrade ont leur comité régional et leur comité de ville, et qu'ils ont à Maribor (importante ville industrielle de Slovénie, N.D.T.) un comité local dirigé par Švarc. »

Raymond Švarc (1913-1945), ouvrier ferblantier, condamné à la prison de 1931 à 1934 pour appartenance au P.C.Y. est alors exclu pour « activité anti-parti » comme l'indique la notice biographique, page 372, *ibidem*. La note ajoute qu'il continua une activité oppositionnelle après sa sortie de prison en août 1934, avec Albin Breznik. C'est confirmé par la note 346, t. 3, *ibidem*, p. 238 où il est dit qu'il s'appuyait à Maribor sur d'anciens communistes. Nous avons retrouvé dans l'organe du parti, *Proleter*, qu'en janvier 1930, des groupes d'ouvriers avaient été condamnés pour appartenance au P.C.Y. dans plusieurs villes, dont sept personnes à Maribor, Albin et Marija Breznik étant du nombre (*Proleter*, 20 janvier 1930, p. 5). Breznik étant con-

damné à six ans, on peut penser qu'il a eu une réduction de peine. Maribor semble être le seul endroit où il existait un groupe trotskyste composé d'ouvriers autant que de jeunes lycéens et étudiants et de vieux membres du parti. Tito évoque déjà Maribor dans un article d'octobre 1937 de *Proleter*, « Pour la vigilance et la discipline dans le parti », p. 8, où il n'accorde pas le qualificatif « étudiant » à ce groupe comme il le fait pour ceux de Ljubljana, Zagreb ou Belgrade comme dans cet article et dans d'autres.

« (Svarc est) un ancien membre du parti qui est devenu un traître par la suite. Comme l'organisation du parti de Maribor a été longtemps privée de direction car la police l'a détruite dès 1936, les trotskystes s'y sont beaucoup renforcés. Ils entretiennent des liens avec ceux de Zagreb, mais je n'ai pas pu établir qui, à Zagreb, a le contact avec eux. Ils ont réussi à contrôler certaines organisations culturelles comme par exemple "Vzajemnost" (Réciprocité, aide mutuelle, N.D.T.). Ils y ont leurs partisans parmi les intellectuels, mais aussi parmi les ouvriers qui sont tombés sous leur influence. »

Svarc critiquait surtout la politique stalinienne, tant en U.R.S.S. qu'en Espagne (cf. *ibidem*, t. 4, p. 2246). Tito ne dit pas que Svarc est également actif auprès des étudiants de Ljubljana, également d'anciens exclus du parti et d'anciens détenus, comme l'indique la note 346, déjà citée. Ajoutons qu'il devait pourtant le savoir puisqu'en décembre de l'année précédente, *Proleter*, dans une « lettre de Serbie » intitulée « La tactique des bandits trotskystes en Yougoslavie » (p. 8), indiquait que « par leurs provocations, les trotskystes ont causé l'interdiction de l'association culturelle étudiante de Ljubljana, « Njiva » (Le Pré).

Dans ce rapport « strictement confidentiel » (*sic*) de 1938, Tito reproche à « nos camarades de Slovénie de sous-estimer encore le danger trotskyste » ; plus généralement, comme il l'ajoute en conclusion, « des mesures strictes doivent être prises contre tous ceux qui sont suspects de par leurs liens avec le trotskysme ». Il semble qu'il ait été vite entendu en Slovénie.

Dans cette région, et dès avant la vague de 1941-1942, la persécution des trotskystes fut particulièrement féroce même si en fait, comme l'indique Vladimir Dedijer dans le tome 2 de ses *Nouvelles contributions à la biographie de J.B. Tito (Novi prilozi, Rijeka, Liburnija, 1981, p. 338)*, la majorité des persécutés étaient en fait des communistes non conformistes (« libres-penseurs »). En 1941, au début de l'insurrection — selon Josip Kopinič, un des « yeux » de Moscou en Yougoslavie — Boris Krajgher, l'un des responsables de la toute nouvelle police politique des Partisans slovènes (VOS) fait exécuter des ouvriers à Trbovlje et dans sa région sous l'accusation de trotskysme (voir *ibidem*, et interview de Kardelj du 22 octobre 1951 qui confirme l'importance du lien et du rôle de Krajgher dans le VOS (pp. 1211-1212). Des phénomènes semblables se produiront en Serbie et au Monténégro, dans les territoires libérés, à l'instigation de Ranković et de Djilas.

b) Commentaires de Tito en 1977

Tito, lui-même, a ajouté en 1977 un nouveau post-scriptum à ce document. Il y répète (*ibidem*, t. 4, p. 97) que, vu « le risque de dissolution » du parti, les « hésitations — surtout dans les rangs des intellectuels — provo-

quées avant tout par certains événements en U.R.S.S. » et le risque de fascisation externe et interne, il fallait « conserver l'unité de ses rangs ».

En particulier, au sujet du grand écrivain Miroslav Krleža, qu'il avait soupçonné dans le document en question d'être pro-trotskyste, Tito ajoute en 1977 :

« De ce fait, tout doute ou incertitude quant au socialisme [...] servait objectivement l'ennemi. Pour ces raisons, menant une lutte énergique pour l'unité du parti, nous qualifions ces phénomènes de trotskysme ou de libéralisme ou d'incompréhension des tâches de base du parti qui se trouvait à la veille de la révolution. Toutefois, même si certains n'ont pas compris immédiatement le fondement et le sens de la lutte d'alors de notre parti, ils sont restés dans leur majorité sur les positions de notre mouvement révolutionnaire. »

C'est d'autant plus vrai que la majorité des « trotskystes » dénoncés par la direction du P.C.Y. combatta dans la Résistance et que nombre d'entre eux y périrent.

D'ailleurs, l'équipe d'historiens rassemblés sous la direction fort compétente de Pero Damjanovic indique dans ses notes aux *Œuvres complètes* que l'étiquette de trotskystes était accolée à tous ceux — « et c'étaient souvent des personnes bien intentionnées » — qui, entre autres, faisaient preuve d'une « quelconque forme de critique un peu libre » (*ibidem*, t. 15, p. 215).

C'est ainsi que, dans un autre inédit publié pour la première fois en 1984 dans le tome 17 de ses *Œuvres*, à savoir le compte rendu sténographique d'une conférence à un séminaire du parti organisé par le C.C. à Jajce le 27 octobre 1943 pour trente-deux hauts responsables, Tito revient sur la période 1937-1939. Dans un langage extrêmement simple et sincère, employant quatre fois en deux pages le mot « difficile » / « pénible » (*teško*) deux fois le mot « sincèrement », « franchement » (*otvoreno*), il revient sur le fractionnisme, « terrible maladie », sur la « honte », face au Comintern et révèle qu'en Espagne, pendant la guerre civile, « divers petits groupes » de vieux communistes venus d'U.R.S.S. « voulurent continuer à introduire la discorde dans le parti » (*ibidem*, p. 129, N.D.T.).

IV

« UNE PROVOCATION POLICIERE-TROTSKyste »

(Article non signé dans *Proleter*, janvier 1937).

Cet article, dont l'auteur n'est pas révélé (sans doute est-ce Rodoljub Colaković) est significatif de la montée du problème trotskyste au premier rang des préoccupations du P.C.Y. De l'été 1937 à 1938, existait un comité (*komitet*) d'action du parti communiste créé par les trotskystes. Selon les éditeurs des *Œuvres complètes* (t. 4, n. 77, p. 261), il aurait été créé à Zagreb encore que, selon nous, il puisse s'agir de Belgrade où, au même moment, les trotskystes étaient assez nombreux pour disputer aux étudiants du P.C.Y. la

direction du comité (*odbor*) d'action des associations corporatives d'étudiants (*ibidem*, n. 50, p. 236 et 5, n. 68, p. 219, on note l'analogie des deux appellations et le lieu de diffusion du tract évoqué, N.D.T.).

A la différence de nombreux textes qui sont pure calomnie et dénonciation, celui-ci montre bien et le type d'action (série de tracts diffusés contre la politique stalinienne en Espagne et en U.R.S.S., traduction de *La Révolution trahie*, bulletin *Derniers Événements*) des trotskystes et la nature profonde des clivages qui les séparaient du P.C.Y., clivages d'autant plus nets au moment où la ligne de Front populaire développée par le Comintern rencontrait alors des difficultés grandissantes. D'ailleurs, la vague de procès de l'année 1937 accroîtra encore ce malaise (voir à ce sujet les extraits du livre-bombe du vieux communiste liquidé en 1941 par les Partisans, Zivojin Pavlović, *Bilan du Thermidor soviétique, exemple et révélation sur l'activité et l'organisation de la terreur stalinienne*, Belgrade, 1940, en serbo-croate, parus dans *Vidici*, Belgrade, 1983, 1, pp. 7-12. Voir également Nadežda Jovanović, « Milan Gorkić », dans *Istorija 20. veka*, Belgrade, 1983, n° 1, pp. 25-27, qui se réfère également à ce texte de l'ancien responsable de la librairie du P.C.Y. à Paris, Horizons, et qui sera expulsé avec la « charrette » de 1939 mais lui, secrètement, (voir lettre de Tito à Prežihov, *loc. cit.*, N.D.T.).

« A la mi-décembre 1936 est apparu à Belgrade un tract illégal frappé d'une étoile rouge soviétique et signé " Comité d'action du parti communiste ". Ce tract s'adresse " au peuple travailleur des villes et des campagnes ". Le contenu du tract est tel que l'on voit au premier coup d'œil qu'il ne provient pas des communistes. Il est dit dans ce tract que la révolution espagnole est le début de la révolution mondiale (il y a ici une coquille révélatrice dans l'original, car on lit par erreur « sovjetska », soviétique, au lieu de « svjetska », mondiale, comme on le devrait et comme le montre la suite du texte où le mot revient, correctement orthographié, N.D.T.). Le texte est un bavardage vide de sens affirmant que la tâche actuelle immédiate des ouvriers et des paysans est de lutter pour la victoire de la révolution communiste. Le texte met en exergue les slogans de mobilisation immédiate suivants : « Toute la terre aux paysans, les usines aux ouvriers » et « Renversons la bourgeoisie pourrie ! »...

Documents

L'article de Pierre Broué sur le débat historique de 1987 caractérise le discours de Gorbatchev à l'occasion des fêtes du 70^e anniversaire de la Révolution d'Octobre comme un discours « datant » de 1926, loin certes des calomnies mortelles des procès de Moscou, mais à des années-lumière de la vérité historique.

Nous proposons à notre lecteur des documents inédits en français datant de cette époque. Le premier constitue la réponse jamais publiée de Trotsky à ses calomniateurs et à la campagne de l'appareil contre le « trotskysme » à propos de « Leçons d'Octobre » qui a été appelée « le débat littéraire ». Les trois suivants sont des remarques faites par écrit pour lui-même et ses proches, devant le début du conflit ouvert entre Staline, d'une part, les gens de l'Opposition de Leningrad, Zinoviev et Kamenev de l'autre. Le dernier est une lettre à Boukharine qui avait tenté de dissuader Trotsky de s'allier à Zinoviev et Kamenev et tenté de l'amener à un « bloc » avec Staline.

Ces documents que nous n'avons pas annotés faute de place parlent d'eux-mêmes : ils constituent à travers les décennies un démenti à Gorbatchev et à sa version stalinienne-molle de l'histoire de l'Union soviétique.

Institut Léon Trotsky

Nos divergences *
(30 novembre 1924)

I

L'OBJECTIF DE CETTE EXPLICATION

Dans la discussion qui se déroule aujourd'hui sur mon livre sur 1917 (dans laquelle le livre n'a servi que de prétexte, c'est clair d'après le déroulement de la discussion), un grand nombre de problèmes, de fait, théoriques et personnels, je veux ici donner quelques éclaircissements sur celles de ces questions qui, selon ce que je comprends, affectent avant tout les intérêts du parti.

1. — Est-il vrai que j'aie opéré une révision du léninisme sous le drapeau secret du « trotskysme » ?

2. — Est-il vrai que j'aie écrit la préface de mon livre 1917 d'un point de vue « trotskyste » particulier et même traité de façon erronée un certain nombre de questions avec l'objectif de minimiser le léninisme ?

3. — Est-il vrai que ma préface soit une « plate-forme » et qu'en général je considère que ma tâche soit d'organiser une « aile droite » dans le parti ?

Bien entendu, il ne s'agit pas seulement ici de ce que j'ai *voulu* dire, mais aussi de ce qui a été *compris*. On peut certainement aborder la question de la manière suivante : Trotsky n'est pas consciemment en train d'essayer de substituer le trotskysme au léninisme ; l'en accuser serait par trop déraisonnable. Mais Trotsky ne comprend pas le léninisme ou tout au moins certains de ses aspects importants. Ainsi, sans l'avoir voulu ni l'avoir essayé, Trotsky a dans la pratique déformé le léninisme et créé une plate-forme idéologique pour un groupement incompatible avec le léninisme.

D'un autre côté, on pourrait admettre ou imaginer que les conditions du passé, la situation difficile qui s'est développée depuis la mort de Lénine et, en outre, une circonstance personnelle ou autre ont créé une certaine prédisposition qui fait que des gens voient du « trotskysme » là où il n'y en a pas, ou

* Archives Trotsky, Houghton Library, T 2969, avec la permission de la Houghton Library.

bien où, au plus, il y a d'inévitables nuances à l'intérieur du cadre général du bolchevisme.

Quel objectif le parti peut-il ou devrait-il voir dans mon explication ?

Il me semble d'abord nécessaire de clarifier ce que je voulais dire, et, deuxièmement, dissiper les interprétations fausses qui se sont produites, ne serait-ce que sur les questions les plus importantes. Ainsi, les fausses divergences basées sur l'incompréhension ou une interprétation tendancieuse pourraient au moins être mises en relief et écartées. Ce serait à soi seul un gros avantage, car cela aiderait à montrer s'il existe une base réelle, sérieuse pour l'accusation centrale et cruciale selon laquelle, consciemment ou inconsciemment, j'ai essayé d'opposer au léninisme une ligne spéciale du trotskysme. S'il s'avérait, même après l'élimination des malentendus, des erreurs partielles, des interprétations tendancieuses, etc., qu'il existe néanmoins deux lignes différentes, il ne serait évidemment pas question de passer sous silence une circonstance aussi importante. Le parti est obligé, quels que soient les efforts et les mesures strictes que cela exige, d'assurer l'unité de sa méthode révolutionnaire, de sa ligne politique, de ses traditions — l'unité du léninisme. Dans ce cas, il serait faux de désavouer l'usage de la « répression », comme l'ont fait certains camarades (tout en m'accusant en même temps de poursuivre une ligne spéciale, non bolchevique).

Je ne crois pas un instant cependant qu'on en viendra là — en dépit du fait que la discussion est allée très loin et en dépit du fait qu'une certaine interprétation de mon livre et de mes idées est déjà en train d'être présentée au parti.

Ma tâche dans cette explication est d'essayer de montrer qu'il n'y a aucune base pour brandir le spectre du « trotskysme » comme danger dans le parti. Bien entendu, je ne peux pas reprendre la grande multiplicité des arguments, références, citations et allusions faites par les camarades qui ont écrit sur le « trotskysme » et contre « le trotskysme » dans la dernière période. Il serait sans objet de prendre la question de cette façon et impossible de le faire. Je pense qu'il sera plus utile au lecteur et pour en arriver au cœur de la question, si je commence par éclaircir ces conclusions, tracées dans ma préface, qu'on a déclaré être les manifestations les plus frappantes et les plus évidentes du « trotskysme » et qui, pour cette raison même ont servi de point de départ à toute la campagne actuelle. J'espère montrer, à travers les questions les plus discutées, que j'ai non seulement été guidé dans mon interprétation d'Octobre par la méthode du léninisme, mais que je suis resté en accord total avec les analyses et conclusions tout à fait précises et spécifiques de Lénine sur ces mêmes questions.

Mais je ne puis me borner seulement à de telles clarifications. Le fait est que l'accusation de « trotskysme », si elle reposait seulement sur mes déclarations, discours et articles des dernières années, ne se révélerait que bien peu convaincante. Pour donner à l'accusation poids et signification, on a introduit là tout mon passé politique, c'est-à-dire mon activité révolutionnaire avant l'époque où j'ai rejoint le parti bolchevique. J'estime nécessaire de donner des éclaircissements dans ce domaine également.

Tel est le contenu fondamental du présent article.

Si je pensais que mes explications pourraient verser de l'huile sur le feu, ou si les camarades responsables de l'impression devaient me le dire ouvertement et directement, je ne le publierais pas, aussi pesant soit-il de rester sous le coup de l'accusation de liquider le léninisme. Je me dirais que mon unique recours serait d'attendre jusqu'à ce qu'un flux plus calme de la vie du parti me donne l'occasion, même tardive, de réfuter l'accusation fautive. Mais il me semble qu'une explication franche — c'est-à-dire une réponse aux principales accusations lancées contre moi — maintenant ne doit vraisemblablement pas accroître l'atmosphère de tension dans le parti mais plutôt la détendre en ramenant la question à ses proportions réelles.

S'il est prouvé en fait qu'une ligne de trotskysme était menée contre la ligne du léninisme, cela signifierait que nous avons affaire à un commencement de lutte entre différentes tendances de classe. Dans ce cas, les explications ne serviraient à rien. Le parti prolétarien se protège en s'épurant. Mais si, en réalité, il n'y a pas de trotskysme, si le spectre du trotskysme est un reflet, d'un côté, du passé prérévolutionnaire et, de l'autre, de la montée de la méfiance après la mort de Lénine, si le spectre du trotskysme ne peut pas être conjuré sauf en sortant des archives la lettre de Trotsky à Tchkhéidzé, etc. — dans ce cas, une explication franche peut être utile. Elle peut éclaircir l'accumulation de vieux préjugés, disperser toutes les apparitions et purifier l'air dans le parti.

C'est précisément l'objet de la présente explication.

II

LE PASSÉ

J'ai déjà dit que ma préface au livre 1917 a été liée dans la discussion avec toute mon activité antérieure dans le mouvement révolutionnaire et dépeinte comme l'expression d'une tentative du « trotskysme » de se substituer au léninisme comme doctrine et méthode politique du parti.

Du fait que la question était posée de cette façon, il s'est avéré nécessaire de détourner largement l'attention du parti de l'actualité et de l'avenir, et de la tourner vers le passé. Des documents anciens, des citations d'anciennes polémiques, etc. ont été mis en circulation dans le parti. Parmi ces matériaux en particulier une lettre a été imprimée que j'avais écrite à Tchkhéidzé alors député social-démocrate (menchevik) à la Douma, le 1^{er} avril 1913, c'est-à-dire il y a environ douze ans. Cette lettre ne pouvait pas ne pas faire la pire des impressions possibles sur tous les membres du parti, mais particulièrement sur ceux qui n'ont jamais fait l'expérience des luttes fractionnelles d'avant-guerre dans les conditions des émigrés et pour qui, par conséquent, cette lettre a constitué une totale surprise.

Cette lettre a été écrite à une époque de lutte fractionnelle très aiguë. Il ne servirait à rien de donner au lecteur tous les détails de la façon dont cette

lettre a fini par être écrite. Il suffit de rappeler les principaux facteurs de causalité qui ont rendu possible que soit écrite une telle lettre. La principale cause était qu'à cette époque j'avais à l'égard du menchevisme une attitude qui différait fondamentalement de celle de Lénine. J'estimais nécessaire de lutter pour unifier les bolcheviks et les mencheviks dans un seul parti. Lénine estimait nécessaire d'approfondir la scission avec les mencheviks afin de nettoyer le parti de la principale source de l'influence bourgeoise sur le prolétariat. Beaucoup plus tard, j'ai écrit que mon erreur politique fondamentale avait été que je ne compris pas à temps le gouffre entre bolchevisme et menchevisme sur les questions de principe. Pour cette raison même, je ne compris pas la lutte organisationnelle politique de Lénine tant contre le menchevisme que contre la ligne conciliatrice que je soutenais.

Les profondes divergences qui m'ont séparé du bolchevisme pendant tout un nombre d'années et qui, dans nombre de cas, m'ont mis en opposition aiguë et hostile au bolchevisme, s'exprimaient très clairement dans mes rapports avec la fraction menchevique. Je commençais avec la perspective radicalement fautive que le cours de la révolution et la pression des masses prolétariennes forceraient en définitive les deux fractions à suivre la même voie. Je considérais donc qu'une scission était une perturbation non nécessaire des forces révolutionnaires. Mais, comme le rôle actif dans la scission était joué par les bolcheviks — puisque c'était seulement par une démarcation impitoyable, non seulement dans le domaine des idées mais dans celui de l'organisation, qu'il était possible, selon Lénine, de garantir le caractère révolutionnaire du parti prolétarien (et toute l'histoire ultérieure a pleinement confirmé la justesse de cette politique) — mon « conciliationnisme » m'a conduit à bien des tournants aigus dans la route vers des heurts hostiles avec le bolchevisme. La lutte de Lénine contre le menchevisme était inévitablement complétée par une lutte contre le « conciliationnisme », à qui on donnait souvent le nom de « trotskysme ».

Tous les camarades qui ont lu les œuvres de Lénine le savent. Il est donc ridicule de parler comme si quelqu'un essayait ici de « cacher quelque chose ». Je n'aurais jamais l'idée, aujourd'hui, si longtemps après, de discuter la justesse en principe et la colossale capacité de prévision historique de la critique par Lénine du « conciliationnisme » russe qui, dans ses traits essentiels, était tout proche du courant international du centrisme. Je considère cela, depuis pas mal de temps, comme si évident et si indiscutable pour tout membre du parti bolchevique que l'idée même d'une discussion sur cette question serait tout simplement absurde — après tout ce que le parti a fait, écrit, absorbé, vérifié et confirmé dans ce domaine.

Dans ma lutte contre un « alignement général » et contre la scission dans le mouvement social-démocrate ; ainsi que je l'ai dit, j'ai eu plusieurs conflits avec les méthodes idéologiques, et organisationnelles au moyen desquelles Lénine préparait, construisait, entraînait notre parti d'aujourd'hui. Le mot même de « léninisme » n'existait pas alors dans la fraction bolchevique. Lénine ne l'aurait pas permis. Ce n'est qu'après sa maladie et particulièrement après sa mort que le parti a adopté dans son vocabulaire courant le mot de « léninisme » — absorbant d'un seul coup, si l'on peut dire, l'énorme tra-

vail créateur que fut la vie de Lénine. Ce mot ne s'oppose évidemment pas au marxisme, mais comprend toutes les nouveautés dont l'école mondiale du marxisme a été enrichie théoriquement et pratiquement sous la direction de Lénine. Si l'on regarde la période prérévolutionnaire, on découvre que le mot de « léninisme » n'était utilisé que par les adversaires du bolchevisme pour caractériser précisément ce qu'ils considéraient comme le plus négatif et le plus destructeur dans la politique bolchevique. Pour un « conciliateur » comme je l'étais, le trait le plus négatif du bolchevisme était son fractionnisme, son inclination aux scissions, à tracer des lignes d'organisation, etc. C'est précisément en ce sens, à l'époque où la polémique s'échauffait, que j'ai utilisé le terme de « léninisme » dans ces journées.

Il est possible maintenant de faire une grosse impression sur un membre du parti inexpérimenté ou pas informé, en demandant : « Savez-vous ce que Trotsky dit du léninisme ? » et ensuite en lisant quelque sortie fractionniste contre le léninisme de vieux articles ou de vieilles lettres de moi. Mais ce n'est guère la bonne façon d'aborder la question. Elle repose sur le manque d'information. Aujourd'hui de telles citations ne sonnent pas de façon moins barbare à mes oreilles qu'à celles de tout autre membre du parti. Elles ne peuvent être comprises qu'à partir d'une connaissance de l'histoire, c'est-à-dire d'une histoire de la lutte entre le bolchevisme et le conciliationnisme, une lutte dans laquelle le droit historique et la victoire ont été intégralement du côté du bolchevisme. Plus encore, toute l'histoire de l'activité de Lénine montre qu'on ne peut le comprendre — non seulement comme personnage politique, mais comme personnalité, comme homme — qu'en comprenant sa conception de l'histoire, ses objectifs, ses techniques et méthodes de combat. Lénine ne peut être apprécié en-dehors du cadre du léninisme. Lénine ne peut être évalué en termes qui coupent la poire en deux. Son caractère politique exclut toute tiédeur. Par sa méthode de travail, il forçait tout un chacun ou bien à marcher au même pas que lui ou à le combattre. Il est donc tout à fait clair qu'aux yeux du conciliationnisme qui signifie *la tiédeur dans les questions fondamentales de la révolution*, la physionomie même de Lénine était étrange et à bien des égards même incompréhensible. En combattant pour ce que je croyais alors juste — l'unité de toutes les fractions social-démocrates au nom d'une « unité » imaginaire du mouvement ouvrier — je me trouvais sur une route qui me mettait une fois de plus en conflit avec Lénine en tant que personnage politique.

Tant qu'un révolutionnaire n'est pas arrivé à l'attitude juste à l'égard de la tâche fondamentale de construire un parti et à l'égard des méthodes de fonctionnement d'un parti, il ne saurait être question pour lui de participer de façon juste, stable, conséquente au mouvement ouvrier. Sans les relations mutuelles adéquates entre doctrine, mots d'ordre, tactique et le travail d'organisation, il ne peut y avoir de politique marxiste révolutionnaire - bolchevique. C'est très précisément cette idée que Lénine a exprimé de façon très rudement politique quand il a déclaré que mes idées révolutionnaires ou mes propositions n'étaient que des « phrases » puisque mon conciliationnisme m'avait amené en conflit avec le bolchevisme qui était en train de créer le noyau initial du mouvement prolétarien. Lénine avait-il raison ? Tout à fait.

Sans le parti bolchevique, la révolution d'Octobre n'aurait pu être menée ni menée à bien ni consolidée. Ainsi, l'unique travail vraiment révolutionnaire était ce travail qui aidait le parti à prendre forme et à grandir. En relation avec cette route principale, tous les autres travaux révolutionnaires restaient à côté, manquant de garantie interne de succès et, dans nombre de cas, ils étaient directement nuisibles au principal travail révolutionnaire de ce temps. En ce sens, Lénine avait raison quand il disait que la position conciliatrice, en donnant protection et couverture au menchevisme, transformait souvent les mots d'ordre révolutionnaires, les perspectives, etc. en de simples phrases. L'appréciation léniniste fondamentale du centrisme est tout à fait indiscutable. Il serait monstrueux d'engager une discussion sur cette question à l'intérieur du parti bolchevique. Pour ma part au moins, je ne vois aucune base pour une discussion de cette sorte.

Mon retournement sur cette question commença avec l'éclatement de la guerre impérialiste. Selon le cours général de mes idées, souvent présenté après 1907, une guerre en Europe aurait dû créer une situation révolutionnaire. Mais contrairement à cette attente, la situation révolutionnaire finit en trahison totale par la social-démocratie.

Peu à peu je révisai mes idées sur les rapports entre le parti et la classe et entre l'action révolutionnaire et l'organisation prolétarienne. Sous l'impact de la trahison social-patriotique du menchevisme international, j'en vins pas à pas à la conclusion qu'il était nécessaire non seulement de mener une lutte d'idées contre le menchevisme (ce que j'ai reconnu très tôt — mais certainement avec un certain manque de consistance) mais aussi pour une rupture organisationnelle totale avec lui. Cette révision ne s'est pas accomplie d'un coup. Dans mes articles et discours de la guerre on peut trouver inconsistance et pas en arrière. Lénine avait tout à fait raison de s'opposer à toute manifestation de centrisme de ma part, les soulignant et les exagérant même délibérément. Mais si on prend la période de guerre dans son ensemble, il est tout à fait clair que la terrible humiliation du socialisme au début de la guerre constitua pour moi le tournant du centrisme au bolchevisme — dans toutes les questions sans exception. Et, tout en élaborant une conception de plus en plus juste, c'est-à-dire bolchevique, des rapports entre classe et parti, entre théorie et politique, entre politique et organisation, mon point de vue révolutionnaire général à l'égard de la société bourgeoise prit naturellement un contenu plus vital et plus réaliste.

Du moment où je vis clairement qu'une lutte à mort contre le défensisme était absolument nécessaire, la position de Lénine me pénétra de toute sa force. Ce qui m'avait semblé « scissionisme », « dislocation », etc. m'apparut maintenant comme une lutte salutaire et incomparablement clairvoyante pour l'indépendance révolutionnaire du parti prolétarien. Non seulement les méthodes politiques et les techniques d'organisation de Lénine, mais aussi toute sa personnalité politique et humaine m'apparurent sous une lumière nouvelle, celle du bolchevisme, c'est-à-dire une lumière réellement léniniste. On ne peut comprendre et reconnaître Lénine que quand on est soi-même devenu un bolchevik. Après cela, la question du « trotskysme » en tant que tendance particulière ne m'est jamais revenue à l'idée. Il n'est jamais entré

dans mon esprit de poser telle ou telle question sous l'angle particulier du « trotskysme ».

Il est faux, et même monstrueusement faux, de prétendre que j'ai rejoint le parti avec l'idée de substituer le trotskysme au léninisme. J'ai rejoint le parti bolchevique comme un bolchevik. Quand Lénine, dans une discussion sur l'unification des Interrayonnaires avec les bolcheviks souleva la question de savoir ceux de mes camarades d'idées qui devaient entrer aussi au comité central, je répondis que, pour moi, cette question n'existait pas politiquement, car je ne voyais aucune divergence qui me séparait du bolchevisme.

Bien entendu, on peut me reprocher de n'être pas arrivé plus tôt à une juste compréhension du menchevisme. C'est me reprocher de ne pas être devenu un bolchevik en 1903. Mais personne ne choisit arbitrairement une voie de développement. Je suis venu au bolchevisme par un chemin long et compliqué. Sur cette route, je n'avais pas d'autres intérêts que ceux de la révolution et du prolétariat. J'ai combattu Lénine quand j'ai pensé qu'il avait tort de diviser la classe ouvrière. Quand j'ai compris mon erreur après des années d'expérience, je suis passé au léninisme. Bien entendu, je prends la responsabilité politique de l'itinéraire détourné de mon développement.

Cependant mon passé tout entier était profondément et totalement connu du comité central de notre parti et de ses membres les plus anciens quand, en mai 1917, je revins d'Amérique et me mis à la disposition du parti bolchevique. Dans mon passé, j'ai commis des erreurs politiques, mais rien qui place la moindre tâche sur mon honneur révolutionnaire. Si je suis venu au léninisme plus tard que beaucoup d'autres camarades, j'y suis néanmoins venu assez tôt pour être l'un des plus proches collaborateurs de Lénine dans les journées de juillet, la révolution d'Octobre, la guerre civile et les autres tâches des années soviétiques. Quand j'ai un jour exprimé l'opinion (on me l'a âprement reproché) que je considérais la voie par laquelle j'étais venu au bolchevisme comme pas pire que d'autres, je faisais référence à des itinéraires individuels et pas à la route prolétarienne collective du parti. Je voulais seulement dire par là que dans la mesure où l'on peut émettre un jugement sur soi-même, ma route m'a conduit au bolchevisme solidement et pour de bon.

Ce n'est que pour clarifier ma position que je prends la liberté de citer un exemple historique. Franz Mehring, le marxiste allemand bien connu, vint à Marx et Engels tard dans sa vie et seulement après une longue lutte. Mieux, Mehring alla d'abord vers la social-démocratie, puis s'en détourna et ce n'est que plus tard qu'il la rejoignit une fois pour toutes. On peut certainement trouver dans certaines vieilles archives des affirmations très dures de Mehring sur Marx et Engels et des commentaires accablants d'Engels sur Mehring. Dans la lutte à l'intérieur du parti, on rappelait souvent à Mehring son passé. Néanmoins, Mehring est venu fermement aux marxisme et l'est resté solidement jusqu'au bout. Il est mort l'un des fondateurs du parti communiste allemand.

Le camarade Kamenev a réuni avec beaucoup de soin toutes les citations de Lénine exposant mes erreurs. Kamenev transforme les coups polémiques portés par Lénine pendant nombre d'années en caractérisation définitive de ma politique. Mais le lecteur ne peut qu'avoir l'impression que cette caractéri-

sation est incomplète. Ainsi ne trouvera-t-il ici aucune réponse à la question de savoir si mon activité révolutionnaire (avant 1914 ou avant 1917) n'a consisté qu'en erreurs ou si c'étaient des traits qui me liaient au bolchevisme, me dirigeaient vers lui et m'ont conduit à lui. Sans une réponse à cette question, le caractère de mon rôle ultérieur dans le travail du parti demeure inexplicable. En outre, la caractérisation de Kamenev soulève inévitablement des questions d'un autre ordre, certaines questions purement de fait. *Kamenev n'a-t-il réellement réuni que les seules choses dites ou écrites par Lénine sur ce sujet ? N'y a-t-il pas d'autres commentaires de Lénine, basés sur l'expérience des années révolutionnaires ? Est-il loyal et honnête, maintenant, à la fin de 1924, de ne dire au parti que les commentaires des années pré-révolutionnaires et de ne rien dire de ceux qui découlaient de notre travail et de notre lutte en commun ?* Ce sont là les questions qui doivent se poser inévitablement inévitablement à tout lecteur honnête. Les vieilles citations ne suffiront pas. Elles encourageront seulement les gens à conclure qu'il y a là prévention et esprit tendancieux.

III

LE RÔLE DU PARTI

Pour présenter comme « trotskyste » telle ou telle de mes idées ou tel ou tel de mes articles actuels et le relier, dans ce but, aux erreurs de mon passé, il faut sauter par-dessus un gros morceau et avant tout l'année 1917. Mais, pour ce faire, il faut démontrer *a posteriori* que je n'ai rien compris aux événements de 1917, que mon approbation inconditionnelle des thèses d'avril de Lénine était le résultat d'un malentendu, que je n'ai pas vraiment compris le rôle du parti dans le processus révolutionnaire, que j'ai ignoré toute l'histoire du parti et ainsi de suite. On ne peut le démontrer autrement que sur la base des événements de 1917, parce que la part que j'y ai prise n'a jamais donné à personne, ni alors, ni maintenant, le moindre prétexte pour m'accuser de suivre quelque ligne séparée, particulière. C'est pourquoi l'accusation de trotskysme est enclenchée non sur ces événements et le rôle que j'y ai joué mais sur l'article où j'ai résumé les leçons de ces événements. C'est pourquoi toute l'accusation de « trotskysme » contre moi dépend dans une large mesure, on peut dire, de savoir s'il est vrai ou non que j'aie déformé le léninisme en discutant des événements de 1917 et si j'ai opposé au léninisme un courant distinct, particulier, incompatible. L'accusation de « trotskysme » contre mes « Leçons d'Octobre » est devenu ainsi le nœud qui lie ensemble toute la structure du danger « trotskyste » dans le parti. Mieux — et c'est le cœur de la question — le nœud qui tient ensemble cette structure artificielle consiste une une pelote de mensonges. Il suffit de l'aborder sérieusement pour le faire s'écrouler en poussière au premier contact. Seule une extraordinaire mauvaise foi jointe à une mesure plus importante encore de préjugés

pourrait conduire quelqu'un à interpréter mes « Leçons d'Octobre » comme une déviation du léninisme plutôt qu'une application consciencieuse et attentive du léninisme. C'est ce que je vais démontrer maintenant en abordant les principales questions en discussion.

Il est particulièrement surprenant (parce que c'est un mensonge outrageant) d'entendre l'affirmation selon laquelle, dans mon compte rendu de l'insurrection d'Octobre, j'aurais ignoré le parti. Car l'idée centrale de la préface et l'objectif pour lequel il a été écrit naissent de la reconnaissance du rôle décisif du parti dans la révolution prolétarienne. « L'instrument fondamental de la révolution prolétarienne, c'est le parti ». J'illustre cette idée sur la base des défaites du mouvement révolutionnaire d'après-guerre dans un certain nombre de pays. Notre erreur, ai-je dit et je le répète, dans la mesure où nous avons attendu prématurément la victoire du prolétariat européen comme résultat direct de la guerre, était précisément que nous n'avions pas suffisamment apprécié l'importance du parti pour la révolution prolétarienne. Les ouvriers allemands n'ont pas pu vaincre en 1918 ou 1919 parce qu'ils n'avaient pas l'outil nécessaire pour vaincre — un parti bolchevique. J'ai doublement souligné dans ma préface le fait que la bourgeoisie, quand elle prend le pouvoir, bénéficie en tant que telle de toute une série d'avantages, tandis que le prolétariat ne peut suppléer au manque de ces avantages qu'en ayant un parti révolutionnaire.

S'il y a une idée que j'ai de façon générale répétée, soulignée et répandue avec une insistance décuplée, depuis la défaite de la révolution allemande, c'est précisément l'idée que même les conditions révolutionnaires les plus favorables peuvent ne pas aboutir à la victoire du prolétariat s'il n'est pas dirigé par un authentique parti révolutionnaire capable d'assurer la victoire. C'était le thème de mon principal rapport à Tiflis, « Sur la route de la révolution européenne » (11 avril 1924) et deux autres rapports, « Perspectives et tâches en Orient » (21 avril 1924), « Le 1^{er} mai en Orient et en Occident » (29 avril 1924) — la préface de mon livre *Les Cinq premières années de l'Internationale communiste*, intitulée « A un nouveau tournant » (20 mai 1924), « Quelle étape traversons-nous ? » (21 juin 1924) et ainsi de suite. Dans le discours de Tiflis mentionné ci-dessus, analysant les causes de la défaite de la révolution allemande, je disais :

« Pourquoi donc n'y a-t-il pas eu jusqu'à présent de victoire ? Je pense qu'il ne peut y avoir qu'une seule réponse : parce que l'Allemagne n'avait pas de parti bolchevique, ni un dirigeant comme nous l'avions en Octobre [...]. Que manquait-il ? Un parti avec la trempe que possède le nôtre [...]. C'est là, camarades, la question centrale et nous devons apprendre à comprendre et apprécier de façon plus claire et plus profonde le caractère, la nature et la signification de notre propre parti qui a assuré la victoire au prolétariat en Octobre et toute une série de victoires depuis Octobre. »

Je le répète, telle a été l'idée centrale, directrice de tous mes rapports et articles traitant des problèmes de la révolution prolétarienne, particulièrement depuis la défaite de l'année dernière en Allemagne. Je pourrais citer des dizaines de citations pour le prouver. Est-il raisonnable de supposer que cette idée centrale, cette conclusion essentielle de toute l'expérience historique, particulièrement de notre propre expérience au cours de la dernière décennie,

a été tout d'un coup oubliée par moi ou rejetée ou déformée quand j'ai travaillé sur « Leçons d'Octobre » ? Non, c'est impossible et cela ne s'est pas produit. Je demande seulement au lecteur intéressé, de lire et de relire plutôt la préface de ce point de vue, plume à la main, et de faire particulièrement attention aux pages et au chapitre « Encore sur les soviets et le parti dans une révolution prolétarienne ». Je veux me borner ici à un seul exemple.

Dans le chapitre de conclusion de la préface, je rejette l'idée qui a surgi dans notre presse l'année dernière qu'en Angleterre la révolution pourrait passer « non par le canal du parti, mais par celui des syndicats ». Je dis là-dessus dans la préface :

« La révolution prolétarienne ne peut triompher sans le parti, à l'encontre du parti ou par un succédané du parti. C'est là le principal enseignement des dix dernières années. Les syndicats anglais peuvent, il est vrai, devenir un levier puissant de la révolution prolétarienne ; ils peuvent par exemple, dans certaines conditions et pour une certaine période remplacer même les soviets ouvriers. Mais ils ne le pourront sans le soutien du parti communiste ni à plus forte raison contre lui : ils ne pourront jouer ce rôle que si l'influence communiste devient prépondérante dans leur sein. *Cette leçon sur le rôle et l'importance du parti dans la révolution prolétarienne, nous l'avons payée trop cher pour ne pas la retenir intégralement.* »

Et maintenant je suis accusé de rien moins que d'y renoncer, d'en minimiser l'importance.

Il suffit, après tout ce qui a été dit ici, de faire cette unique citation pour montrer qu'on m'attribue sous le nom de « trotskysme » une tendance qui est exactement le contraire non seulement de l'esprit et de la lettre de ma préface mais aussi de toute ma conception de la révolution prolétarienne. De ce point de vue, les références au fait que j'aurais soi-disant oublié ou délibérément omis de mentionner le rôle du comité de Petrograd dans la révolution apparaissent comme des arguties tout à fait déplacées. Ma préface n'est pas un récit traitant du rôle des institutions et organisations particulières du parti. Ce n'est pas un exposé général des événements. C'est une tentative pour éclairer le rôle général du parti dans le cours de la révolution prolétarienne. Je ne raconte pas les faits ; je suppose plutôt qu'ils sont dans l'ensemble bien connus. Je pars de la proposition fondamentale du rôle dirigeant du parti — bien entendu sous la forme de ses unités organisationnelles vivantes et fonctionnant. Je n'ai ignoré ni passé sous silence quoi que ce soit si, dans ma présentation, je suppose que c'est compris. Aucun sophisme et aucune exagération ne peut contredire le fait que la principale accusation lancée contre moi — de minimiser le rôle du parti — est un total mensonge et se trouve en contradiction criante avec tout ce que j'ai réellement dit et démontré dans ma préface.

Sont également inexactes toutes les assertions selon lesquelles, dans mon appréciation du parti, j'aurais détourné l'attention des masses du parti vers « les gens d'en-haut », les chefs. Sur ce thème, certains ont même proféré des absurdités comme une théorie des « héros » et de la « foule ». Néanmoins, le point crucial est qu'après avoir précisé l'importance générale du parti dans le processus de la révolution prolétarienne — et de façon si catégorique qu'on ne peut rien y ajouter — *j'ai posé la question particulière, partielle mais exceptionnellement importante du rôle de la direction centrale dans une*

période de révolution. C'est là qu'intervient la question des prétendus « chefs ».

En caractérisant la nature du travail de Lénine en Octobre, j'ai, à deux reprises souligné que la force de son opposition à tout signe d'hésitation résidait dans le fait qu'il pouvait toujours compter au moment décisif sur « la base du parti ». Si j'avais réduit tout le problème de la révolution ou même celui de la direction du parti à la question des « chefs », j'aurais contredit les bases même du marxisme. Mais lorsque, sur la base d'une définition marxiste du rôle du parti dans la révolution prolétarienne, j'ai soulevé la question du rapport entre le centre dirigeant du parti, le parti dans son ensemble et la masse des ouvriers comme une question spéciale mais exceptionnellement importante pour la révolution, c'était une façon parfaitement valable de poser la question et, après la défaite de la révolution en Allemagne l'année dernière, une question plus qu'obligatoire. Mais nous discuterons cela plus loin.

On me dit qu'on a besoin du parti non seulement pour prendre le pouvoir mais pour le garder, pour construire le socialisme, pour manœuvrer dans les affaires internationales. Est-ce que réellement je l'ignore ? Mais le fait est que les partis européens sont encore confrontés à la tâche de prendre le pouvoir, dans toute son ampleur. C'est pourquoi ils doivent se concentrer sur elle et lui subordonner tous leurs efforts. Après la prise du pouvoir apparaîtront de nouvelles difficultés. On peut même ici dire d'avance, avec confiance, que la transition d'une insurrection armée victorieuse au travail « organique », avec son rythme nécessairement graduel, produira inévitablement de nouvelles crises dans tous les partis ou presque et fera apparaître une aile *de gauche* mécontente. Dans différents pays, cela se produira de manière différente. Mais c'est là un danger et une difficulté d'un stade ultérieur. Le communiste peut en venir à bout ; ce dont il a d'abord besoin, c'est de prendre le pouvoir. De même nature, c'est-à-dire partielle et exagérant péniblement la question, est l'accusation selon laquelle mon compte rendu d'Octobre ignore le *passé* du parti, c'est-à-dire son histoire avant la guerre et la révolution. Mais, comme on l'a déjà dit, toute la ligne de mon argumentation mène à la conclusion que le prolétariat ne peut mettre à profit même les situations révolutionnaires les plus favorables si, *dans une période préparatoire précédente, l'avant-garde du prolétariat n'a pas pris forme dans un authentique parti révolutionnaire, c'est-à-dire bolchevique.* C'est là la leçon centrale d'Octobre. Toutes les autres lui sont subordonnées.

Le parti ne peut pas être improvisé pour les besoins du moment ou réuni pour l'insurrection armée ; cela a été démontré de façon que trop irréfutable par l'expérience du prolétariat européen depuis la guerre. Sans rien dire de plus, l'importance de toute l'histoire de notre parti avant Octobre était totalement et complètement clarifiée, même si je n'avais pas consacré directement un seul mot à l'histoire d'avant Octobre. Mais en fait j'ai mentionné de façon spécifique et exacte les conditions du développement du parti qui l'ont préparé pour son rôle en Octobre et après Octobre. Voilà ce que j'ai dit sur ce point dans ma préface :

« L'histoire a assuré à notre parti des avantages révolutionnaires incomparables. Traditions de la lutte héroïque contre le tsarisme, habitudes, procédés révolutionnaires

liés aux conditions de l'action clandestine, élaboration théorique de l'expérience révolutionnaire de toute l'humanité, lutte contre le menchevisme, contre le courant des *narodniki*, contre le conciliationnisme, expérience de la révolution de 1905, élaboration théorique de cette expérience pendant les années de la contre-révolution, examen des problèmes du mouvement ouvrier international du point de vue des leçons de 1905 : voilà, dans l'ensemble, ce qui a donné à notre parti une trempe exceptionnelle, une clairvoyance supérieure, une envergure révolutionnaire sans exemple. »

Où se trouve, ici, « l'ignorance » du parti, ou de son histoire d'avant Octobre ? Où ? Ce n'est pas seulement toute l'orientation de la pensée de la préface qui vise à clarifier l'importance décisive de la préparation et de la trempe du parti pour la révolution prolétarienne. Il y a une caractérisation tout à fait précise, concrète et — en dépit de sa brièveté — virtuellement définitive des conditions de développement du parti qui ont fait de lui ce qu'il est. Bien entendu, je ne relate pas toute l'histoire du parti dans les pages de ma préface, parce que le thème du livre est l'histoire non du parti, mais d'Octobre, c'est-à-dire d'une période particulière de son histoire. Mais je ne sais pas quelles objections on pourrait faire à cette caractérisation des conditions de développement du parti qui lui ont assuré « des avantages révolutionnaires incomparables ».

Mais ce n'est pas tout encore. L'accusation selon laquelle j'aurais « passé sous silence » la lutte du bolchevisme contre la tendance pour laquelle j'avais pris position à l'époque peut être tout à fait suffisamment réfutée dans l'exemple en question, par l'argument qu'une fois de plus il ne s'agit pas de l'histoire qui précède, la lutte contre le conciliationnisme avant la révolution, mais d'Octobre qui est discuté. Il n'y a pas lieu d'en dire plus. Car, parmi les conditions que j'ai énumérées qui donnaient au parti sa trempe exceptionnelle, sa clairvoyance supérieure et une envergure révolutionnaire sans exemple, j'ai mentionné non seulement sa lutte contre le menchevisme et le *narodnikisme*, mais sa lutte contre le conciliationnisme aussi.

Nulle part, je n'ai effleuré l'idée que le bolchevisme, tel qu'il émergea de l'histoire pré-révolutionnaire, avait besoin d'un quelconque changement de nature par l'intermédiaire du « trotskysme ». Au contraire, je dis franchement qu'un élément essentiel dans la formation du bolchevisme fut la lutte contre ces tendances qu'on connaissait sous le nom de « trotskysme ». En d'autres termes, je dis exactement le contraire de ce qu'on m'attribue. Sans aucune minimisation de ma part du rôle du parti, sans aucune ignorance de ma part de la signification et de l'importance de cette période préparatoire sans parallèle d'avant Octobre, toute la structure de la renaissance du danger trotskyste perd son support essentiel. Et cette minimisation et cette ignorance il n'y en a même pas l'ombre dans mon travail. Mon idée centrale, autour de laquelle tout le reste tourne comme une roue autour de son axe, a été indiquée là et je vais la répéter une fois de plus :

« Nous devons apprendre à comprendre et à apprécier de façon plus claire et plus profonde le caractère, la nature et la signification de notre propre parti qui a assuré la victoire du prolétariat en Octobre et toute une série de victoires depuis Octobre. »

C'est là l'idée centrale du léninisme. Je ne cherche ni à la remplacer ni à la diluer. Je plaide pour elle et je la défend.

IV

LA « DICTATURE DÉMOCRATIQUE DU PROLÉTARIAT ET DE LA PAYSANNERIE »

Nous avons vu ce qu'il en est de la conception « trotskyste » du rôle du parti. Mais sa prétendue critique du léninisme est réduite aussi par d'autres voies et certaines bien ambiguës. D'abord, quand je caractérise la position en Octobre du camarade Kamenev et des autres adversaires de l'insurrection, on dit que j'utilise le prétexte de critiquer les adversaires de Lénine pour combattre Lénine lui-même. La seconde ligne de mes critiques de Lénine consiste en ce qu'on qualifie de compte rendu brutal des « erreurs » de Lénine en Octobre et mes prétendues corrections. Il faut examiner sérieusement ces deux questions, la première et la seconde.

Quelle est l'essence des divergences entre le camarade Kamenev et Lénine en Octobre ? Le fait que le camarade Kamenev réclamait l'achèvement de la révolution bourgeoise sous le mot d'ordre de « dictature démocratique du prolétariat et des paysans », tandis que Lénine, partant de ce que la révolution bourgeoise s'était déjà déroulée, préparait et appelait à la dictature socialiste du prolétariat entraînant avec lui les paysans pauvres. Telles étaient pour l'essentiel les deux positions en Octobre. Lénine s'opposa nettement à la position de Kamenev et repoussa la « dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie » comme une formule dépassée. « On doit tenir compte, écrivait-il, de la vie, des faits précis de la réalité, et non se cramponner à la théorie d'hier [...]. La formule du camarade Kamenev, cette formule de " vieux-bolchevik ", " La révolution démocratique bourgeoise n'est pas terminée " tient-elle compte de cette réalité ? Non, cette formule a vieilli. Elle n'est plus bonne à rien. Elle est morte. C'est en vain qu'on tentera de la ressusciter. » (« Lettres sur la tactique », *Œuvres*, vol. 24, pp. 35 et 41.)

Cela veut-il dire que Lénine « renonçait » simplement à cette formule ? Non, pas du tout. Je n'ai pas le moins du monde essayé de lui attribuer un tel abandon. Au contraire, je dis clairement que Lénine — en opposition à toute la tradition occidentaliste superficielle de la social-démocratie russe, à partir du Groupe pour l'Emancipation du Travail — exprima la particularité de l'histoire russe et de la révolution dans la formule « dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie ». Mais pour lui, cette formule, comme toutes les autres formules politiques et tactiques, était une formule tout à fait dynamique, tournée vers l'action et par conséquent concrète. Elle n'était pas un dogme, mais un guide pour l'action.

Dans ma préface, je demande si « la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie » exista dans les circonstances de la révolution de 1917 et je réponds, en m'appuyant solidement sur Lénine qu'elle ne le fit que sous la forme des soviets d'ouvriers et de soldats qui n'avaient que la moitié du pouvoir et ne voulaient pas le prendre tout entier. Lénine reconnut sa propre formule dans cette réalité hautement modifiée et réfractée. Il discerna le

fait que cette vieille formule ne pouvait aller plus loin que les réalisations à mi-chemin dans la situation historique existante. Tandis que les adversaires de la prise du pouvoir pensaient que nous devions « terminer » la révolution démocratique, Lénine répondit que tout ce qu'on pouvait faire sur les lignes de « Février » l'avait été et était devenu une réalité : la vieille formule était révolue. Il fallait extraire de la réalité une nouvelle formule pour l'action.

Lénine accusa ses adversaires de ne pas reconnaître la « dictature démocratique » sous la forme qu'elle avait revêtue dans les conditions d'Octobre. Dès le début d'avril, il expliquait inlassablement :

« Quiconque, *aujourd'hui*, ne parle que de la " dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie " retarde sur la vie, *est passé* de ce fait pratiquement à la petite bourgeoisie contre la lutte de classe prolétarienne et mérite d'être relégué aux archives des curiosités préévolutionnaires " bolcheviques " (aux archives des " vieux bolcheviks ", pourrait-on dire). »

Lénine répétait avec insistance que ses adversaires, qui lui opposaient une formule dépassée aux besoins de la révolution étaient en train de « capituler honteusement devant le révolutionnarisme *petit-bourgeois* ». C'est la façon léniniste de poser la question. C'est précisément ainsi que je l'ai présentée également. Pourquoi le fait que je sois solidaire sur cette question capitale de Lénine et non du camarade Kamenev se révèle-t-il une révision du léninisme ? Comment se fait-il que le concept de léninisme, en rapport avec Octobre, englobe Kamenev, qui s'opposa à Lénine sur des questions de principe, mais m'exclut moi, bien que j'aie été du côté de Lénine ? Le terme de *léninisme* n'est-il pas devenu trop flexible et accommodant dans ce cas ?

Pour construire une apparence de pont vers une distinction aussi totalement surprenante et peu vraisemblable entre léninisme et anti-léninisme en relation à Octobre, il faut donner l'apparence que j'ai considéré que l'erreur de Kamenev et autres résidait dans leur adhésion consistante au bolchevisme, comme si je disais : « Voyez comment ces camarades ont réellement suivi jusqu'au bout la formule de Lénine et sont devenus prisonniers du révolutionnarisme *petit-bourgeois*. » Mais je n'ai jamais suggéré que les erreurs des adversaires de Lénine en Octobre résidaient dans leur application « consistante » de la formule de Lénine. Non. Leur erreur était d'aborder la formule léniniste de façon non-léniniste ; ils ne reconnaissaient pas la façon particulière et unique dont cette formule était entrée dans la réalité ; ils ne comprenaient pas le caractère transitoire de la formule de 1905, son application à une étape particulière ; ils utilisaient les mots de Lénine pour opposer une formule apprise par cœur à l'étude de la réalité ; en d'autres termes, *ils ne comprenaient pas de façon léniniste la formule de Lénine*. Lénine l'a dit lui-même et a donné une analyse définitive de leur erreur.

Pour le même objectif, c'est-à-dire pour transformer ma critique de Kamenev et autres (ou, plus exactement, celle de Lénine) en prétendue critique du léninisme, il a fallu citer mon article de 1909 — pas ma préface de 1924, mais mon article de 1909 — où il est dit qu'il y avait danger que la formule « dictature démocratique du prolétariat » révèle ses traits antirévolutionnaires à une certaine étape de la révolution. Oui, j'ai écrit cela en 1909

dans la revue de Rosa Luxemburg. Cet article a été intégré dans mon livre *1905* qui a été réédité plus d'une fois depuis 1917 tant en russe qu'en d'autres langues, sans protestations ou objections de personne, parce que tout le monde comprenait que cet article devait être compris dans le contexte de l'époque où il avait été écrit. En tout cas, on ne peut pas sortir une phrase d'un article de polémique de 1909 et la plaquer sur ma préface de 1924.

En ce qui concerne cette citation de 1909, on peut dire avec une totale justification que, quand je l'ai écrite, je n'ai pas tenu compte du fait que la formule que je discutais n'avait pas pour Lénine une valeur en soi, mais qu'elle était une formule préparatoire s'appliquant à une étape particulière. Une telle accusation serait juste, et je l'accepterais. Mais après tout ce sont précisément le camarade Kamenev et les autres qui ont essayé — contre Lénine — de transformer cette formule dynamique en un dogme et de l'opposer aux exigences de la révolution en train de se développer. Et c'est précisément Lénine qui leur expliqua que leur position tirait en arrière le nécessaire développement de la révolution. Je n'ai fait que répéter cette idée et cette critique sous une forme adoucie et résumée. Comment peut-on déduire une quelconque tendance à la révision du léninisme ?

Devant la tentative persistante à ramener un « trotskysme » depuis longtemps éliminé de l'histoire, on peut seulement dire ceci : dans sa préface, Trotsky se déclare solidaire de la position de Lénine sur la question de la transition de la révolution démocratique à la révolution socialiste. Ce faisant cependant, Trotsky ne dit pas qu'il rejette son ancienne formule de la révolution permanente. On doit en conclure que, sur la base de l'expérience de la révolution de 1917, Trotsky interprète sa vieille formule dans un sens léniniste. C'est l'unique conclusion qu'on puisse tirer à cet égard — et même il est impossible de le faire sur la base de la préface où la question de la révolution permanente n'est même pas posée, puisqu'elle a été résolue par l'histoire, mais seulement en comparant la préface avec mes vieux articles reflétant différentes étapes politiques de développement. Une telle conclusion serait dans un certain mesure correcte. Ce qui était fondamental pour moi dans la formule de la prétendue révolution permanente, c'était la conviction que la révolution en Russie, commençant comme révolution bourgeoise, serait inévitablement achevée par une dictature socialiste. Si, comme indiqué plus haut, des tendances centristes en ce qui concernait la tactique, me séparaient du bolchevisme et me mettaient en opposition à lui, mes convictions politiques fondamentales — que la révolution russe transférerait le pouvoir au prolétariat — me mettaient en opposition au menchevisme et, à travers toutes les étapes, tendaient à m'entraîner vers le camp du bolchevisme. Mais tout cela n'est que fortuit par rapport à la question qui nous intéresse. Je rejette en tout cas comme tout à fait ridicule l'opinion qui m'est attribuée que Lénine ou le parti bolchevique seraient passés à « ma » formule sur la révolution après avoir réalisé la fausseté de la leur.

Je dois admettre cependant qu'on peut arriver aux conclusions que l'on veut sur la tentative de remplacer en contrebande le léninisme par le trotskysme si l'on fait un usage aveugle de citations datant de différentes périodes sur un cours de deux décennies, les mettant arbitrairement ensemble

et surtout si on m'attribue des choses que je n'ai jamais dites. On sait très bien que plus que tout autre chose, on a eu l'occasion d'entendre parler, dans le cours de cette discussion, de la formule « Pas de tsar, un gouvernement ouvrier ! ». Je dois dire cependant que la proclamation vulgarisée portant le titre « Pas de tsar, un gouvernement ouvrier ! » a été écrite à l'été de 1905 par Parvus, qui n'était pas dans le pays, alors qu'à l'époque je vivais dans l'illégalité à Petrograd et n'avais avec lui aucun contact. Cette proclamation a été reproduite par un éditeur étranger avec la signature personnelle de Parvus et personne ne l'a reproduite en Russie. Je n'ai jamais pris la responsabilité de cette formule simpliste de Parvus. Dans cette même période, j'ai écrit un nombre de proclamations, dont les plus importantes ont été imprimées par les bolcheviks dans leur imprimerie secrète de Bakou (été 1905). L'une d'entre elles était spécialement adressée aux paysans. Dans aucune de ces proclamations dont la majorité ont été aujourd'hui déterrées, il n'y a de « saut » par-dessus la phase démocratique de la révolution. Toutes présentent la revendication de l'Assemblée constituante et une révolution agraire.

Les articles dirigés contre moi contiennent d'innombrables erreurs de cette nature. Mais il n'est pas nécessaire de consacrer du temps à cela. Le problème n'est pas après tout quelle formule j'ai personnellement utilisée à chacune des étapes de mon développement politique pour définir les tâches et perspectives de la révolution, mais de savoir si j'ai raison — maintenant en 1924 — dans mon analyse de la façon léniniste d'aborder la question fondamentale de tactique dans sa corrélation interne avec le cours de la révolution d'Octobre.

Aucun de mes critiques n'a souligné aucune erreur de ma part dans ce domaine. Dans mon interprétation théorique de la révolution d'Octobre, je demeure totalement sur le terrain du léninisme, exactement comme dans le travail pratique de réalisation de la révolution, j'ai marché du même pas que Lénine.

[Un auteur est même allé jusqu'à affirmer que j'évaluais Octobre... à la Soukhanov. Puis, pour souligner le contraste, il fait référence à l'article bien connu de Lénine sur le livre de Soukhanov. De toute évidence, le trotskysme est opposé au léninisme ! Notre précieux auteur est certainement très loin de la vérité. Le 5 février 1923, c'est-à-dire bien avant qu'apparaissent les commentaires de Lénine, j'ai écrit à la *Pravda* une lettre dans laquelle entre autres choses, je caractérisais comme suit le livre de Soukhanov : « Au cours des derniers jours, j'ai feuilleté les volumes récemment publiés de Soukhanov, *Souvenirs de la Révolution*. Il me semble qu'il faudrait en faire un compte rendu virulent. Une caricature plus accentuée de l'égoïsme intellectuel serait difficile à imaginer. D'abord, il a rampé aux pieds de Kerensky, puis escorté Tsereteli et Dan à leur coude gauche, les pressant de se conduire de la façon la plus noble, puis il a... fait la leçon aux bolcheviks sur la façon vraiment révolutionnaire de se conduire. Soukhanov n'a jamais été aussi mécontent, du fait de sa noblesse, que quand Lénine s'est caché après les journées de juillet. Lui, Soukhanov, ne se serait jamais comporté de cette façon », etc., etc. Un compte rendu parut dans la *Pravda*, écrit dans l'esprit de ma lettre et en

incluant même une partie. Le lecteur verra combien je suis enclin à voir la révolution « à la Soukhanov ».

Je ne peux m'empêcher de commenter ici cependant les distorsions totalement barbares de l'histoire de Brest-Litovsk faites par Kuusinen. Sa version est la suivante : je suis allé à Brest-Litovsk avec des instructions du parti, dans le cas d'un ultimatum, de signer le traité. Je les ai violées de ma propre initiative et j'ai refusé de signer. Ce mensonge dépasse les limites. Je suis allé à Brest-Litovsk avec une seule mission : prolonger le plus possible les pourparlers et, dans le cas d'un ultimatum, négocier un ajournement et revenir à Moscou pour participer à la décision du comité central. Seul le camarade Zinoviev a proposé qu'on me donne des instructions pour signer immédiatement le traité, mais cela a été repoussé par toutes les autres voix, y compris celle de Lénine. Chacun était d'accord évidemment qu'une prolongation des pourparlers aggraverait les termes du traité. Mais on sentait que ce facteur négatif serait contre-balancé largement par les considérations positives de propagande.

C'est ainsi que je procédai à Brest-Litovsk. Quand les choses en arrivèrent au point d'un ultimatum, j'obtins l'accord pour une suspension des pourparlers, je revins à Moscou et la question fut discutée au comité central. Ce ne fut pas moi personnellement, mais la majorité du comité central, sur ma motion, qui décida de ne pas signer. Ce fut aussi la décision de la majorité de la conférence pan-russe du parti. J'allai à Brest-Litovsk pour la dernière fois avec la décision tout à fait claire du parti de ne pas signer le traité. Tout cela peut se vérifier assez facilement d'après les procès-verbaux du comité central. Kuusinen a profondément déformé l'histoire de Brest-Litovsk. Je laisse cependant ouverte la possibilité qu'il ne se soit engagé là-dedans non pas par mauvaise volonté mais simplement parce qu'il manque de connaissances ou n'y comprend rien.]

V

LÉNINISME ET BLANQUISE

Il nous faut maintenant revenir à l'accusation qui est la plus monstrueusement imaginée et la plus absurdemment insupportable. J'ai, voyez-vous, dépeint Lénine comme un « blanquiste » — et moi-même pas moins que le sauveur de la révolution du blanquisme de Lénine. Seul un aveuglement polémique complet pouvait inciter à lancer semblable accusation.

Quel a donc été le prétexte pour cette discussion absolument incroyable sur le « blanquisme » ?

En septembre, pendant la conférence démocratique, Lénine proposa au comité central (de Finlande, où il se cachait) que l'Aleksandrinka, où la conférence se tenait, soit encerclée, ses membres arrêtés, la forteresse Pierre-et-Paul occupée, etc. Il n'était pas encore possible en septembre de réaliser ce

plan au nom du soviet de Pétrograd pour réaliser ce plan, car l'organisation du soviet n'avait pas encore été suffisamment bolchevisée et n'était donc pas encore apte à cette tâche : le comité militaire révolutionnaire n'existait pas encore. J'écrivais dans ma préface à propos de la proposition de Lénine en septembre :

« Cette façon d'envisager les choses passées présupposait la préparation et l'accomplissement de l'insurrection par l'intermédiaire du parti et sous sa direction, la victoire devant être ensuite sanctionnée par le congrès des soviets. Le comité central n'accepta pas cette proposition. L'insurrection fut canalisée dans la voie des soviets et reliée au 2^e congrès des soviets. »

Pour quelque raison, certains camarades ont tiré de cela la conclusion que je considère la proposition de septembre de Lénine d'avoir été... du blanquisme ! Je ne peux absolument pas comprendre ce que le blanquisme vient faire là. Ce que signifie réellement le blanquisme, c'est le désir de prendre le pouvoir au nom d'une minorité révolutionnaire sans être basé sur la classe ouvrière. Mais le nœud de la situation en septembre-octobre 1917 était que *la majorité des travailleurs suivaient notre parti* et que la majorité grandissait visiblement. Par conséquent, la question était de savoir si le comité central du parti qui était suivi par la majorité, assumerait la tâche d'organiser l'insurrection armée, de prendre le pouvoir, de convoquer le congrès des soviets et de sanctionner ainsi le fait accompli de la révolution. Parler du blanquisme en rapport avec cette proposition, c'est déformer de façon monstrueuse le sens de concepts politiques fondamentaux.

L'insurrection est un art : le problème de l'insurrection est ouvert à diverses solutions dont certaines peuvent être plus efficaces et d'autres non. La proposition de septembre de Lénine avait l'incontestable avantage de prendre l'ennemi par surprise, lui refusant toute chance d'amener des unités sûres et de passer à la contre-offensive. L'ennemi avec cette proposition résidait dans ce que, dans une certaine mesure, elle pouvait prendre à l'improviste non seulement l'ennemi mais une partie des ouvriers et de la garnison aussi. Elle pouvait provoquer de la confusion dans leurs rangs et ainsi d'affaiblir la force de notre attaque. C'était une question importante mais d'ordre purement pratique, n'ayant rien à voir avec le conflit principal entre blanquisme et marxisme.

Le comité central, chacun le sait, n'a pas accepté la proposition de septembre de Lénine et j'ai voté avec les autres sur cette question. Ce dont il s'agit, ce n'est pas une définition générale de tout le cours du développement et certainement pas un conflit entre le blanquisme (!!!) et le marxisme, mais une évaluation des conditions entièrement pratiques et dans une large mesure techniques de l'insurrection, les conditions préalables pour elle étant déjà acquises.

C'est dans ce sens que j'ai souligné que Lénine avait à juger des conditions purement pratiques de la situation de Pétrograd, « de sa retraite ». Ces paroles ont soulevé des protestations tout à fait inattendues. Pourtant, là aussi, je ne faisais que répéter ce que Vladimir Ilyitch lui-même avait dit et écrit sur cette question. Pendant le III^e congrès de l'I.C., il écrivit pour « con-

soler » certains camarades hongrois qu'il avait traités un peu brutalement à la veille du congrès à cause de leur position « gauchiste » extravagante :

« Quand j'étais moi-même en émigration [...] j'ai occupé à plusieurs reprises des positions " trop à gauche " (comme je le vois maintenant). En août 1917, j'étais à nouveau émigré et j'ai déposé au comité central de notre parti une proposition " trop à gauche " qui heureusement a été repoussée. Il est naturel que les émigrés soient souvent " trop à gauche ". »

On peut voir que Vladimir Ilyitch appelait son propre plan « trop à gauche » et expliquait son « gauchisme » par le fait qu'il était condamné à la position d'un émigré. Là aussi, je n'ai fait que présenter ce qui était l'appréciation de Lénine lui-même.

Néanmoins ce plan, rejeté par le C.C., a eu un effet *positif* sur le cours des événements. Lénine savait qu'il ne manquerait pas de prudence, de circonspection et en général de freinage, et il pesa donc de toutes ses forces, essayant d'obliger chaque travailleur responsable du parti en particulier et tous en général à affronter l'insurrection comme la solution pratique absolument pas renvoyable à plus tard. La lettre de septembre de Lénine, qui n'avait rien de commun avec le blanquisme (!!) faisait partie de cette pression systématique sur le parti, elle faisait partie de cette pression systématique sur le parti et elle était utile et efficace en ce qu'elle forçait les gens à venir aux prises avec les problèmes de l'insurrection de manière plus ferme, plus concrète et plus audacieuse.

Un autre épisode crucial de la révolution d'Octobre est étroitement lié avec un autre, à savoir la tentative de Kerensky d'éloigner la garnison de Pétrograd.

Je m'abstiens d'entrer dans la relation de cet épisode, parce que je n'ai rien à ajouter à ce qui a déjà été dit là-dessus, mais exclusivement pour la raison que mon compte rendu de cet épisode a donné au camarade Kamenev le prétexte pour présenter les choses comme si j'avais opposé à la politique fautive (blanquiste) de Lénine, ma politique « juste ». Je ne répèterai pas ici tous les arguments réellement répugnants et les insinuations qui ont été faites à cet égard. J'ai relu la partie correspondante de la préface, étant pourtant certain d'avance, qu'il n'y avait pas un soupçon de ce qu'on m'attribue. Mais j'ai trouvé dans ma préface mieux encore : il y a un passage qui exclut précisément et nettement toute possibilité d'une interprétation fautive quelconque concernant un plan stratégique spécial de ma part en rapport avec la garnison de Pétrograd. Voici ce que je disais dans la préface :

« Quand nous, bolcheviks, nous eûmes obtenu la majorité au soviet de Pétrograd, nous ne fîmes que continuer et accentuer les méthodes de dualité de pouvoir, l'insurrection effective de la garnison de Pétrograd. Bien plus, unissant dans notre garnison la question du pouvoir et la convocation du 2^e congrès des soviets, nous développâmes et approfondîmes les traditions de cette dualité de pouvoir et préparâmes le cadre de la légalité soviétiste pour l'insurrection bolchevique dans toute la Russie. »

Ainsi le compte rendu dans la préface elle-même n'est-il pas fait au nom d'une personne quelconque mais au nom du parti (« nous, bolcheviks »). Et par conséquent, le compte rendu de la lutte autour de la garnison est-il développé non d'après un plan de quiconque mais à partir du régime de double

pouvoir que nous avons hérité des s.r. et des mencheviks. Kerensky voulait transférer la garnison au front ; selon la tradition, ce ne pouvait être fait sans consulter la section des soldats des soviets. L'état-major s'adressa au président de la section des soldats, mais les bolcheviks étaient déjà solidement implantés là. C'est alors qu'éclata le conflit qui eut tant de conséquences aussi importantes pour la révolution d'Octobre. C'est donc de cette façon que j'ai décrit l'épisode de la garnison en total accord avec le cours réel des événements.

Mais même avec cela, ce n'est pas tout encore. Comme pour exclure délibérément la possibilité de quelque fausse interprétation que ce soit, comme celles du camarade Kamenev, j'ai plus tard déclaré ouvertement :

« Si notre " ruse " réussit complètement, c'est parce qu'elle n'était pas une invention artificielle de stratège ingénieux, désireux d'éviter la guerre civile, parce qu'elle découlait naturellement de la décomposition du régime conciliateur, de ses contradictions flagrantes. »

Ainsi le mot même de « ruse » est-il placé entre guillemets pour montrer qu'il ne s'agissait pas de l'intelligence subjective d'une personne mais du résultat du développement objectif des relations qui naissent de la dualité de pouvoir. La préface affirme nettement qu'il n'y eut pas de « plans astucieux conçus par des stratèges rusés ». Ainsi, non seulement la présentation des événements est-elle faite au nom du parti, c'est-à-dire de ses représentants au soviet, mais il est clairement précisé et affirmé qu'aucun plan personnel, une sagacité ou ruse n'ont interféré.

Sur quoi est donc basée l'assertion selon laquelle j'ai exalté ma propre politique aux dépens de celle de Lénine ? Décidément, sur rien. Bien entendu, de Finlande, Lénine ne pouvait ni voir ni connaître cet épisode à partir de son origine et le suivre dans toutes les étapes de son développement. On peut supposer que si Lénine avait été informé en détails à temps de toute l'affaire de la garnison de Petrograd, il aurait peut-être pas été aussi anxieux sur le sort de la révolution. Mais cela ne l'aurait pas empêché de faire toute la pression qu'il a faite. Il avait incontestablement raison de demander que le pouvoir soit pris avant la réunion du congrès des soviets et c'est seulement à cause de cette pression que ce fut fait.

VI

LE « TYPE COMBINÉ D'ÉTAT »

Au centre des divergences en Octobre, il y avait la question de l'insurrection armée pour la prise du pouvoir. Sans une profonde compréhension de la façon dont Lénine abordait la question, on ne peut évidemment comprendre les divergences elles-mêmes. A cet égard, je souhaite maintenant montrer, à travers un exemple qui a joué un rôle central dans la discussion actuelle, que nombre de camarades qui m'accusent d'abandonner le léninisme ne connais-

sent pas très bien leur Lénine en fait et n'ont pas étudié de très près la façon dont Lénine a abordé la question de la prise du pouvoir.

Dans la préface, j'ai fait allusion en passant au fait que les auteurs de la lettre « Sur le moment présent », en s'opposant à la prise du pouvoir, étaient obligés d'adopter à peu près la même position qui avait été prise à un certain moment dans la révolution allemande de 1918-1919 par Hilferding, alors chef du parti social-démocrate indépendant en Allemagne, c'est-à-dire la proposition d'intégrer les soviets dans la constitution démocratique.

Cette comparaison que j'ai faite a été critiquée avec une particularité sévère. Je suis accusé, premièrement, d'avoir de façon tout à fait fausse et même « malhonnête » lié la position du camarade Kamenev avec celle de Hilferding. En même temps, on me dit que Lénine aussi a fait des déclarations selon lesquelles les soviets pourraient être combinés avec l'Assemblée constituante et que, par conséquent, je réviser le léninisme. Je suis accusé de n'avoir pas compris la phase transitoire où le parti combattait le pouvoir soviétique mais n'avait pas encore en même temps abandonné l'Assemblée constituante. Finalement, je suis dénoncé pour le fait que j'ai moi-même, tout en faisant de l'agitation pour le pouvoir des soviets, parlé en faveur de la convocation d'une Assemblée constituante. La principale accusation cependant, comme tous les autres cas, est que je suis supposé lier la position de Lénine à celle de Hilferding : ainsi, réviser le léninisme et le minimiser. Voyons s'il en est ainsi. La clarification de cet épisode hautement important jettera une vive lumière sur la question des divergences de 1917 aussi.

Il est vrai en réalité que le parti combattait en même temps pour le pouvoir des soviets et pour la réunion d'une Assemblée constituante. Un des mots d'ordre d'agitation les plus populaires affirmait qu'à moins que les soviets ne prennent le pouvoir, l'Assemblée constituante ne serait pas convoquée, et que, si elle l'était, elle deviendrait un instrument de la contre-révolution. C'est précisément ainsi que Lénine et le parti présentaient le problème. La route vers l'Assemblée constituante ne passe pas à travers le gouvernement provisoire et le Préparlement mais à travers la dictature du prolétariat et la paysannerie pauvre. Non une Assemblée constituante qui serait une partie essentielle de l'Etat des ouvriers et des paysans. C'était le nœud de la question. A l'orientation vers l'insurrection de Lénine, les adversaires de la prise du pouvoir répliquaient par leurs espoirs en une Assemblée constituante. Ils argumentaient (voir la lettre « Sur le Moment présent ») que la bourgeoisie n'oserait pas empêcher la réunion de l'Assemblée constituante et ne serait pas en mesure de gagner les élections pour elle. Ils argumentaient que notre parti serait une opposition puissante dans l'Assemblée constituante, qu'ils évaluaient à un tiers des voix. Cela les a conduits à la perspective suivante : « Les soviets, qui ont été enracinés dans la vie (?) ne peuvent pas être détruits. L'Assemblée constituante ne pourra trouver de soutien pour son travail révolutionnaire (?) que dans les soviets. L'Assemblée constituante, plus les soviets — c'est ce type combiné d'institution d'Etat vers lequel nous allons. »

Ainsi le type combiné de système d'Etat signifie que le pouvoir, à travers le Gouvernement provisoire, le Préparlement et l'Assemblée constituante convoquée par eux, reste aux mains des classes bourgeoises. Nous jouons le

rôle de l'opposition dans l'Assemblée constituante et restons en même temps le parti dirigeant dans les soviets. En d'autres termes, nous avons ici la perspective de la continuation du double pouvoir, qui a été possible pendant un certain temps sous les collaborateurs de classe professionnels, les mencheviks et les s.r., mais qui est devenue absolument impossible dans les conditions où les bolcheviks seraient en majorité dans les soviets et en minorité à l'Assemblée constituante.

Naturellement, la position de Lénine n'a rien de commun avec cela. Il disait : *d'abord* nous prendrons le pouvoir, *ensuite* nous convoquerons l'Assemblée constituante et, si nécessaire, nous le combinerons avec les soviets. En quoi la position de Lénine différait-elle de celle des auteurs oppositionnels de la lettre « Sur le Moment présent » ? Par rapport à la question centrale de la révolution : *la question du pouvoir*. Selon Lénine, aussi bien l'Assemblée constituante que les soviets sont des organes d'une seule et même classe, ou une alliance des classes non-possédantes (le prolétariat et les paysans pauvres). La question de combinaison de l'Assemblée constituante avec les soviets avait pour Lénine une importance technique et organisationnelle. Pour ses adversaires, les soviets représentaient une classe (le prolétariat et les paysans pauvres) et l'Assemblée constituante restait l'organe des classes possédantes. Réclamer un cours vers un tel type combiné d'Etat ne serait possible que si on partait d'espairs fantasmagoriques que les soviets sans pouvoir pourraient servir de « revolver sur la tempe de la bourgeoisie » et que la bourgeoisie « combinerait sa politique avec les soviets ».

C'est précisément là que réside la similitude avec la position de Hilferding. Au moment où il penchait le plus à gauche, Hilferding se prononça contre la dictature du prolétariat et proposa que les soviets soient inclus dans la constitution comme un moyen de faire pression sur les classes possédantes, comme un revolver qui ne tirerait pas.

Ou bien est-ce que cela n'est pas encore clair ? Alors tournons-nous vers le témoin et interprète qui pour nous tous a le plus d'autorité : Lénine. Si mes critiques l'avaient fait à temps et avec attention, ils auraient évité les œuvres de Lénine et nous trouvons la « Lettre aux camarades » du 16-17 octobre 1917 avec les lignes suivantes véritablement remarquables :

« Nos pessimistes ne se tireront jamais de là. Renoncer à l'insurrection, c'est renoncer à la remise du pouvoir aux soviets, c'est "confier" tous nos espoirs, tous nos vœux, à la brave bourgeoisie qui a « promis » de convoquer l'Assemblée constituante.

Est-il vraiment difficile de comprendre qu'une fois le pouvoir aux mains des soviets, l'Assemblée constituante est assurée que son succès est assuré ? C'est que les bolcheviks ont dit des milliers de fois. *Personne* n'a jamais tenté de le démentir. Ce « type mixte », tous l'ont admis ; mais faire passer aujourd'hui sous le terme « type mixte » la *renonciation* à la remise du pouvoir aux soviets, la faire passer *en-dessous*, par *crainte* de renoncer ouvertement à notre mot d'ordre, qu'est-ce donc ? Peut-on trouver des formules parlementaires pour caractériser cette attitude ?

On a très justement répondu à notre pessimiste : "un revolver sans balle". Si oui, c'est passer purement et simplement aux côtés des Liber-Dan qui ont mille fois proclamé que les soviets sont un "revolver" et qui ont des milliers de fois trompé le peuple, car les soviets, *sous leur domination*, étaient réduits à zéro.

Mais s'il s'agit d'un revolver "chargé", c'est alors la préparation *technique* de l'insurrection, car la balle, il faut se la procurer, il faut charger le revolver ; et une seule balle c'est peu.

Ou le passage aux côtés des Liber-Dan et la renonciation *avouée* au mot d'ordre : "Tout le pouvoir aux soviets", ou l'insurrection. Pas de milieu. »

Quand on lit ces lignes frappantes, il semble que Lénine ne fasse qu'ajouter sa voix à la discussion actuelle. Sans attendre de quiconque des explications ultérieures, Lénine déclare que la formule « type combiné d'Etat » est utilisée pour « forcer » des idées politiques directement contraires à celle que lui, Lénine, soutient. Et quand ma préface a répété, sur un ton très adouci, cette caractérisation par Lénine de l'« Etat combiné » basé sur la prise du pouvoir, mes critiques déclarent que j'agitais le drapeau du léninisme tout en essayant d'introduire de force... le trotskysme ! N'est-ce pas vraiment étonnant ! Cela ne met-il pas à nu tout le mécanisme par lequel le danger « trotskyste » a été inventé ? Si, par « trotskysme » (au vieux sens d'avant-guerre), il faut comprendre la tentative de concilier des tendances irréconciliables par essence, alors le type combiné d'Etat, sans prise de pouvoir, devrait d'un point de vue théorique juste être classé comme « trotskyste ». Et ce n'est pas moi qui ai défendu ce « trotskysme »-là. Et je ne suis pas le seul qui le défende après coup contre Lénine.

Je suppose et j'espère que la question maintenant est claire. En tout cas, la rendre plus claire encore n'est pas en mon pouvoir. On ne peut pas dire pour Lénine ce qu'il a dit lui-même, plus clairement. Et ils s'en prennent encore à moi en expliquant que même les Jeunesses communistes ont compris mon erreur. Hélas, imitant en cela certains camarades plus âgés, ces membres des Jeunesses n'ont fait que démontrer à quel point ils avaient mal lu, ou mal compris, Lénine sur la question fondamentale de la révolution d'Octobre : la question du pouvoir.

La citation de Lénine qui résume si bien et épuise notre discussion sur le « type combiné d'Etat » date de la mi-octobre, c'est-à-dire qu'il l'a écrite dix jours avant l'insurrection. Cependant, il est revenu plus tard sur cette même question. Avec une clarté théorique impitoyable, Lénine a formulé sa position marxiste révolutionnaire sur cette question le 26 décembre 1917, c'est-à-dire deux mois et demi après la « Lettre aux camarades » précisément citée. L'insurrection d'Octobre était loin derrière. Le pouvoir était déjà aux mains des soviets. Néanmoins Lénine qui n'était pas enclin à ressusciter artificiellement les divergences restées en arrière s'il n'y avait aucun besoin pressant de le faire, pensa que c'était nécessaire le 26 décembre c'est-à-dire avant la réunion de l'Assemblée constituante, de revenir à cette question en discussion. Voilà ce qu'on peut lire sur cette question dans ses « Thèmes sur l'Assemblée constituante » :

« Toute tentative, directe ou indirecte, de considérer l'Assemblée constituante d'un point de vue juridique, purement formel, dans le cadre de la démocratie bourgeoise habituelle, sans tenir compte de la lutte de classes et de la guerre civile, équivaut à trahir la cause du prolétariat et à se rallier au point de vue de la bourgeoisie. Mettre en garde tous et chacun contre cette erreur dans laquelle tombent quelques dirigeants bolcheviks qui n'ont pas su apprécier à leur juste valeur l'insurrection d'Octobre et les

tâches de la dictature du prolétariat, tel est le devoir impérieux de la social-démocratie révolutionnaire. »

On le voit, Lénine considérait « de son devoir » de mettre en garde « tous et chacun » contre l'erreur même révélée dans la discussion sur le type « combiné » d'Etat. Il considérait comme nécessaire de donner un tel avertissement, sur un ton très dur, deux mois après l'insurrection victorieuse. Nous avons vu cependant que l'objectif de cette mise en garde a été à demi oublié et à demi mal interprété par certains camarades. Néanmoins, sur l'arène internationale — et par conséquent aussi pour nous — elle garde sa force aujourd'hui encore. Après tout, chaque parti communiste est encore confronté à la tâche d'une énorme difficulté : dans les pays où la démocratie a existé pendant longtemps ce sera mille fois plus difficile que ce ne le fut pour nous. Formellement, tous les communistes partagent le point de vue de « nier » la démocratie formelle. Mais bien entendu cela ne résoud du tout le problème. Le plus important reste : le renversement révolutionnaire de la démocratie qui a pénétré profondément dans les coutumes nationales, son renversement dans la pratique.

La pression de l'opinion publique bourgeoise-démocratique offre sur cette ligne la plus puissante résistance et il faut le comprendre et l'évaluer à l'avance. Cette résistance pénètre inévitablement dans les partis communistes eux-mêmes, créant à l'intérieur des groupes qui correspondent à cette pression. On peut être certain d'avance que, sans aucun doute, l'idée la plus répandue, la plus normale, la plus typique des formes du « collaborationnisme » avec la démocratie bourgeoise sera précisément l'idée d'un Etat combiné — afin d'éviter une insurrection et la prise du pouvoir. Cela découle naturellement de toute la situation, de toutes les traditions, de tous les rapports entre classes. C'est pourquoi il est nécessaire de mettre en garde « chacun et tous » contre ce danger inévitable, qui pourrait s'avérer fatal aux partis les moins trempés. C'est pourquoi nous disons à nos camarades d'Europe : « Voyez, ici en Russie, même dans notre parti exceptionnel, des illusions sur la démocratie, même réfractée de façon unique, ont eu prise sur la conscience d'éminents révolutionnaires au moment crucial. Ce danger est incommensurablement plus grand chez vous. Préparez-vous. Etudiez l'expérience d'Octobre. Pensez-y dans tout son caractère révolutionnaire concret. Absorbent-le dans votre chair et votre sang ! » Lancer de tels avertissements n'est pas se substituer au léninisme. Non, c'est servir loyalement et vraiment le léninisme.

Le camarade Zinoviev demande si l'opposition d'avant Octobre et d'Octobre à la prise du pouvoir était un groupe de droite, une tendance de droite, ou une aile droite. A cette question — qui semble ne pas être du tout une question — Zinoviev répond par la négative. Sa réponse est purement formaliste : puisque le parti bolchevique est monolithique, il ne pouvait pas avoir en Octobre une aile droite. Mais il est bien évident que le parti bolchevique n'est pas monolithique au sens que des tendances de droite n'y apparaissent pas, mais au sens qu'il en est toujours venu à bout avec succès. Quelquefois, il les a exclues, quelquefois il les a absorbées. C'était ainsi pendant la

période d'Octobre. Il semblerait qu'il n'y avait alors rien à discuter : au moment même où la révolution avait mûri, une opposition à elle apparut dans le parti. C'était ainsi une opposition de droite et pas de gauche. En tant que marxistes, nous ne pouvons après tout nous borner à une caractérisation purement psychologique de l'opposition, « hésitations, doutes, indécision, etc. ». Cette oscillation était de type politique et pas d'un autre. Cette oscillation se mit en opposition à la lutte du prolétariat pour le pouvoir. L'opposition recevait une base théorique et lança des mots d'ordre politiques.

Comment refuser de caractériser politiquement une opposition dans le parti qui, au moment crucial, se manifeste contre la prise du pouvoir par le prolétariat ? Et pourquoi est-il nécessaire de s'abstenir d'une appréciation politique de cette façon ? Je me refuse absolument à le comprendre. On peut bien entendu présenter le problème de façon psychologique et personnelle, par exemple : *était-il accidentel ou non* que tel ou tel camarade aboutisse dans les rangs de ceux qui s'opposaient à la prise du pouvoir ? Je ne me suis pas occupé du tout de cette question parce qu'elle est en-dehors de la sphère d'évaluation des tendances dans l'histoire du parti et de son développement. Le fait que l'opposition de certains camarades ait été mesurée en mois tandis que celle d'autres l'était en semaines ne peut avoir qu'une importance personnelle, biographique, mais n'affecte pas l'évaluation politique réelle de leur position. Cette position reflétait la pression de l'opinion publique bourgeoise sur le parti à un moment où un danger mortel pesait sur la société bourgeoise. Lénine accusait les représentants de l'opposition de manifester un optimisme « fatal » à l'égard de la bourgeoisie et un « pessimisme » quant aux forces révolutionnaires et aux capacités du prolétariat. Quiconque lit simplement la correspondance de Lénine, ses articles, ses discours de l'époque peut aisément voir courir à travers un fil rouge qui est la caractérisation répétée de l'opposition comme une aile droite qui reflète la pression de la bourgeoisie sur le parti prolétarien à la veille de la conquête du pouvoir. Et cette caractérisation ne se limite pas seulement à la période immédiate de lutte sévère contre l'opposition de droite, mais Lénine la répète beaucoup plus tard. Ainsi, à la fin de février 1918, c'est-à-dire quatre mois après la révolution d'Octobre, pendant la lutte « féroce » contre les communistes de gauche, Lénine appelle les oppositionnels d'Octobre « les opportunistes d'Octobre ». On peut bien entendu attaquer aussi cette appréciation : pourrait-il y avoir des opportunistes dans une opposition à l'intérieur du parti bolchevique ? Mais ce type d'argument formaliste n'a pas d'effet quand c'est d'une appréciation politique qu'il s'agit. Et c'était une appréciation politique faite par Lénine, justifiée par lui et généralement acceptée dans le parti. Je ne sais pas pourquoi on y met maintenant un point d'interrogation.

Pourquoi une appréciation politique juste de l'opposition d'Octobre est-elle importante ? Parce qu'elle a une signification internationale ; elle n'acquerra sa pleine signification que dans l'avenir. Là nous en arrivons directement à l'une des principales leçons d'Octobre et cette leçon prend maintenant des dimensions nouvelles gigantesques après l'expérience négative de l'Octobre allemand. Nous retrouverons cette leçon dans toute révolution prolétarienne.

Parmi les nombreuses difficultés de la révolution prolétarienne il y en a une qui est tout à fait précise, concrète et spécifique : elle résulte du problème de la *direction du parti révolutionnaire*. A un tournant brusque des événements, même le parti le plus révolutionnaire, comme disait souvent Lénine, court le danger d'être distancé et d'opposer les mots d'ordre et méthodes de lutte de la veille à de nouvelles tâches et des exigences nouvelles. Et, de façon générale, il n'existe pas de tournant des événements plus brusque que celui qui est créé par la nécessité de l'insurrection armée du prolétariat. Et c'est là qu'apparaît le danger d'une disproportion entre la direction de la direction du parti, la politique du parti dans son ensemble, et le comportement de la classe. Dans des conditions « normales », c'est-à-dire quand la vie politique bouge avec une relative lenteur, de telles disproportions peuvent être réglées sans aucune catastrophe, même s'il peut y avoir quelques pertes. Mais, dans les temps de crises révolutionnaires sévères il n'y a pas assez de *temps* pour éliminer les disproportions et, pour ainsi dire, pour les régler au front sous le feu. Les mois de la plus grande intensité dans une crise révolutionnaire, de par leur nature même, passent très vite. Les disparités entre la direction révolutionnaire (hésitations, vacillations, attentisme) et les tâches objectives de la révolution peuvent en quelques semaines ou même quelques jours mener à la catastrophe, la perte de ce qu'on a préparé par des mois de travail.

Bien entendu, des disparités entre la direction du parti (ou de la classe ou la situation tout entière) peuvent aussi avoir le caractère opposé : c'est quand la direction anticipe fortement sur le développement de la révolution, prenant le cinquième mois de la grossesse pour le neuvième. L'exemple le plus éclatant de cette disparité a été donné en Allemagne en mars 1921. Il y a eu là une manifestation extrême de « la maladie infantile de l'ultra-gauchisme » et comme résultat, du putschisme (aventurisme révolutionnaire). Ce danger aussi est un danger très réel pour l'avenir. Les leçons du III^e congrès de l'I.C. conservent pour cette raison toute leur vitalité.

Mais l'expérience allemande de l'année dernière nous a montré le danger inverse dans des détails crus et vivants. La situation était mûre, mais la direction traînait derrière. Quand la direction comprit la situation, elle changea : les masses reculèrent et le rapport des forces se dégrada brusquement.

Dans la défaite allemande de l'année dernière, il y avait bien entendu bien des traits nationaux particuliers, mais il y avait aussi des traits profondément typiques qui représentent un danger général. Cela peut s'appeler la crise de la direction révolutionnaire. Les rangs inférieurs du parti révolutionnaire sont relativement moins sensibles à la pression de l'opinion bourgeoise-démocratique. Mais certains éléments des couches supérieures et moyennes du parti vont être inévitablement, dans une plus ou moins grande mesure, soumis à la terreur matérielle et idéologique de la bourgeoisie au moment décisif. On ne peut pas balayer ce danger.

Bien entendu, il n'existe pas de moyen de salut valable contre ce danger en toute occasion. Mais le premier pas dans une lutte contre un danger est de comprendre sa source et sa nature. L'apparition (ou la croissance) d'un groupement de droite dans un parti communiste dans une période d'« Octobre »

reflète d'un côté, les énormes difficultés et dangers objectifs, et de l'autre la fantastique pression de l'opinion publique bourgeoise. C'est la signification essentielle d'un groupement de droite. C'est précisément pourquoi hésitations et oscillations apparaissent inévitablement à l'intérieur des partis communistes précisément au moment où elles sont le plus dangereuses. Ces vacillations et discussions ont été dans notre cas réduites au minimum. C'est ce qui nous a permis de réaliser Octobre. A l'autre extrémité, il y a le parti communiste allemand, où une situation révolutionnaire a été manquée et où la crise interne dans le parti était si aiguë qu'elle conduisait à un remplacement total de l'appareil dirigeant du parti. Selon toute apparence, tous les partis communistes vont se situer quelque part entre ces deux extrêmes dans leur période d'« Octobre ». Réduire ces crises inévitables de la direction révolutionnaire au minimum est l'une des tâches les plus importantes de chaque parti et de l'I.C. dans son ensemble. Cela peut se faire simplement en comprenant notre expérience d'Octobre et le contenu politique de l'opposition d'Octobre dans notre parti.

VII

PROBLÈMES DU PRÉSENT

Pour faire la transition des leçons et appréciations du passé aux problèmes actuels, je vais commencer par une accusation partielle, mais extrêmement graphique et nette, qui m'a frappé par son caractère inattendu.

Un des critiques est allé jusqu'à dire que dans mes souvenirs sur Lénine j'avais rejeté la « responsabilité » (?!) de la terreur rouge sur Lénine. Que pouvait bien signifier une idée comme celle-là ? Elle présuppose apparemment un besoin de se *dissocier* de la responsabilité de la terreur comme instrument de la lutte révolutionnaire. Mais d'où pouvait venir un tel besoin ? Je ne la comprends ni politiquement ni psychologiquement.

Il est vrai que les gouvernements bourgeois qui sont arrivés au pouvoir par des révolutions, des révolutions de palais, des conspirations, etc. ont toujours senti le besoin de jeter le voile de l'oubli sur les conditions dans lesquelles ils sont venus au pouvoir. Enjoliver et falsifier leur passé « illégal », en extirper tout souvenir de l'usage sanguinaire de la force, deviennent des traits permanents du travail des gouvernements bourgeois parvenus au pouvoir par la force, une fois qu'ils ont consolidé et fortifié leur position et développé les nécessaires habitudes conservatrices.

Mais comment un tel besoin pourrait-il apparaître pour des révolutionnaires prolétariens ? Nous avons existé en tant qu'Etat pendant plus de sept ans. Nous avons des relations diplomatiques même avec le gouvernement archi-conservateur de Grande-Bretagne. Nous recevons des ambassadeurs titrés. Mais nous ne reculons pas d'un iota des méthodes qui ont mené notre parti au pouvoir et qui, à travers l'expérience d'Octobre, ont été ajoutées au

puissant arsenal du mouvement révolutionnaire mondial. Aujourd'hui, nous n'avons pas plus de raison de renoncer aux méthodes de violence révolutionnaire que nous avons utilisées ou de garder le silence à leur sujet que nous n'en avons dans les jours où nous avons été contraints d'y recourir pour sauver la révolution.

Oui, nous recevons des ambassadeurs titrés et nous permettons le commerce capitaliste privé, une base sur laquelle une opinion du type marché de la Soukharevka s'est formée. Bien entendu, c'est un Soukharevka pan-russe qui est obligé de se soumettre au pouvoir soviétique, qui est plein d'espoirs et rêve que le gouvernement soviétique, parvenu au pouvoir par les moyens les plus « illégaux » et les plus « barbares », va acquérir quelques grâces et finalement devenir une puissance réellement « civilisée », « honorable » et démocratique, c'est-à-dire bourgeoise conservatrice. Dans ces conditions, non seulement notre propre bourgeoisie sous-développée mais aussi la bourgeoisie mondiale seraient prêtes à excuser le pouvoir soviétique pour ses origines « illégales » s'ils étaient certains que nous allons arrêter de le rappeler aux gens. Mais comme nous ne sommes pas prêts de changer même un tout petit peu notre nature de classe et puisque nous avons conservé notre dédain révolutionnaire à l'égard de l'opinion publique bourgeoise pleinement intacte, il ne peut y avoir pour nous aucun besoin de renoncer à notre passé, ou de « rejeter » la responsabilité de la Terreur rouge.

Que cette idée même de vouloir rejeter la responsabilité sur... Lénine est dénuée de toute valeur ! Qui voudrait « rejeter » sur lui ? Il en prend déjà la pleine responsabilité. Pour Octobre, pour la révolution, pour le renversement de l'ordre ancien, pour la terreur rouge, pour la guerre civile, il prend la responsabilité de tout cela aux yeux de la classe ouvrière et de l'histoire et le fera « à travers les âges ».

Ou peut-être fait-on référence ici à des excès des réactions excessives ? Mais où et quand a-t-on fait une révolution sans en « faire trop », sans commettre des excès ? Combien de fois Lénine a-t-il expliqué cette idée simple aux philistins que les excès d'avril, de juillet et d'octobre avaient plongés dans la terreur !

Aucun pouvoir et aucun individu ne peut enlever à Lénine la « responsabilité » de la terreur rouge. Même pas certains défenseurs trop accommodants. La terreur rouge était une arme nécessaire de la révolution. Sans elle, elle aurait péri. Plus d'une fois dans le passé des révolutions ont péri par la sensiblerie, l'indécision et de façon générale la bonté des travailleurs. Même notre parti, malgré sa trempe préalable, comptait des éléments de cette attitude « révolutionnaire » bon enfant et complaisante. Personne n'avait réfléchi à l'avance à toutes les incroyables difficultés de la révolution, aux dangers intérieurs et extérieurs, aussi sérieusement que Lénine. Personne ne comprenait aussi clairement, même avant la révolution, que, sans représailles contre les classes possédantes, sans mesures qui revenaient à la plus sévère forme de terreur dans l'histoire, le pouvoir prolétarien ne serait jamais capable de survivre, encerclé de tous côtés par ses ennemis. Goutte à goutte, il injecta sa compréhension de cela (et l'intense concentration de la volonté et la combativité qui en découlaient) à ses plus proches collaborateurs et, à travers eux, au parti

tout entier et à la masse des ouvriers. C'est exactement ce que j'ai dit dans mes souvenirs sur Lénine. J'ai décrit la façon dont Lénine, pendant les premiers jours de la révolution, voyant de la négligence, des attitudes insouciantes, une excessive confiance en soi partout face aux dangers et aux désastres menaçants, enseignait à tout tournant à ses collaborateurs que la révolution ne pouvait être sauvée que si elle transformait son propre caractère sur une autre ligne et s'armait de l'épée de la terreur rouge. C'est ce dont j'ai parlé dans mes souvenirs. De la grande perspicacité de Lénine, de sa grande force de caractère, de son impitoyable détermination révolutionnaire — qui coexistaient avec sa grande humanité personnelle. Voir autre chose dans mes paroles, y découvrir un désir de « mettre devant la porte » de Lénine la responsabilité de la terreur, ne pouvait être que le résultat de la bêtise sur le plan politique et de la mesquinerie la plus médiocre sur le plan psychologique.

Si je voulais jeter autour de moi des suspicions venimeuses avec autant de légèreté que le font certains de mes critiques, je dirais que toute recherche de tendances népistes devraient commencer non par moi mais par ceux pour qui l'idée même de renoncer à la terreur rouge pourrait venir. Et si quelques-uns des gens de l'écume de la Soukharevka prenaient au sérieux ces accusations et d'autres semblables et commençaient à construire leurs espoirs sur cette base, cela signifierait seulement que mes accusateurs auraient créé un spectre du trotskysme valable pour Soukharevka. Mais cela ne signifierait pas une relation entre ce spectre et moi.

Des arguments dérivant de la mentalité de marché de Soukharevka, qu'ils soient émigrés ou de l'intérieur, doivent en général être utilisés avec la plus grande prudence. Bien entendu, nos ennemis de toute espèce se réjouissent de toute divergence, de toute discussion entre nous et s'efforcent d'élargir toutes les brèches. Mais pour tirer telle ou telle conclusion de leurs appréciations, on doit examiner d'abord s'ils savent ce dont ils parlent — car seule une appréciation sérieuse, d'affaires, solidement fondée, par un ennemi *intelligent* peut avoir une importance comme symptôme ; et deuxièmement, on doit étudier la question de savoir s'ils ont spécialement fabriqué ces idées pour aggraver nos divergences en jetant de l'huile sur le feu de notre discussion. C'est particulièrement vrai pour la presse émigrée, qui n'a pas à atteindre d'objectifs politiques immédiats, parce qu'elle n'a pas une audience de masse et qui spéculé donc, la plupart du temps, sur la possibilité d'éveiller un écho de ses opinions dans la presse soviétique.

Je ne vais citer qu'un seul exemple, mais qui m'a frappé comme un exemple indicatif. Notre presse a rendu compte que le *Sotsialisticheski Vestnik* menchevique, au cours de la discussion de l'année dernière, avait placé de grands espoirs dans l'Opposition ou certains éléments en son sein. Je n'ai pas vérifié, mais j'admets tout à fait la possibilité que des réalistes aussi pénétrants que Dan et compagnie, qui ont passé leur vie à espérer la démocratisation de la bourgeoisie, sont maintenant pleins d'espoirs dans la menchevisation du parti bolchevique. Mais il se trouve que j'ai jeté un coup d'œil au n° 7 de la publication menchevique de droite *Zaria* et que j'y ai trouvé tout à fait par hasard un article d'un certain S. Ivanovitch avec la critique suivante dirigée contre les espoirs de Dan et Cie pour une évolution du parti bolchevique :

« Peut-être savent-ils de cette opposition quelque chose que tous les autres ignorent. Mais s'ils savent seulement ce que tout le monde sait, ils ne peuvent pas ne pas savoir que c'est précisément parmi les oppositionnels dans le P.C.R. que l'on trouve les partisans les plus utopiques de la dictature, les défenseurs les plus durs de l'orthodoxie, dont l'influence s'est fait sentir dans les explosions récentes de folie de gauche, dans la ligne politique anti-Nep, etc. Comment, précisément, ces gens d'"Octobre", orthodoxes, produisent-ils, selon la plate-forme, des éléments capables [...] à cause de leur position, de jouer un rôle significatif dans la préparation de la liquidation démocratique de la dictature ? La plate-forme découvre que tout cela peut être accompli "sous la pression du mouvement ouvrier qui se développe et arrive à la conscience de classe". Mais c'est une hypothèse totalement arbitraire et qui a été refusée par la vie avant même d'avoir pris place dans cette plate-forme. C'est précisément sous l'impact d'une longue vague de grèves mouvementées, lançant même parfois des revendications, que l'opposition dans le P.C.R. a appelé au renforcement de la dictature, réclamé le sang de la bourgeoisie et un cours nouveau. La vie a montré que l'opposition met en avant les démagogues les plus invétérés de la dictature, mais la plate-forme cherche les éléments de démocratie à partir de cette source [...] Que la vie est irrationnelle, de diverger autant de la plate-forme ! »

Cette citation d'une canaille blanche menchevique, je l'ai reproduite ici, dans un essai qui traite des problèmes internes du parti, avec des sentiments naturels de répugnance. Loin de moi l'idée même de penser à tirer des conclusions politiques de cette citation — sauf une : prenez garde aux commentaires et opinions des émigrés ! Prenez garde aux observations découpées avec soin dans la presse bourgeoise européenne !

Il est toujours utile d'examiner les idées de l'ennemi. Mais il faut le faire de façon critique et sans lui attribuer plus de pénétration qu'il n'en a en réalité. N'oublions pas que la bourgeoisie juge en aveugle de ces questions qui, tout en étant tout à fait incompréhensibles pour elle, sont le contenu essentiel de notre travail. N'oublions pas que la presse capitaliste mondiale, plus d'une fois pendant le régime soviétique, a affirmé que Lénine essayait de ramener la Russie en arrière sur la route nationale-conservatrice, mais que les « gauchistes » l'en empêchaient... avec Boukharine, Zinoviev et l'auteur de ces lignes figurant sous cette désignation. Ces opinions étaient-elles réellement symptomatiques d'autre chose que la bêtise de la pensée bourgeoise fermée vis-à-vis des tâches de la dictature prolétarienne ? Il est particulièrement inadmissible d'agir de telle façon que c'est nous qui égarons la presse bourgeoise avec des accusations partiales et artificielles, tourmentée d'espoirs et d'attentes, comme elle est, puis de présenter ses réflexions déformées de nos propos comme une appréciation bourgeoise digne d'être prise en considération. De cette façon, nous présentons comme la réalité l'ombre du spectre que nous avons créé !

Pour accréditer un peu (ou pour actualiser) le spectre du trotskysme bâti à partir de la combinaison de citations anciennes, quelques critiques, et particulièrement le camarade Zinoviev ont mis en avant — il est vrai sous une forme très générale et vague — des questions de la *politique intérieure* actuelle. Je n'ai commencé aucune discussion sur ces questions. Et le camarade Zinoviev ne fait référence à aucun conflit spécifique sur ces questions.

Ma préface n'offre aucune base pour une discussion de ces questions. Nulle part je n'ai discuté les décisions du XIII^e congrès et je les ai appliquées à la lettre dans tout mon travail. D'une manière ou d'une autre, cependant, ma préface a été interprétée non par rapport au contexte de la défaite de la révolution allemande, mais par rapport à celui de la discussion de l'année dernière. A cet égard, ma préface est devenue un prétexte pour soulever la question de ma « ligne » dans son ensemble.

Le camarade Zinoviev soulève toute une série de points qui, selon son opinion, caractérisent ma ligne comme une ligne dirigée contre celle du parti.

Je suis supposé essayer d'affaiblir le rôle dirigeant du parti dans l'Etat. Je ne peux accepter cette accusation, pas le moins du monde. Pour aborder cette question générale de façon absolument spécifique, je rappellerai seulement que, dans un certain nombre de déclarations politiques le comité central s'est exprimé une fois de plus et de façon très catégorique, contre le fait que des organismes du parti *se substituent* à des agences locales du pouvoir soviétique. Peut-on penser que cela va affaiblir le rôle du parti ? Non, l'application correcte de cette ligne ne peut que renforcer et consolider le rôle du parti. Dans ce cadre, naturellement, il peut y avoir des désaccords pratiques. Cependant, même en relation avec de telles divergences pratiques, le camarade Zinoviev ne cite pas d'exemple parce qu'il n'y en a pas eu dans notre travail pratique.

Je ne puis non plus accepter d'aucune façon l'accusation selon laquelle je serais en train de transformer le parti en un conglomérat de fractions et de groupes — dans l'esprit du Labour Party britannique. La nature caricaturale de cette affirmation parle pour elle-même. Que ma compréhension des leçons d'Octobre soit juste ou non, il est absolument impossible de considérer mon livre sur Octobre comme l'outil d'un groupe fractionnel. Je ne me suis pas fixé un tel but et je ne le pouvais. De façon générale, il est absurde de penser que, dans un parti au pouvoir avec des effectifs de masse, un « groupement » puisse être bâti sur la base des interprétations historiques.

Je ne vais pas aborder les questions de « spécialistes », finances, la Commission de planification d'Etat, et ainsi de suite, parce que je ne vois là absolument aucun sujet de discussion et que je n'ai donné aucun prétexte, à aucun égard, pour que ces questions soient de nouveau soulevées.

Finalement, il reste la question de ma sous-estimation de la paysannerie comme la prétendue source fondamentale de mes erreurs, réelles ou imaginaires. Je ne discuterai pas le passé, car cela nous entraînerait dans d'impossibles labyrinthes. Je ne m'attarderai pas sur le fait que mon erreur de Brest-Litovsk ne découlait pas de mon « ignorance » de la paysannerie (je ne comptais pas sur elle pour mener une guerre révolutionnaire), mais d'espoirs pour un développement plus rapide du mouvement révolutionnaire en Allemagne. Mais avec en tête le présent et l'avenir, je me sens obligé d'aborder cette accusation fondamentale, si informe mais si persistante.

Avant tout, il est nécessaire de rejeter la notion caricaturale que, pour moi, la formule « révolution permanente » est une sorte de fétiche ou un symbole de foi d'où je fais découler mes conclusions et déductions politiques, spécialement quand elles sont en rapports avec la paysannerie. Il n'y a pas une

ombre de vérité dans cette version des choses. Après que j'aie écrit sur la révolution permanente, avec l'objectif de clarifier pour moi-même le cours *futur* des événements révolutionnaires, bien des années se sont écoulées. La révolution a eu lieu et l'expérience extrêmement riche de l'Etat soviétique était là. Quelqu'un peut-il croire sérieusement que mon attitude actuelle à l'égard de la paysannerie est déterminée non par l'expérience collective de notre parti mais par mon expérience personnelle et mes souvenirs théoriques de la façon dont, dans telle ou telle année, j'ai attendu le développement de la révolution russe ?

Nous avons traversé et même appris quelque chose de la période de la guerre impérialiste, du règne de Kerensky, des comités de la terre, des congrès paysans, de la lutte contre les s. r. de droite et des jours de réunions continues avec les délégués des soldats à Smolny quand nous luttons pour l'influence sur les paysans-en-armes. Il y a eu l'expérience de la paix de Brest-Litovsk, pendant laquelle une fraction importante du parti dirigée par de Vieux Bolcheviks qui n'avaient aucun lien avec « la révolution permanente » ont placé leurs espoirs dans la guerre révolutionnaire et beaucoup appris au parti par l'expérience de leur erreur. Il y a eu la période de la formation de l'Armée rouge, quand, à travers une série d'expériences et d'essais, le parti a créé une alliance militaire entre l'ouvrier et le paysan. C'était la période de la réquisition du grain et des sévères conflits de classe là-dessus, etc. Puis le parti lança un cours vers le paysan moyen et cela conduisit graduellement à un changement substantiel dans l'orientation du parti — bien entendu encore sur les mêmes bases de principe. Ensuite, ce fut le passage à la Nep et au commerce libre du grain, avec toutes les conséquences qui en découlaient.

Est-il réellement possible de mettre d'un côté de la balance toute cette expérience historique gigantesque, qui m'a nourri, et de l'autre, ma vieille formule de la révolution permanente qui m'aurait soi-disant entraîné, partout et indépendamment des conditions, à sous-estimer la paysannerie ? C'est incroyable, ce n'est pas vrai. Je rejette avec force une attitude aussi théologique à l'égard de la formule de la révolution permanente.

En soi, cette formule reflétait une étape dans notre développement que nous avons depuis longtemps traversée. On l'a sortie et fait éclater parce qu'il est difficile, autrement, de trouver un terrain quelconque pour la prétendue « sous-estimation de la paysannerie » aujourd'hui et pour faire apparaître le spectre du « trotskysme ».

Dans son article sur l'Inspection ouvrière et paysanne, Lénine écrivait que le principal danger politique, qui pouvait, dans certaines circonstances, devenir la source d'une scission dans le parti, était le danger d'un schisme entre le prolétariat, la paysannerie, les deux classes fondamentales dont la collaboration est une nécessité absolue pour maintenir et développer les conquêtes d'Octobre ? Si nous abordons ce danger sous l'angle des intérêts des deux classes fondamentales, nous devons dire ceci : *c'est seulement en maintenant un certain équilibre entre les intérêts matériels des ouvriers et des paysans* que nous pouvons assurer la stabilité politique de l'Etat soviétique. Cet équilibre doit être réalisé par le parti dirigeant dans des circonstances qui changent continuellement, car le niveau économique du pays change, la contribution à

l'entreprise commune de chacun des partenaires varie, et que chacun reçoit en retour pour ses travaux varie également.

Dans ces circonstances, que pourrait signifier réellement la sous-estimation de la paysannerie ou le manque d'attention à son égard ? Que le partenaire dirigeant dans l'alliance, le prolétariat, cherchant à travers le parti à garantir sa propre base, l'industrie, aussi vite que possible, ou à élever le plus vite possible son niveau culturel, place un poids trop lourd sur le paysan. Cela pourrait conduire à une rupture politique, dont l'initiative serait, dans ce cas, prise par la paysannerie. Cette sorte de tendance à l'impatience et à l'étroitesse, dans la mesure où elle s'est manifestée, nous l'avons plus d'une fois caractérisée comme « trade-unioniste », intéressée seulement par les conditions d'emploi, et nullement communiste. La question de la part actuelle du prolétariat dans l'ensemble de l'économie nationale — une question, bien sûr, d'une importance exceptionnelle — ne peut pas être placée *au-dessus* de la question de la défense de la dictature du prolétariat comme la condition de la construction du socialisme. Je penserais que nous sommes tous d'accord là-dessus et pas seulement depuis hier.

Mais il y a autre chose qui est tout à fait évident pour nous tous, et c'est que le même danger historique d'une rupture peut nous confronter d'un pôle opposé. Si les conditions se développent de telle façon que le prolétariat soit obligé de subir trop de sacrifices pour préserver l'alliance, si la classe ouvrière en vient à la conclusion sur un certain nombre d'années qu'au nom de la préservation de sa dictature politique au nom de la préservation de sa dictature politique, il a été forcé d'accepter un excessif reniement de ses intérêts de classe, ce qui minerait l'Etat soviétique, à partir d'une autre direction.

Nous parlons des deux aspects d'un seul et même danger historique d'une scission entre le prolétariat et la paysannerie pas parce que nous considérons ce danger lui-même comme immédiat et urgent. Non, aucun de nous ne pense cela. Nous considérons un tel danger à partir de la perspective historique afin de mieux nous orienter dans la politique d'aujourd'hui. Il est hors de question que cela ne puisse être qu'une politique de manœuvre, qui exige la plus grande attention aux bruits venant du fond du chenal, une attention particulière à de possibles hauts-fonds et une application soigneuse à éviter les deux rives, la gauche et la droite. Il est également hors de question qu'à l'étape *actuelle*, l'équilibre des intérêts a été bouleversé, essentiellement au détriment du village et qu'il faut l'admettre sérieusement, en politique et en économie.

Les conclusions générales ci-dessus s'appliquent d'abord et avant tout à la question du développement de l'industrie et au taux de ce développement.

Si l'Etat soviétique se maintient sur la base d'une alliance des ouvriers et des paysans, la dictature du prolétariat est maintenue par l'industrie d'Etat et le transport. L'Etat soviétique sans dictature socialiste serait un corps sans « âme ». Il serait voué à une dégénérescence bourgeoise inévitable. L'industrie, la base de la dictature socialiste, dépend cependant de l'économie paysanne. Mais ce rapport est réciproque. L'économie paysanne de son côté dépend de l'industrie. De ces deux composantes, la plus dynamique (élément dirigeant, qui aspire à avancer) est l'industrie. L'influence la plus forte que le pouvoir

soviétique puisse exercer sur le village est celle qui passe par les canaux de l'industrie et du transport. Les autres moyens de l'influencer, très importants en eux-mêmes, restent encore de deuxième ou de troisième ordre. Sans augmenter convenablement le rôle de l'industrie étatisée, sans renforcer son influence organisationnelle sur le village, toutes les autres mesures sont vouées en définitive à l'impuissance.

Le taux de développement industriel, dont l'accélération est dans l'intérêt à la fois de la ville et du village, ne dépend évidemment pas de notre bonne volonté. Il y a là des limites objectives ; le niveau de l'économie paysanne, l'équipement réel de l'industrie, la possibilité d'obtenir du capital travail, le niveau culturel du pays, et ainsi de suite. Toute tentative de sauter par-dessus ces limites se heurterait sûrement à une âpre revanche, frappant le prolétariat à un bout et la paysannerie à l'autre. Mais il n'y aurait pas un danger moindre si l'industrie demeurerait en arrière de l'essor économique du reste du pays. Cela donnerait naissance inévitablement à un phénomène de famine de marchandises et de prix de revient élevés qui conduirait inéluctablement à son tour à l'enrichissement du capital privé. Le taux de l'accumulation socialiste et du développement industriel ne peut pas être illimité, et pourtant, à certains égards, aussi, il est limité non seulement par un certain maximum mais aussi par un certain minimum. Le minimum est déterminé directement par la concurrence du capital de l'intérieur et la pression du dehors du capital mondial.

Les dangers qui naissent de notre propre développement global ont un caractère à *double aspect*. L'industrie ne peut avancer trop vite, car elle n'a pas pour cela la base économique nécessaire. Mais il est également dangereux qu'elle reste en arrière. Tout retard, toute lacune dans l'industrie d'Etat signifie la croissance de son rival, le capital privé, la croissance du koulak au village, la croissance de l'influence économique et politique du koulak sur le village. Un retard dans l'industrie signifie un déplacement dans le rapport des forces de la ville au village et, au village, des paysans pauvres aux koulaks du nouveau type soviétique. Ce changement dans le centre de gravité, affaiblissant le prolétariat, doit par conséquent l'obliger à faire des concessions politiques et économiques au nom de la préservation de l'alliance ouvrier-paysan. Mais il est tout à fait évident que, sur cette route, la dictature du prolétariat serait vidée de son contenu socialiste.

Ainsi, toutes les difficultés et tous les dangers qui naissent de la période de transition de notre développement économique dans lequel le prolétariat s'engage dans la construction socialiste sur la base de millions de producteurs de petites marchandises — toutes nos difficultés prises ensemble et chacune séparément, auront toujours, comme nous l'avons dit, un aspect double et non unilatéral. Essayer d'imposer un rythme trop rapide dans l'industrie est exactement aussi dangereux que d'imposer un rythme trop lent.

Ces considérations, je voudrais l'espérer, sont tout à fait indiscutables. On peut les attaquer comme trop générales. Mais il est bien plus général et vague (pour ne pas dire extrêmement unilatéral) de m'accuser de sous-estimer la paysannerie. La paysannerie doit être estimée non pas séparément et à part, en elle-même, mais dans le cadre de l'équilibre changeant entre les classes. Il

n'existe pas de formule mathématique donnée d'avance qui nous dirait jusqu'où on peut aller et où il faut s'arrêter pour concilier les intérêts du prolétariat et de la paysannerie. Il n'existe pas au monde une telle formule. Il faut s'orienter soi-même et sentir sa voie dans la situation en manœuvrant constamment et activement. Cette manœuvre cependant n'a jamais eu et n'aura jamais un caractère sans principes, de va et vient (comme le décrivent les mencheviks et les anarchistes). Notre manœuvre, aussi bien économique que politique, revient à une série de mesures, reposant sur l'alliance des ouvriers et des paysans, par lesquelles *la dictature du prolétariat et par conséquent la possibilité de la poursuite de la construction socialiste, peut être assurée.*

L'accusation persistante de « sous-estimation de la paysannerie », si fautive dans son caractère unilatéral, est d'autant plus novice qu'elle provoque des craintes — certainement non fondées — que la base théorique est posée pour un changement de cours de la dictature socialiste vers une démocratie ouvrière et paysanne. C'est évidemment un pur non-sens. Notre parti, tout en conservant une pleine liberté de manœuvre, est uni du sommet à la base par notre programme pour la réorganisation *socialiste* des rapports sociaux. C'est le principal héritage que nous a laissé Lénine et que nous nous sommes à l'unanimité engagés à appliquer jusqu'au bout. Et nous le ferons !

Léon Trotsky

Un bloc avec Zinoviev ? *

(9 décembre 1925)

I

SOURCES ET MÉTHODES DE LA DISCUSSION ACTUELLE

1. La discussion dans le parti qui se déroule en ce moment entre l'organisation de Leningrad et le comité central et qui devient de plus en plus chaude, a ses racines sociales dans les rapports entre le prolétariat et la paysannerie dans les conditions de l'encerclement capitaliste. Aucun des deux camps n'a fait de propositions spécifiques, pratiques, qui modifieraient d'une façon ou une autre les rapports politiques et économiques des forces entre le prolétariat et la paysannerie. La légalisation de la location de terre et de l'embauche de travailleurs agricoles ont été réalisées, autant que le parti le sache, sans lutte interne. La diminution des impôts ruraux s'est passée aussi de la même façon. Quand on a élaboré les mesures pour la campagne de collecte des grains, il n'y a pas eu de division notable au comité central entre partisans de prix élevés et partisans de prix bas. Il en est de même pour la décision sur le montant des hausses de salaires. Il n'y a pas eu non plus d'indices de divergences, autant que le parti puisse dire, quand le budget national pour 1925-1926 a été dressé. En d'autres termes, sur toutes les questions qui déterminent directement ou indirectement l'ampleur et le rythme du développement de l'industrie et de ses différentes branches, le montant de l'aide à l'économie paysanne par l'intermédiaire de ses différentes couches, ou sur des questions qui déterminent directement ou indirectement la part de la classe ouvrière (salaires, etc.) dans le revenu de l'économie nationale dans son ensemble, il n'y a eu aucune indication de désaccord entre la majorité du comité central et sa minorité, qui repose sur l'organisation de Leningrad. Finalement, les résolutions du plénum d'Octobre, qui ont dressé le bilan de tout le travail mentionné ci-dessus et qui formaient la base de la résolution que le comité central présente au congrès, ont été adoptées à l'unanimité.

* Archives Trotsky, Houghton Library, T 2972, avec la permission de la Houghton Library.

2. Néanmoins, la lutte autour de ces résolutions adoptées à l'unanimité est en train de devenir de plus en plus chaude, quoiqu'elle ait d'abord un caractère organisationnel et ne se reflète que partiellement et de façon plutôt informelle dans la presse et dans la discussion. Le parti ou plutôt, sa couche supérieure, ses membres bien informés, sont devenus les témoins et les demi-participants à une lutte d'appareil extrêmement féroce sur les questions-clés des rapports entre le prolétariat et la paysannerie ; il n'est fait pourtant aucune proposition législative spécifique ni contre-proposition et aucune plate-forme clarifiant les principes qui s'opposent n'est présentée.

3. En ce qui concerne l'essence des divergences, elle est née incontestablement, comme il a déjà été dit, de l'orientation générale des deux classes fondamentales — de leur désir d'établir ou de définir plus précisément leurs relations entre elles à l'étape actuelle, nouvelle, du développement, de leurs appréhensions sur l'avenir, etc. Quant aux formes et aux méthodes de la discussion, elles résultent entièrement du régime du parti tel qu'il a pris forme dans les deux ou trois dernières années.

4. L'extraordinaire difficulté, au moins à l'étape actuelle, à déterminer le contenu de classes réel des divergences est engendrée par le rôle absolument sans précédent de l'appareil du parti : à cet égard on est allé bien au-delà de ce qui existait il y a un an. Il suffit de considérer l'importance du fait qu'à Leningrad une résolution dirigée contre le comité central a été adoptée à l'unanimité ou virtuellement à l'unanimité, pendant que, au même moment, l'organisation de Moscou, à l'unanimité — sans une seule abstention — adoptait une résolution directement dirigée contre Leningrad. Il est tout à fait clair que des circonstances locales, dont l'origine se trouve dans la composition et le travail de l'appareil des secrétaires du parti et pas dans la vie des masses elles-mêmes, a joué un rôle décisif dans ce phénomène frappant. Certains sentiments des masses, qui n'ont pas la moindre chance d'être représentés correctement dans les organisations de masse, syndicats ou parti, se sont frayés un chemin dans les cercles supérieurs du parti par des moyens obscurs et détournés ou par des troubles ouverts (grèves), déclenchant ainsi certaines lignes de pensée et ultérieurement prenant pied ou non solidement, en fonction des désirs de l'appareil chargé d'une zone particulière.

II

L'ESSENCE DES DIVERGENCES

5. Ce n'est néanmoins pas par hasard que Leningrad est devenu le lieu de l'opposition d'appareil au comité central. Les manœuvres complexes et prolongées en ce qui concerne la campagne, le développement du poids économique et politique des zones rurales dans la vie d'ensemble du pays, l'inca-

pacité de l'industrie de faire face aux exigences du marché, l'apparition de telle ou telle contradiction dans l'économie, la hausse relativement lente des salaires, la pression du chômage rural, tout cela pris ensemble ne peut pas donner naissance à des anxiétés sur l'avenir précisément parmi les éléments les plus réfléchis du prolétariat. Indépendamment du fait que telle ou telle contradiction résulte d'erreurs de prévision ou de direction ou de facteurs objectifs (les deux en fait, peuvent arriver), les faits restent les faits et puisque ces problèmes ne sont pas débattus dans des discussions systématiques dans le parti et en public, elles deviennent de temps en temps la source de sentiments d'alarme qui, à leur tour, deviennent la source d'accès de panique dans l'appareil, comme il est incontestablement en train d'arriver à Leningrad.

6. Tout en rejetant toute la démagogie, la recherche de mots d'ordre populaires, les mécanismes de défense de l'appareil, etc., on doit dire encore que la position prise par les cercles dirigeants à Leningrad est une expression bureaucratiquement déformée de l'anxiété politique qui étirent la fraction la plus avancée du prolétariat quant au cours de notre développement économique dans son ensemble et quant au destin de la dictature du prolétariat.

Bien entendu, cela ne signifie pas que les ouvriers des autres régions du pays ne partagent pas l'anxiété en question ou qu'à Leningrad elle s'est répandue dans toute la classe ouvrière. La question de l'endroit et de la façon dont ces sentiments trouvent une expression dépend dans une énorme mesure de l'appareil des secrétaires du parti.

7. Le caractère de cette lutte — enveloppée et pour l'instant confinée au sommet — a pour résultat un caractère extrêmement schématique, doctrinaire et même scolastique aux réflexions dans les idées qui sont apparues. Supprimée et étouffée par l'unanimité de l'appareil, la pensée du parti, quand elle rencontre de nouvelles questions ou dangers, se fraie son chemin par des itinéraires en rond et se perd en abstractions, réminiscences et citations innombrables. Il semble cependant qu'en ce moment la presse officielle s'efforce de centrer l'attention du parti sur la définition théorique de notre régime dans son ensemble.

III

CAPITALISME D'ETAT ET SOCIALISME

8. En 1921, pendant le passage à la Nep, Lénine insistait particulièrement pour qu'on définisse le régime économique d'ensemble qui prenait forme dans notre pays comme un capitalisme d'Etat. A cette époque où l'industrie était dans un état de paralysie totale, il y avait bien des raisons de penser que son développement allait se faire principalement par la voie de compagnies mixtes, attirant des capitaux étrangers, de l'octroi de concessions,

de locations, etc. — c'est-à-dire par la voie de formes capitalistes et semi-capitalistes, contrôlées par l'Etat prolétarien et sous sa direction. Dans ces conditions, les organisations coopératives devaient devenir distributrices des biens produits par l'industrie capitaliste d'Etat et par conséquent devaient devenir une partie constituante de l'appareil économique capitaliste d'Etat liant l'industrie et la paysannerie.

Le développement réel cependant suivit des lignes plus favorables. L'industrie d'Etat s'empara de la position décisive. En comparaison, non seulement les compagnies mixtes, les concessions, les entreprises louées, mais même l'industrie rurale prirent une part insignifiante du marché. Les coopératives distribuaient des biens obtenus essentiellement par des trusts d'Etat c'est-à-dire les unités de base de l'économie socialiste en construction. Cela donne aux coopératives elles-mêmes un caractère différent en dépit du fait qu'à leur niveau le plus bas elles reposent sur une économie paysanne fragmentée de production de marchandises. Les coopératives sont en train de devenir une partie et même un morceau non d'un appareil capitaliste d'Etat, mais d'un appareil économique socialiste en cours de formation et elles sont une arène pour la lutte de cet appareil contre les tendances capitalistes.

Il est tout à fait clair qu'une définition générale de notre régime économique comme « capitalisme d'Etat » devient dans ces conditions dénuée de sens : ni l'industrie d'Etat ni l'économie paysanne ne conviennent à cette définition. Définir tout le système sur la base de ses composantes les moins significatives (compagnies mixtes, concessions, locations, etc.) serait violer outrageusement toutes les proportions.

On pourrait aisément démontrer que, pendant la discussion de 1923, le terme de « capitalisme d'Etat » fut appliqué sans discrimination à notre système dans son ensemble, y compris les trusts appartenant à l'Etat, en violation évidente du sens que Lénine donnait à ce concept quand il esquissait une ligne de développement moins favorable, avec un rôle faible pour les industries purement d'Etat et un rôle important pour le capital privé, surtout étranger, dans les premières années.

9. Laissant cependant de côté la confusion passée qui entoure cette question — confusion résultant du fait qu'une sélection non critique de citations a été substituée à une analyse léniniste vivante — il est possible de dire à coup sûr que la discussion actuelle sur le terme « capitalisme d'Etat », bien que doctrinaire dans sa forme, reflète le désir de ceux des membres du parti qui réfléchissent de réexaminer la question des rapports entre l'industrie et l'agriculture, compte tenu de la façon non satisfaisante dont cette question a été formulée au cours des dernières années.

10. A l'automne 1923, la pensée officielle du parti était que le danger principal résidait dans un développement trop rapide de l'industrie, pour lequel il n'y aurait pas de marché véritable. Le principal mot d'ordre en ce qui concernait l'industrie était « pas trop vite ». On comprenait statistiquement la corrélation entre agriculture et industrie de façon statistique mais pas de façon dynamique, c'est-à-dire qu'on ne reconnaissait pas du tout l'idée que

l'industrie était le principe directeur, que précisément pour cette raison, l'industrie doit « dépasser l'agriculture pour la mener en avant et qu'avec une direction juste un tel rapport peut grandement hâter le rythme d'ensemble de la croissance économique. Toute l'orientation économique était présentée avec beaucoup de modestie. Le résultat est que des plans quinquennaux et d'autres programmes pour l'industrie, le transport, le crédit, etc. étaient appliqués au point de devenir des caricatures. Une étape entière de développement économique et politique a été colorée d'une révérence passive aux conditions du marché paysan et chaque phase particulière a été marquée par la sous-estimation ou l'incompréhension du rôle de l'industrie comme principe économique ne s'adaptant pas passivement aux conditions du marché mais dessinant et étendant le marché.

Affirmer maintenant, après coup, que les avertissements et exhortations de 1923 concernant l'agriculture et l'industrie étaient justifiés, c'est contredire le cours réel du développement des deux dernières et demie. Des projections à long terme et des programmes portant la marque de la timidité et de la mesquinerie ont été invariablement révisés en hausse sous la pression directe des revendications de trimestre en trimestre et souvent de mois en mois, avec l'inévitable perte non seulement de la possibilité de prévision mais même de maintenir le contrôle quotidien.

11. Nous vivons maintenant dans une période de queues. Le manque de produits industriels a créé les plus graves difficultés dans l'exportation de biens qui, à leur tour, frappent l'industrie. Il va sans dire que les queues d'aujourd'hui sont fondamentalement différentes de celles des premières années du pouvoir soviétique : celles-ci étaient le produit d'un réel déclin économique, les queues d'aujourd'hui résultent d'une expansion. Mais elles sont l'expression la plus claire du fait qu'en évaluant les perspectives pour le développement économique, la pensée officielle a été frappée d'indécision, de minimalisme et de sous-estimation du potentiel réel.

12. La contradiction éclatante entre le développement prévu et le développement réel ne pouvait pas ne pas accroître l'anxiété et les doutes dans les couches de la classe ouvrière qui réfléchissent le plus. La prévision disait : « pas d'extrêmes, ne courons pas trop vite pour éviter de créer une brèche avec la campagne ». Mais la réalité montrait à chaque pas que l'industrie traînait loin en arrière et qu'il fallait se dépêcher d'improviser dans le domaine de la planification industrielle. Le point culminant de tout cela, ce sont les queues.

13. En ce qui concerne ce qu'on a appelé l'intervention sur les marchandises, c'est-à-dire la suggestion de ne pas oublier la division internationale du travail et le marché mondial et d'accélérer notre propre développement économique — fut déclarée être une concession au koulak. Cette orientation nourrit une attitude passive et craintive à l'égard du marché mondial et, dans ses conclusions, pour tomber tête première sur la théorie de l'économie nationale se suffisant. La réalité a totalement refusé cette façon de voir le problème. L'intervention sur les marchandises nous a été imposée par l'expansion

sion de notre propre économie. Elle s'est montrée un instrument puissant de l'accélération du développement de l'industrie étatisée. Ses conséquences négatives se sont faites sentir seulement dans la mesure où il a été introduit comme une improvisation hâtive — au mépris de toutes les prévisions et de tous les plans.

14. Il est devenu de plus en plus évident que la planification n'est pas une coordination passive de plans ministériels — dont les limites ont été établies par le commissariat aux finances, avec les processus économiques dans le secteur privé, que l'on a estimés ou anticipés sur la base des statistiques. La planification d'Etat basée sur un puissant complexe d'industrie, de transport, de commerce et de crédit, est l'établissement conscient de grandes tâches économiques et la création des conditions pour leur réalisation. Le minimalisme ou menchevisme existe comme façon d'aborder les tâches et les possibilités. Et il n'existe pas seulement en politique, mais aussi en économie spécialement, puisque les neuf dixièmes de la politique aujourd'hui résident dans la solution des problèmes économiques. Le minimalisme par rapport à la production est un résultat de la sous-estimation, d'un côté, du rôle dirigeant de l'industrie d'Etat, et, de l'autre, des ressources et méthodes à la disposition de l'Etat ouvrier.

Le parti a besoin d'une nouvelle orientation sur cette question fondamentale. L'industrie d'Etat doit devenir la colonne vertébrale de la planification économique, basée sur la coordination ferme et effective des unités constituantes des secteurs étatiques et de propriété sociale de l'économie, tant dans leurs relations internes l'une avec l'autre que dans leurs rapports avec le secteur privé.

Léon Trotsky

Une analyse des mots d'ordre et divergences *

(14 décembre 1925)

Ni les classes ni les partis ne peuvent être jugés par ce qu'ils disent d'eux-mêmes ou par les mots d'ordre qu'ils lancent à un moment donné. Cela vaut entièrement pour les groupements à l'intérieur d'un parti politique également. Il faut prendre les mots d'ordre dans tout leur environnement et particulièrement en rapport avec l'histoire d'un groupement particulier, ses traditions, la sélection du matériel humain en lui, etc.

Cela ne signifie pas cependant que les mots d'ordre n'aient pas de sens. Bien qu'ils ne déterminent pas pleinement la complexion politique d'un groupement, ils en constituent l'un des composants. Essayons d'analyser les mots d'ordre clés en eux-mêmes et par eux-mêmes et évaluons-les ensuite dans le cadre de la situation politique existante.

Le fait que la question de la différenciation à l'intérieur de la paysannerie soit brutalement posé est incontestablement un développement important et positif, ne serait-ce que parce qu'il nous ramène du concept purement abstrait de la « coopérativisation » du paysan moyen à la réalité du processus économique. Concentrant l'attention du parti sur la différenciation à l'intérieur des forces paysannes pour comprendre qu'il n'y a et ne peut y avoir aucune issue vers le socialisme à travers les ressources existant dans le seul village. D'où le changement de position de Kamenev, qui maintenant combat le concept de Boukharine selon lequel « le socialisme, c'est le pouvoir soviétique plus les coopératives », avec une formule plus complexe, « pouvoir soviétique, plus électrification, plus les coopératives », dans lequel électrification doit être comprise par technique industrielle en général. Une telle formulation de la question, comparée à la position de 1923, qui était l'« une des raisons du retard systématique de l'industrie », est incontestablement un pas en avant. Si on veut pousser cette idée à sa conclusion, voici comment il faut en gros la formuler.

La coopérativisation peut avoir un caractère socialiste ou un caractère bourgeois. Si le processus économique à la campagne est laissé à lui-même, la

coopérativisation ira certainement dans une direction capitaliste, c'est-à-dire qu'elle deviendra un instrument entre les mains des koulaks. Ce n'est que sur la base de la technique nouvelle, c'est-à-dire de la prédominance grandissante de l'industrie sur l'agriculture, que la coopérativisation des paysans pauvres et moyens peut assurer une avance vers le socialisme. Plus vite se développera l'industrie et plus tôt elle assurera sa prédominance sur l'agriculture, plus on peut attendre avec confiance un délai dans la différenciation de la paysannerie, un salut pour la masse des paysans moyens contre la paupérisation, etc.

Mais, en même temps, que Kamenev oppose l'industrie en tant que force motrice à la perspective agraire-coopérativiste de Boukharine, ce dernier s'élève contre Kamenev dans la question de l'évaluation de la nature sociale de l'industrie elle-même. Kamenev, Zinoviev et les autres considèrent encore l'industrie comme une des composantes du système de capitalisme d'Etat. Ils avaient en ce point de vue il y a deux ou trois ans, et l'ont avancé de façon particulièrement persistante pendant la discussion de 1923-1924. L'essence de cette idée est que l'industrie est l'une des parties subordonnées d'un système qui inclut l'économie paysanne, les finances, les coopératives, les entreprises privées régulées par l'Etat, etc. Tous ces processus économiques, régulés et contrôlés par l'Etat, constituent le système du capitalisme d'Etat qui est supposé conduire au socialisme à travers toute une série d'étapes.

Dans ce schéma, le rôle dirigeant de l'industrie s'évanouit complètement. Le principe de planification est presque entièrement poussé de côté par la régulation crédit-finances, qui a assumé le rôle d'intermédiaire entre l'économie paysanne et l'industrie d'Etat, les considérant comme deux parties dans un procès. C'est précisément de ce schéma qu'est né le concept du socialisme agraire-coopératif, contre lequel Kamenev s'élève à juste titre. Mais de ce schéma même est sortie une caractérisation de l'industrie d'Etat ou non comme le facteur-clé du socialisme mais comme une composante subordonnée du capitalisme d'Etat, contre lequel Boukharine s'élève aujourd'hui à juste titre. Nous voyons ici que chaque partie a partiellement liquidé la position commune de 1923, une position qui a conduit, d'un côté, au retard de l'industrie derrière l'agriculture et, de l'autre, aux schémas coopératifs paysans moyens de Boukharine, exprimés par le mot d'ordre nullement accidentel d'« Enrichissez-vous ».

Il faudrait liquider la position de 1923 non pas en partie, mais complètement. On doit dire fermement et nettement que l'essence de la question ne réside pas dans le niveau actuel de différenciation, mais dans le taux de développement industriel qui a seul la capacité de provoquer des changements qualitatifs dans le processus fondamental du développement économique à la campagne. Il en découle ensuite que « face à la campagne » signifie, d'abord, « face à l'industrie ». Il en découle aussi que la planification n'est pas un intermédiaire entre l'industrie et l'économie paysanne, mais l'objet d'une activité économique de l'Etat, accomplie d'abord et avant tout à travers l'industrie. L'axe de la planification peut et doit être un programme de développement industriel. La planification, séparée de l'industrie, dégénère inévitablement en intérêt pour des vétilles, une correction ici ou là, et des tentatives de coordination d'un cas au suivant. Cela s'applique aussi au conseil

* Archives Trotsky, Houghton Library, T 2974, avec la permission de la Houghton Library.

suprême de la planification d'Etat comme au conseil du travail et de la défense. Dans la mesure où la planification est devenu une médiation semi-passive entre l'industrie d'Etat — restée loin derrière le marché — et l'économie paysanne, le commissariat aux finances a naturellement poussé le Gosplan de côté parce que le financement a été trouvé un moyen plus direct et plus pratique de régulation intermédiaire que les compilations statistiques du Gosplan. Mais la régulation crédit-finances en et par elle-même n'inclut aucune planification en principe et, tout en soutenant tout le processus économique, elle ne contient et ne peut contenir aucune garantie inhérente d'un progrès vers le socialisme.

A l'aube de notre travail économique, Lénine avançait l'idée de l'électrification comme base pour un plan économique. L'électrification est une expression hautement développée du principe industriel. Formellement, l'électrification a continué à être reconnue comme une idée directrice. En pratique, elle a occupé une place relativement plus réduite dans le développement général de l'économie. L'électrification était intimement liée au concept de plan économique. Nous trouvons ici la toute première expression de l'idée que l'économie ne peut être planifiée de manière socialiste que par la technologie industrielle. Sans lier étroitement le Gosplan au conseil suprême de l'économie nationale, nous n'aurons pas ni de programme proprement intégré de développement industriel ou une planification économique pratique, utile et active, réalisée essentiellement à travers l'industrie. L'agriculture, le transport et même la stabilité du tchervonets dépendent du caractère et du taux de développement industriel. Dans la chaîne d'ensemble de l'économie, c'est l'industrie qui est le maillon fondamental et décisif.

Léon Trotsky

Sur l'opposition de Leningrad *

(22 décembre 1925)

La *Pravda* et les orateurs de la majorité du congrès caractérisent l'Opposition de Leningrad comme la continuation et le développement de l'Opposition de 1923-1924. Nous devons admettre franchement que cette équation n'est pas une simple recette polémique mais qu'elle contient un grain de vérité. Il faut seulement spécifier correctement ce qu'est ce grain.

Le thème central de l'Opposition de Leningrad est de blâmer la politique officielle, ou sa manifestation droitière, pour le fait que la paysannerie commence à pousser le prolétariat à l'arrière-plan et pour le fait que, dans les rangs de la paysannerie, le koulak pèse sur le paysan moyen et le paysan moyen sur le paysan pauvre.

Actuellement, il ne peut y avoir de doute que la prétendue déviation koulak a reçu une très forte poussée en avant depuis le XII^e et surtout le XIII^e congrès. La ligne essentielle poursuivie dans la lutte contre le trotskysme a été l'accusation de sous-estimer la paysannerie. Sur quoi était-elle basée ? Sur le fait que l'Opposition considère que l'industrie et son développement sont d'une énorme importance et exige que le rythme du développement industriel soit accéléré, c'est-à-dire revendique la réallocation de capital correspondante, l'introduction du principe de planification dans l'industrie, etc. Cette position a été déclarée une révision du léninisme et l'on proclama que les principaux éléments de ce dernier étaient la *smytchka*, l'alliance des ouvriers et des paysans, etc. Dans la vieille génération qui n'a pas oublié l'expérience des dernières décennies, ces formules simplistes pour le moins vinrent couronner l'expérience accumulée dans la lutte contre le mouvement *narodnik* et pour une politique prolétarienne de classe. Mais, pour les larges couches de jeunes — qui n'ont pas été trempées dans la lutte de classes — la discussion des dernières années, moins toutes les intrigues et les distorsions, apparaît comme suit : d'un côté, reconnaissance de la « dictature de l'industrie » et du développement ininterrompu de la révolution internationale, de l'autre la *smytchka* avec la paysannerie, l'alliance avec le paysan moyen, les coopératives comme cours *alternatif* de développement, etc.

* Archives Trotsky, Houghton Library, T 2975, avec la permission de la Houghton Library.

Au fond, la jeune génération, qui n'a pas été trempée dans la lutte de classes, a été moulée sur la base de cette polémique. On peut assurer qu'un tel processus a créé une base très large et fertile pour le développement d'une déviation paysanne. Que toute la vie publique du pays, étant donné le retard de la révolution mondiale et la lenteur du développement industriel, ait créé les conditions matérielles de cette déviation, il ne peut guère y avoir de doute à ce sujet. Ainsi, sous le drapeau d'une lutte contre l'Opposition, des éléments d'un mouvement narodnik soviétique prenaient forme, surtout dans la jeune génération du parti et de la Jeunesse communiste. Ce mouvement élémentaire n'attendait qu'une expression théorique officielle. L'école de Boukharine, bien que de façon timide et sans enthousiasme, l'a fournie.

Ce n'est pas du tout un hasard si l'organisation de Leningrad s'est révélée la plus sensible aux voix d'avertissement, de même que ce n'est pas par hasard que les dirigeants de cette opposition, dans leur lutte pour leur propre préservation, ont été obligés de s'appuyer sur la sensibilité de classe du prolétariat de Leningrad. Le résultat est un paradoxe, presque en apparence mais en même temps tout à fait conforme aux forces sous-jacentes au travail : l'organisation de Leningrad — étant allée le plus loin possible dans sa lutte contre l'Opposition, ayant tonné contre la sous-estimation de la paysannerie et ayant lancé plus fort que tout le monde le mot d'ordre « Face à la campagne »... a été la première à reculer devant les conséquences du remarquable tournant qui s'est produit dans le parti, dont la source idéologique était la lutte contre le prétendu trotskysme.

Quant aux hurlements incessants sur la sous-estimation de la paysannerie, l'exigence de nous « tourner vers la campagne », la mise en avant de l'idée d'une économie nationale fermée et d'une construction fermée du socialisme — dès 1923-1924, l'Opposition a prévenu et mis en garde contre le fait qu'une telle orientation dans le parti pouvait poser la base et faciliter la chute dans un Thermidor de type paysan. Et maintenant, nous entendons les dirigeants de Leningrad mettre en garde contre le même danger, bien qu'ils aient joué un rôle clé en lui pavant la voie sur le plan des idées.

Que les méthodes de Leningrad de direction du parti et de l'économie, le style strident de leur agitation, leur arrogance régionale, etc. aient construit une énorme accumulation de mécontentement à l'égard du groupe dirigeant de Leningrad et que l'intense ressentiment contre le régime de Leningrad ressenti par beaucoup, des centaines d'ouvriers qui, à un moment ou à un autre ont été chassés de Leningrad et dispersés dans le pays, ce sont des faits incontestables et dont on doit pas sous-estimer l'importance. En ce sens, le remplacement des dirigeants au plus haut niveau à Leningrad et l'adoption par l'organisation de Leningrad d'un ton moins arrogant à l'égard du parti dans son ensemble sont des facteurs indiscutablement positifs.

Mais ce serait de l'aveuglement que de négliger le fait qu'au XIV^e congrès, derrière l'hostilité à l'égard des traits et manières spécifiques des dirigeants de Leningrad, perçaient des sentiments d'hostilité à la dictature idéologique de la ville sur la campagne. Les centres ont un trop gros budget, ils ont l'industrie, la presse, les organisations les plus fortes et la suprématie idéologique : ils n'abandonnent pas suffisamment pour le bien de la campa-

gne, au lieu de l'assourdir par des mots d'ordre creux — tels sont les thèmes qui, de façon très, très affaiblie, ont trouvé un écho dans bien des discours du congrès. Aujourd'hui, c'est le tour de Leningrad ; demain ce sera celui de Moscou. Les attaques de Leningrad et Moscou l'un contre l'autre facilitent cette possibilité. Les provinces ont pris Leningrad à la gorge pour son opposition à Moscou afin de préparer un coup contre les villes en général. Bien entendu, ce que l'on a là ne fait que prédessiner un processus qui, en se développant, peut devenir fatal pour le rôle du prolétariat.

Le fait qu'aujourd'hui Sokolnikov apparaît comme l'un des dirigeants de l'opposition de Leningrad est de la politique sans principes de type purement personnel et en même temps une grande curiosité. Il était et reste le théoricien du désarmement économique du prolétariat en rapport avec la campagne.

On ne peut pas ne pas tenir compte des provinces de Tambov, de Voronej ou de Géorgie. La déviation paysanne résulte de la nécessité objective pour le parti de faire attention à la paysannerie. Mais c'est intégralement une question de degré ou d'avoir un contrepois actif. Le contrepois le plus efficace à la campagne aurait été d'énergiques et puissantes organisations prolétaires dans les centres industriels, c'est-à-dire à Leningrad et Moscou. La démocratisation de la vie intérieure de ces organisations est une condition nécessaire si ils doivent contrer énergiquement et victorieusement la déviation paysanne. En fait, nous avons vu le contraire se produire. Le régime d'appareil a assoupi la conscience de ces deux organisations. Toute exigence d'un relâchement de l'enrégimentation est dénoncée comme une capitulation devant l'amorphie petite-bourgeoise, etc., etc. Sévèrement tenu dans la prise de l'appareil bureaucratique, Leningrad a servi la cause de la lutte contre l'Opposition à cent pour cent sous le mot d'ordre « Face à la campagne » et aidé ainsi les tendances au développement d'une perspective nationale et rurale et à son expression suffisamment vivace au congrès actuel du parti. Bien que formellement personne ne soit d'accord avec les « extrêmes » de l'école de pensée de Boukharine, en réalité, tout le « feu » est dirigé de l'autre côté, contre Leningrad.

Léon Trotsky

Lettre à Boukharine *

(9 janvier 1926)

Cher Nikolai Ivanovitch,

Je vous remercie de votre mot, car il me donne une occasion — après un long intervalle — d'échanger des idées sur les questions les plus urgentes de la vie du parti. Et puis, par la volonté du destin et du congrès du parti, vous et moi servons dans le même bureau politique, une tentative honnête de clarification en bons camarades des problèmes ne peut en tout cas pas faire de mal.

Kamenev vous a reproché lors d'une réunion le fait que vous aviez précédemment élevé des objections contre des mesures de pression administrative extrême sur l'Opposition (apparemment faisant allusion à 1923-1924) mais maintenant vous voutenez les initiatives les plus sévères contre Leningrad. Mon opinion, exprimée à haute voix, était essentiellement celle-ci : « Il y a pris goût ». Relevant cette remarque de moi, vous écrivez : « Vous pensez que j'y ai pris goût mais ce "goût" me fait trembler de la tête aux pieds ». Je ne voulais nullement dire, par cette observation faite à haute voix par hasard, que je suggérais que vous avez pris du plaisir à des mesures répressives extrêmes de l'appareil. Mon idée était plutôt que vous vous êtes *accommodé* de telles mesures, que vous avez pris l'*habitude* et que vous ne cherchez pas à relever leur impact et leur effet en dehors des cercles des éléments dominants de l'appareil.

Dans votre mot, vous assurez qu'« à partir de considérations formelles sur la démocratie », je ne vois pas l'état réel des choses. Mais qu'appellez-vous « l'état réel des affaires » ? Vous écrivez :

« 1. L'appareil de Leningrad est sclérosé jusqu'au cœur ; les échelons supérieurs sont soudés en un seul ; ils ont été au pouvoir sans aucun changement pendant huit ans — ils sont soudés ensemble dans leur vie quotidienne. 2. Les dirigeants de second plan ont été sélectionnés ; il est impossible de changer tous ces états d'esprit — c'est utopique. 3. Ce sur quoi ils cherchent à jouer, leur thème principal, c'est que les privilèges économiques des ouvriers d'industrie leur seront enlevés (crédits, usines, etc.) ; c'est de la démagogie sans scrupules. »

Vous en concluez qu'il faut « gagner les gens par la base, tout en écrasant la résistance d'en-haut ».

* Archives Trotsky, Houghton Library, T 2976, avec la permission de la Houghton Library.

Ce n'est nullement mon intention de polémiquer contre vous ou de rappeler le passé. C'est sans objet. Mais pour arriver au cœur du problème, je dois néanmoins vous dire que vous avez produit une formulation qui *oppose l'appareil du parti à sa base* de la manière la plus nette, la plus dure et la plus éclatante. Votre « construction » est la suivante : il y a un groupe étroitement lié, ou comme vous dites, profondément sclérosé au sommet et une direction de second plan sélectionnée au-dessous ; puis il y a la base du parti, trompée et corrompue par la démagogie de son appareil et, en-dessous la masse des ouvriers sans-parti. Bien entendu, dans un mot privé, vous pouvez vous exprimer plus fortement que dans un article. Mais, même si on en tient compte, le résultat est un tableau absolument dévastateur. Tout membre du parti qui pense va se demander : si un conflit n'était pas apparu entre Zinoviev et la majorité du comité central, est-ce que les huiles de Leningrad avaient continué à maintenir pour une neuvième et dixième année le type de régime qu'ils ont instauré pendant les huit dernières années ?

L'« état réel des affaires » n'est pas du tout comme vous le voyez. En réalité, il est que le caractère inadmissible du régime de Leningrad n'a été révélé que parce qu'un conflit a éclaté entre lui et les huiles de Moscou, certainement pas parce que la base de Leningrad a protesté, exprimé son mécontentement, etc. Est-il possible que cela ne vous ait pas tapé dans l'œil ? Si Leningrad, c'est-à-dire le centre prolétarien le plus cultivé, est gouverné par une clique « sclérosée », « liée dans sa vie quotidienne », comment se fait-il que l'organisation du parti ne l'ait pas remarqué ? N'y a-t-il pas réellement dans l'organisation de Leningrad des membres du parti vivants, honnêtes et énergiques pour élever une voix de protestation et gagner la majorité de l'organisation de leur côté — même si leur protestation ne rencontrait pas l'écho du C.C. ? Après tout, nous ne parlons pas de Tchita ou de Kherson (bien que là aussi, évidemment, on puisse et on doit s'attendre à ce qu'une organisation du parti bolchevique ne tolère pas pendant des années des actes aussi barbares des échelons supérieurs). Nous parlons de Leningrad où est concentrée incontestablement l'avant-garde prolétarienne et la plus hautement qualifiée de notre parti. Ne voyez-vous pas réellement que c'est précisément en cela et en rien d'autre que consiste « l'état réel des affaires » ? Et maintenant, quand vous pensez un peu, comme vous le devriez, à cet état de choses, vous devez en conclure que Leningrad n'est nullement un monde en soi. A Leningrad, on trouve seulement une expression plus marquée et plus déformée des caractéristiques négatives qui sont typiques du parti dans son ensemble. Est-ce que ce n'est réellement pas clair ?

Il vous semble à vous qu'« à partir de considérations formelles sur la démocratie », je n'ai pas vu les réalisations à Leningrad. Vous vous trompez. Je n'ai jamais proclamé que la démocratie était « sacrée », comme l'a fait un jour un de mes anciens amis.

Vous vous rappellerez peut-être qu'il y a deux ans, pendant une réunion au bureau politique chez moi, j'ai dit que les rangs du parti à Leningrad étaient muselés bien plus qu'ailleurs. Cette expression (je l'avoue, très forte) je l'ai utilisée dans un cercle intime, exactement comme vous avez employé dans votre mot personnel les mots « démagogie sans scrupules ».

Il est vrai que cela n'a pas empêché ma remarque sur le musellement des rangs du parti par l'appareil du parti de Leningrad d'être diffusée dans les réunions et la presse (c'est cependant une autre question et, je l'espère, pas un précédent). Mais cela ne signifie-t-il pas que *j'avais bien vu* l'état de choses réel ? Mieux, à la différence de certains camarades, je l'ai vu un an et demi et deux ou trois ans avant. A cette époque, pendant la même séance, j'ai remarqué que tout allait magnifiquement à Leningrad, à cent pour cent, cinq minutes avant que les choses allaient très mal. Ce n'est possible que sous un régime de super-appareil. Pourquoi donc dites-vous que je n'ai pas vu l'état de choses réel ? C'est vrai, je n'ai pas considéré que Leningrad était séparé du reste du monde par une barrière infranchissable. La théorie de « Leningrad malade » et du « pays sain » qui était tenue en haute estime sous Kerensky, n'a jamais été ma théorie. J'ai dit et je répète maintenant que les traits du bureaucratisme d'appareil, caractéristique de l'ensemble du parti, avaient été portés au paroxysme dans le régime du parti de Leningrad. Je dois cependant ajouter que, pendant ces deux années et demie, soit depuis longtemps de 1923, les tendances apparatchik-bureaucratiques ont énormément grandi, pas seulement à Leningrad mais dans le parti tout entier.

Considérez un instant ce fait : Moscou et Leningrad, les deux principaux centres prolétariens, adoptent *simultanément* et qui plus est à l'unanimité (réfléchissez : à l'unanimité), lors de leurs conférences de district du parti deux résolutions dirigées l'une contre l'autre. Et considérez aussi que cette opinion officielle du parti, représentée par la presse, ne tient même pas compte de ce fait vraiment choquant.

Comment ceci a-t-il pu arriver ? Quels courants sociaux se cachent derrière ? Est-il concevable que, dans le parti de Lénine, où il y a un heurt exceptionnellement sérieux de tendances, aucune tentative n'ait été faite pour définir leur caractère social, c'est-à-dire de classe. Je ne parle pas des « sentiments » de Sokolnikov ou de Kamenev ou de Zinoviev, mais du fait que les deux principaux centres prolétariens, sans lesquels il n'y aurait pas d'Union soviétique, aient pu en arriver à voter « à l'unanimité » l'un contre l'autre ? Comment ? Pourquoi ? De quelle manière ? Quelles sont les conditions sociales (?) spéciales (?) à Leningrad et à Moscou qui ont permis des positions contraires aussi résolus et « unanimes » ? Personne ne les cherche, personne ne s'étonne ? Quelle est donc l'explication ? Simplement ceci, que chacun sait en son for intérieur, en silence — *que l'antagonisme à cent pour cent de Leningrad et de Moscou est l'œuvre de l'appareil*. Et ça, Nikolai Ivanovitch, c'est l'état de choses réel. Et je considère au plus haut degré alarmant. S'il vous plaît, essayez de comprendre cela !

Vous faites allusion à la façon dont les échelons les plus élevés de Leningrad sont soudés « dans leurs vies quotidiennes » et vous pensez que, dans mon « formalisme », je ne les vois pas. Mais précisément, par hasard, il y a quelques jours, un camarade m'a rappelé une conversation que nous avions eue ensemble il y a un plus de deux ans. A cette époque, je proposais à peu près la ligne suivante : étant donné le caractère extrême du poids de l'appareil du régime de Leningrad, étant donné l'arrogance d'appareil de la clique dirigeante, le développement d'un système « de protection mutuelle » spécial

dans les rangs les plus élevés de l'organisation est inévitable, et cela va conduire à son tour à des conséquences très négatives dans l'optique de ces éléments les moins stables des appareils du parti et de l'Etat. Ainsi, par exemple, je considérais comme extrêmement dangereuse l'espèce particulière d'assurance par l'intermédiaire de l'appareil du parti, pour des positions militaires, économiques et autres fonctions officielles. A travers leur loyauté au secrétaire du comité provincial, ils gagnaient le droit, dans le domaine de leur travail officiel, de violer décrets ou ordres en vigueur sur la base de l'Etat. Dans le domaine de la « vie quotidienne », ils vivaient avec la confiance qu'ils n'auraient pas de comptes à rendre pour leurs « insuffisances » en ce domaine tant qu'ils demeuraient loyaux au secrétaire du comité provincial. En outre, ils ne doutaient pas que quiconque essaierait de soulever contre eux quelque objection morale ou liée au travail, se trouverait classé comme oppositionnel avec toutes les conséquences qui en découlent. Ainsi vous troupez-vous lourdement quand vous pensez que « du fait de considérations formelles sur la démocratie », je n'avais pas vu la réalité, en particulier celle de la « vie quotidienne ». Je n'ai pas eu à attendre le conflit entre Zinoviev et la majorité du C.C. pour voir cette réalité peu attrayante et les tendances dangereuses inhérentes à son développement ultérieur.

Mais même en ce qui concerne la vie quotidienne, Leningrad n'est pas seule. Au cours de l'année passée, nous avons eu d'une part l'affaire de Tchita et de l'autre celle de Kherson. Naturellement, vous et moi nous comprenons que les abominations de Tchita et de Kherson sont des exceptions précisément à cause de leur excès. Mais ces exceptions sont *symptomatiques*. Les choses qui se sont produites à Tchita auraient-elles pu se produire s'il n'y avait pas à Tchita, dans les échelons supérieurs, un système spécial, clos, de protection mutuelle, dont la base est l'indépendance à l'égard de la base ? Avez-vous lu le rapport de la commission d'enquête de Schlichter sur l'affaire de Kherson ? Ce document est instructif au plus haut degré — pas seulement parce qu'il caractérise quelques-uns du personnel de Kherson, mais aussi parce qu'il caractérise certains aspects du régime du parti dans son ensemble. A la question : « Pourquoi toutes les communistes locaux, qui connaissaient les crimes des responsables, se sont-ils tenus tranquilles, apparemment pendant deux ou trois ans ? » Schlichter a reçu la réponse : « Essayez seulement de parler, vous allez perdre votre travail, être envoyés à la campagne, etc. » Je cite de mémoire, mais c'est bien ça. Et Schlichter s'écrie à ce propos : « Quoi ! Jusqu'à présent, seuls des oppositionnels nous avaient dit que pour telle ou telle opinion ils avaient été *prétendument* (???) révoqués de leur poste, envoyés à la campagne, etc. Mais maintenant, nous entendons dire par des membres du parti qu'ils n'ont pas protesté *contre des actions criminelles* de camarades dirigeants par peur d'être licenciés, envoyés à la campagne, exclus du parti, etc. » Je cite encore de mémoire.

Je dois en toute honnêteté dire que l'exclamation pathétique de Schlichter (pas à une réunion publique, mais dans un rapport au comité central) ne me surprend pas moins que les faits sur lesquels il enquêtait à Kherson. Il va sans dire que le système de la terreur d'appareil ne peut s'arrêter aux prétendues déviations idéologiques, réelles ou inventées, mais doit inévitablement

s'étendre à la vie et à l'activité de l'organisation dans son ensemble. Si les communistes de base ont peur d'exprimer une opinion qui diverge ou menace de diverger de celle du secrétaire du bureau, du comité de province, de district, de comté, etc., les mêmes communistes de base auront encore plus peur d'élever la voix contre des actions inadmissibles et même criminelles de responsables dans la direction centrale. L'un suit inséparablement de l'autre. Spécialement parce qu'un fonctionnaire moralement flétri, défendant son poste, son pouvoir ou son influence, attribue inévitablement sa « flétrissure » à la dernière déviation, quelle qu'elle soit. C'est sans semblables phénomènes que le bureaucratisme trouve son expression la plus flagrante.

Aujourd'hui, vous condamnez le régime de Leningrad, exagérant son caractère d'appareil dans le processus, c'est-à-dire décrivant la situation *comme s'il n'y avait aucun lien idéologique d'aucune sorte entre les échelons supérieurs et la base*. Vous tombez ici exactement dans l'erreur opposée de celle dans laquelle vous êtes tombé quand, politiquement et organisationnellement, vous suiviez le sillage de Leningrad — il n'y a pas très longtemps. Partant de cette erreur, vous essayez d'enfoncer un coin avec un autre, ce qui fait que, dans la lutte contre les apparatchiks de Leningrad, vous voulez... resserrer toutes les vis de l'appareil plus fort que jamais. Dans la résolution du 5 décembre 1923, nous avions, vous et moi, écrit ensemble que *les tendances bureaucratiques dans l'appareil du parti, donnent inévitablement naissance, par réaction, à des groupements fractionnels*. Et depuis ce temps, nous avons eu suffisamment d'exemples de cela pour constater que *la lutte de l'appareil contre les groupements fractionnels aggrave les tendances bureaucratiques dans l'appareil*.

La lutte purement administrative contre la première « Opposition » — une lutte qui n'a pas reculé devant l'utilisation de n'importe quel moyen organisationnel ou idéologique — a abouti à ce que toutes les décisions soient adoptées par des organisations de parti à l'unanimité seulement. Vous avez vous-mêmes plus d'une fois célébré cette unanimité dans la *Pravda*, et suivant la trace de Zinoviev, l'avez décrite comme le produit de l'unité idéologique. Mais il s'est avéré que Leningrad s'est opposé à Moscou « à l'unanimité » et que vous avez décrété que c'était le résultat de la démagogie criminelle de l'appareil sclérosé de Leningrad. Non, le problème est plus profond. Vous avez devant vous l'ultime dialectique du principe d'appareil : *l'unanimité se transforme soudain en son contraire*. Maintenant, vous avez engagé exactement le même type de lutte, utilisant les mêmes vieux stéréotypes, contre la nouvelle Opposition. *Le champ idéologique des échelons dominants du parti est encore plus restreint. Leur autorité idéologique est inévitablement réduite*. Il en découle le besoin d'une intensification de l'enrégimentation d'appareil. Ce besoin vous a entraîné vous aussi dans ce processus. Il y a un an ou deux, comme dit Kamenev, vous « faisiez des objections ». Mais maintenant, vous prenez des initiatives, bien que, selon vos propres paroles, vous « trembliez de la tête aux pieds ». Je prends le risque de dire que, dans cet exemple, vous, personnellement, vous représentez un baromètre assez précis et sensible du degré de bureaucratisme dans le régime du parti pendant les deux ou trois dernières années.

Je sais que certains camarades, peut-être vous parmi d'autres, ont jusqu'à récemment appliqué un plan qui est en gros celui-ci : donner aux ouvriers dans les cellules la possibilité de critiquer les choses concernant le niveau de l'atelier, de l'usine, voire du district, et en même temps écraser résolument toute « opposition » émanant du sommet du parti. De cette façon, le régime de l'appareil dans son ensemble, devait être préservé en lui fournissant une base plus large. *Mais cette expérience n'a pas eu de succès*. Les méthodes et les habitudes du régime d'appareil coulent naturellement du sommet. Si chaque critique du comité central et même chaque critique dans le comité central est assimilée, dans toutes les conditions, à une lutte fractionnelle pour le pouvoir, avec toutes les conséquences qui en découlent, alors le comité de Leningrad mènera exactement la même politique à l'égard de ceux qui le critiquent dans le domaine de son pouvoir absolu. Et en-dessous du comité de Leningrad, il y a des districts et des sous-districts. Après ça viennent les groupes de travail et les collectifs. La dimension de l'organisation ne change pas le courant fondamental. La critique d'un « directeur rouge » — s'il a le soutien du secrétaire de cellule — signifie la même chose pour les membres travailleurs d'une usine que signifierait la critique du C.C. pour un de ses membres, un secrétaire de comité provincial ou un délégué à un congrès. Toute critique, si elle porte sur des questions vitales ne peut que violer le domaine de quelqu'un et celui qui critique sera invariablement assuré de « déviation », « bavardage » ou simplement d'insulte personnelle. C'est pourquoi il faut commencer toutes les résolutions sur la démocratie de parti et dans les syndicats, encore et toujours par les mots : « En dépit de toutes les résolutions, décrets et directives d'éducation, dans les zones locales, tel et tel continue », etc. Mais en fait, ce qui continue sur le plan local, c'est seulement ce qui continue au sommet. En utilisant les méthodes d'appareil pour détruire le régime d'appareil à Leningrad, vous arriverez seulement à un régime Leningrad pire encore.

On ne peut en douter un instant. Ce n'est pas un hasard si la pression a été plus forte sur Leningrad que nulle part ailleurs. Dans les provinces rurales avec leurs cellules du parti éparpillées, manquant beaucoup de culture, le rôle de l'appareil des secrétaires du parti va paraître tout à fait imminent, du fait des conditions objectives. Mais à Leningrad, avec le haut niveau politique et culturel de ses ouvriers industriels, les choses sont différentes. Ici, un régime d'appareil peut se maintenir seulement en *resserrant beaucoup les vis*, d'un côté, par la démagogie, de l'autre. En écrasant un appareil après l'autre, avant que la base du parti de Leningrad — ou le parti dans son ensemble — ait compris quoi que ce soit, vous êtes obligé de compromettre ce travail par une contre-démagogie qui est très semblable à la démagogie.

Je n'ai abordé que la question que vous soulevez dans votre mot. Mais les grandes questions sociales transparaissent à travers la question du régime du parti. Je ne peux pas m'y attarder en détail dans cette lettre déjà trop longue et, de toute façon, je n'en ai pas le temps. Mais je voudrais espérer que vous comprendrez ce que je veux dire à travers ce qui suit.

Quand, en 1923, l'Opposition s'est levée à Moscou (sans l'aide de l'appareil local et contre sa résistance), les appareils centraux et locaux ont

abattu le gourdin sur la nuque de Moscou sous le mot d'ordre : « Taisez-vous ! Vous ne reconnaissez pas la paysannerie ». De la même manière d'apparatchik, vous êtes en train de cogner aujourd'hui sur l'organisation de Leningrad en criant : « Taisez-vous ! Vous ne reconnaissez pas le paysan moyen ». Ce faisant, vous terrorisez les habitudes de pensée des meilleurs éléments prolétariens des deux principaux centres de la dictature prolétarienne, leur enseignant à ne pas exprimer leurs propres idées, qu'elles soient justes ou fausses, même pas leur anxiété concernant les questions générales de la révolution et du socialisme. Et pendant ce temps, dans les zones rurales, les éléments de la démocratie se renforcent et se retranchent incontestablement. Pouvez-vous voir tous les dangers qui en découlent ?

Je dis une fois de plus que j'ai touché qu'un seul aspect de la colossale question de la future destinée de notre parti et de notre révolution. Je vous suis personnellement reconnaissant que votre mot m'ait donné l'occasion d'exprimer ces idées avec vous. Pourquoi ai-je décrit ? Dans quel but ? Bien, voyez-vous, je pense qu'il est possible aussi bien que nécessaire et indispensable, de faire une transition du régime actuel de parti à un régime plus sain — sans convulsions, sans nouveaux débats, sans lutte pour le pouvoir, sans troïka, sans bande des quatre, etc. vers un travail normal de tous les organismes du parti dans leur entier, à commencer par le sommet lui-même, le bureau politique. Voilà, Nikolai Ivanovitch, pourquoi j'ai écrit cette longue lettre. Je désire vivement que nous continuions à éclaircir ces questions et j'aimerais espérer que cela ne gênera pas, mais au moins aplanira le chemin vers un travail vraiment collectif au bureau politique et au comité central sans lequel il n'y aura aucun travail collectif dans aucun des organismes intérieurs du parti. Il va sans dire que cette lettre n'est d'aucune manière et à aucun degré un document officiel de parti. C'est ma lettre privée et personnelle en réponse à votre mot. Elle n'est tapée que parce qu'elle a été dictée à un sténo-graphe dont la loyauté absolue au parti et la discrétion sont hors de question.

D'APRÈS LES FILMS FOURNIS, CET OUVRAGE A ÉTÉ

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
LIENHART & C^{ie}



EN JUILLET 1988
DE L'IMPRIMERIE
AUBENAS D'ARDÈCHE

N° 3710. *Imprimé en France*

DÉPÔT LÉGAL : JUILLET 1988

ŒUVRES DE LÉON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *Œuvres* de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des œuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes qui reposaient sur les écrits publiés de Trotsky, la partie « ouverte » des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8, le travail qui a été épaulé par la R.C.P. 596 puis la Jeune Equipe « Histoire du Communisme » du C.N.R.S., repose désormais principalement sur la partie « fermée » des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication va se terminer prochainement avec son 24^e volume. Le plan prévu est de publier ensuite la seconde série des *Œuvres* couvrant la période de 1928, l'exil de Trotsky à Alma-Ata, à 1933, date de l'appel à la construction de la IV^e Internationale. On a également prévu des volumes de compléments, sur la base de la partie « fermée », pour 1933-1935.

On peut se procurer les volumes des *Œuvres* en s'adressant à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* (Joubert - C.L.T. : 2, rue Bayard, F 38000 Grenoble) ainsi qu'aux librairies de la Selio : 87, rue du Faubourg-Saint-Denis (10^e) et de la Brèche, rue de Tunis.

ISSN 0181 - 0790

Prix : 70 F

Cahiers Léon Trotsky ★ Diffusion La Pensée Sauvage

Photo de couverture : *Moskovskie Novosti* du 19 juin 1988 annonçant et commentant la réhabilitation des condamnés des deux premiers procès de Moscou avec des croquis représentant Zinoviev, Kamenev, Radek et Piatakov.